

RECUEIL
DE ROMANS.

244619



2 V M O R D

RECUEIL
DE ROMANS
HISTORIQUES.
TOME TROISIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. XLVI.

RECUEIL
DE ROMANS
HISTORIQUES
TOME TROISIEME

7



A LONDRES
M DCC LXXXI

AVERTISSEMENT.

V Oici un troisième Avertissement pour un troisième Volume. Le second nous a fait voyager quelque temps sur les Terres d'Espagne : mais les petits Romans que contient celui-ci, vont rentrer dans notre Histoire.

Madame la Comtesse de Murat, qui n'a pas été moins connue par les agrémens de son esprit que par les traverses qu'elle a essuyées, publia en 16... la petite Histoire du Comte de Dunois. On peut la regarder comme une des plus ingénieuses & des plus rares de ce Recueil. Il n'est personne qui ne connoisse combien le Bâtard d'Orleans & le Comte de Dunois son fils, se sont distingués dans les plus grandes affaires du Royaume sous Charles VII. Louis XI. & Charles VIII. Leur grand mérite couvrit ce qu'on auroit pu reprendre dans le titre original de leur naissance. Quoiqu'ils ne fussent point fils naturels de nos Rois, mais seulement d'un Duc d'Orleans, ils n'ont pas laissé de figurer dans

ij AVERTISSEMENT.

sous les temps comme Princes. Ce fut un avantage qu'ils se procurerent par les services essentiels qu'ils rendirent à l'Etat dans les momens de crise où le Royaume se trouva sous Charles VII. on en trouve les actes dans l'Histoire de ce Roi, de l'impression du Louvre. Et pour peu qu'on ait lu notre Histoire, on y remarque avec quelle distinction les Ducs de Longueville leurs descendans, paroissent à la Cour, & dans nos Armées.

Mais Madame la Comtesse de Murat, moins sévère que nos Historiens, & peu contente de ce qu'ils rapportent des actions de ces grands hommes, a cru qu'il manqueroit quelque chose à leur gloire, si elle ne les faisoit point paroître aussi brillans du côté de l'amour qu'ils l'ont été du côté des armes & de la politique. Ce qu'elle en écrit avec autant d'esprit que de goût, fait voir que le domaine de l'amour ne lui étoit pas inconnu; & ce qu'elle en dit dans ce petit Ouvrage, mérite l'attention de ceux qui veulent s'expliquer avec délicatesse sur cette passion. Passion néanmoins dont la tendresse fut toujours compagne inséparable de l'honneur.

AVERTISSEMENT. iij

Il suffit de dire que cette petite Histoire regarde le Regne de Charles VIII. dont la Cour étoit édifiée par l'austere sagesse de la Reine Anne de Bretagne, qui n'étoit point capable de donner les mains à une liaison dont elle n'auroit pas connu toute la droiture & toute la pureté. Les traverses & les embarras que l'amour fait essuyer aux Héros de cette petite Histoire, n'ont point empêché que Madame de Murat n'ait conduit cette douce liaison au terme où la sagesse & les bonnes mœurs doivent la faire arriver.

Les Mémoires du Comte de Comminge, qui viennent ensuite, ne sont pas écrits avec moins de goût & d'élégance. Les infortunes de l'amour ne s'y laissent pas moins apercevoir. On ne sçauroit dire précisément quel temps regarde cette Histoire amoureuse. Elle peut convenir à tous les momens d'un siècle aussi poli que le nôtre. L'Histoire en est accommodée aux mœurs de la Nation Françoisse, cependant il s'y trouve quelques traces du caractère Espagnol. Sa rareté & son élégance ont servi d'attrait pour lui donner place dans ce Recueil.

Mais l'Histoire d'Amenophis, Prince de

iv AVERTISSEMENT.

Libye, nous transporte dans des siècles & dans des pays plus éloignés des nôtres. Quoique ce soient un autre ciel & d'autres mœurs, c'est toujours néanmoins le même amour, mais qu'on y traite diversement. Le goût d'antiquité qui s'y trouve répandu, n'empêche pas que cette passion n'y paroisse toujours avec la même réserve.

Je dois néanmoins le dire ici : quoique les Ecrivains des intrigues amoureuses nous transportent en d'autres pays & en d'autres temps, ne vous imaginez pas qu'ils vous donnent toujours des aventures étrangères. Ce ne sont le plus souvent que leurs passions ou celles de leurs amis ; ce ne sont que des aventures de personnes connues, qu'ils cherchent à couvrir d'un voile qui les cache à des yeux moins clair-voyans : & quelquefois on a soin, pour ne pas les laisser entièrement ignorer, d'en donner dans le temps une clef qui les développe aux yeux du Public.





LE COMTE DE DUNOIS.



PRE'S la conquête de l'Italie , Charles VIII. Roi de France , revenant dans son Royaume , trouva la Reine à Amboise , avec le Duc & la Duchesse d'Alençon , & Mademoiselle d'Alençon leur fille , dont l'esprit & la beauté étoient extrêmement augmentés depuis le départ du Roi. La Reine donna mille louanges aux victorieux , & sur-tout au Comte de Dunois , digne fils de ce fameux Comte de Dunois , à qui la France devoit son salut , en le distinguant autant des autres , qu'il les surpassoit en toutes les qualités qui lui pouvoient attirer l'estime de tout le monde en général ,

Tome III. A

& de cette grande Reine en particulier. Quoique ce fût avec beaucoup de modestie les éloges qu'elle lui donna, ils flaterent pourtant agréablement sa gloire, & augmentèrent en sa personne cet air noble & fier, qui l'accompagnoit en toutes ses actions; mais ce ne fut pas seulement pour cette gloire qu'il se trouva sensible, car il commença à sentir naître dans son cœur de certains sentimens d'inquiétude, qu'il connut bientôt pour être les commencemens d'une grande passion; & quoiqu'il n'eût pas toujours été indifférent, il comprit bien que les inclinations qu'il avoit eues jusqu'alors, n'étoient que de légers amusemens d'une jeunesse oisive.

Madame de Cominge, même qui étoit une des plus belles femmes de la Cour, lui paroissoit insupportable avec tous ses charmes, quelque dessein qu'elle eût de lui plaire; la seule Mademoiselle d'Alençon lui sembla digne de tous ses soins. L'application avec laquelle il les lui rendoit, fut bientôt remarquée du Maréchal de Gié; ce fut le premier qui s'en apperçut, & cette connoissance lui donna le plus cruel chagrin du monde: il cherchoit à se confirmer dans cette opinion, quoiqu'il n'eût pas voulu y être confirmé, & il est certain qu'il ne connut qu'il étoit amoureux de Mademoiselle d'Alençon, que par la jalousie qu'il eut du Comte de Dunois.

Ce Maréchal étoit assez avancé en âge, la longue

pratique de la Guerre lui avoit inspiré quelque chose de fin & de rusé dans ses manieres, qui n'étoient pas à l'usage de la galanterie; il s'étoit même fait une morale sévère, qui l'en avoit toujours éloigné; mais enfin son heure fatale étoit arrivée, il examina la cause de ces nouvelles inquiétudes, il les connut, il les combattit, mais il ne les surmonta pas; & quoiqu'il tint pour une maxime assurée que l'amour étoit l'écueil de la vertu, il ne laissa pas d'y échouer.

Comme l'incertitude en amour est un tourment incroyable, il espora qu'il s'en pourroit tirer, en découvrant si le Comte de Dunois étoit effectivement amoureux de Mademoiselle d'Alençon: pour cet effet il fut un matin à son lever, & l'ayant trouvé seul, la conversation se tourna sur le chapitre des Dames, le Maréchal qui vouloit s'instruire, & qui parloit selon ses véritables sentimens, exagéra fortement la beauté de Mademoiselle d'Alençon, & ne manqua pas d'observer en même tems le visage du Comte; il en tira des conjectures assurées de la passion de ce Prince, qui furent confirmées par ses discours, lorsque le Maréchal, pour le lui faire avouer, lui dit l'opinion qu'il en avoit.

Il est certain, lui dit le Comte, que la beauté de cette Princesse a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il n'en avoit jamais senti de pareille: je connois présentement que je n'avois jamais aimé, &

je crois même que je ne conterai plus les jours de ma vie , que par celui auquel a commencé mon amour ; mais lui dit le Maréchal , êtes-vous assuré qu'elle réponde à vos sentimens , & ne craignez-vous rien de sa jeunesse , incapable de connoître votre mérite , ni les soins que vous prenez pour elle. Je crains tout , lui repartit le Comte , mais j'espère tout aussi , & je suis persuadé que la crainte & l'esperance , sont des suites infaillibles de l'amour. Vous avez , repartit le Maréchal , un mérite infini , qui vous attire sans doute l'estime & le respect de tous ceux qui vous approchent ; mais, Monsieur , croyez moi , l'amour est quelquefois un effet du caprice , plutôt que de la raison ; & quoique vous soyez digne d'occuper le cœur de la belle Princesse que vous aimez , le destin en a peut-être ordonné autrement. Pour moi je conviens, continua le Maréchal , qu'il est plus dangereux de risquer en amour qu'en guerre : & la difficulté qui ne m'a jamais arrêté dans les occasions les plus dangereuses , me paroîtroit ici un monstre épouvantable. Vous sçavez bien aussi , Monsieur le Maréchal , interrompit le Comte , que plus le péril est grand , plus il est glorieux de le surmonter : une conquête facile ne donne point de gloire , & donne par conséquent peu de plaisir ; quoi qu'il en soit , je suis résolu de m'abandonner tout entier à mon amour. Comme la victoire , dit le Maréchal , est l'apanage des Héros , je suis persuadé , Monsieur , que vous remporterez celle où

vous aspirez , pourvu que les intérêts de l'Etat ne s'opposent pas à ceux de votre amour.

Je ne sçais si le Maréchal n'en auroit point dit plus qu'il n'en vouloit dire , si le Marquis de la Trimouille ne fût entré , & n'eût fini cette conversation, pour en commencer une générale. Le Maréchal sortit l'esprit rempli de diverses pensées , qui lui donnoient une cruelle inquiétude : sa passion exigeoit de lui une conduite que sa vertu condamnoit ; mais enfin le plus fort l'emporta sur le plus foible, & lui fit prendre la résolution de chercher une confidente , qui fût dans les mêmes intérêts que lui, pour traverser l'amour du Comte de Dunois. Il choisit pour cela Madame de Cominge , dont il connoissoit l'esprit fin & hardi , & dont il n'ignoroit pas l'inclination pour le Comte.

Après lui avoir avoué son amour pour Mademoiselle d'Alençon , il tira adroitement de sa bouche l'aveu de sa passion pour le Comte de Dunois : ils résolurent que Madame de Cominge , qui avoit son logement dans le Château , redoubleroit son assiduité auprès de Mademoiselle d'Alençon , & qu'elle tâcheroit de s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse , par toutes les complaisances qui lui pourroient acquérir son amitié. Cependant on commença à songer aux divertissemens que l'on pouvoit prendre en ce lieu , la saison étoit belle , & le Printems commençoit à redonner des feuilles aux arbres , & des fleurs aux prai-

ries : comme il n'en est point de si belles dans tout le monde , que celles qui bordent la Riviere de Loire, la Reine fit partie d'aller passer un jour entier dans l'Isle St. Jean. Il n'y avoit point de maison assez commode pour la recevoir , & l'on étoit en peine d'imaginer quelque invention pour éviter l'ardeur du Soleil ; mais le Comte de Dunois se chargea du soin de cette journée , & l'on se prépara pour cet innocent plaisir , comme pour une fête magnifique ; la pluie le retarda pourtant de quelques jours, pendant lesquels le Maréchal étant allé chez Mademoiselle d'Alençon , la trouva un peu plus mélancolique qu'elle n'avoit accoutumé de l'être : elle congédia même Maîsiere , un de ces plaisans suivant la Cour , dont la folie apparente cache une fine politique , qui ne laisse pas de les conduire aux fins qu'ils se proposent , & qui divertissoit quelquefois la Princesse : cela fit conjecturer au Maréchal qu'elle n'avoit pas l'esprit dans son assiette ordinaire , particulièrement en la voyant deux ou trois fois distraite ; aussi-tôt il raisonna en jaloux sur ce changement , & crut que le Comte de Dunois avoit entretenu Mademoiselle d'Alençon de son amour , & sans penser aux conséquences de sa fausse conjecture , il ne put s'empêcher de lui demander la cause de ce chagrin.

En vérité , lui dit-elle , je ne vous le sçaurois dire présentement, quoique je sçache bien que je ne suis pas si gaie qu'à l'ordinaire , je n'en sçais pourtant pas de

bonne raison. Un si grand changement, Mademoiselle interrompit le Maréchal, n'arrive gueres sans sujet, vous n'êtes pas dans un âge où les affaires générales puissent vous tenir fortement au cœur, & vous n'êtes pas assez intruite de celles de votre maison, pour vous en faire une occupation; ainsi je conclus que votre mélancolie a une force secrète, que si ce n'étoit point être trop téméraire de la vouloir pénétrer, j'oserois peut-être m'assurer de n'en être pas trop éloigné. Vous êtes admirable, Monsieur le Maréchal, de me vouloir persuader que je suis malade, quand je ne me plains point; je vous redis encore ce que je vous ai déjà dit, qui est que je n'ai point de chagrin, & que si vous m'avez trouvée mélancolique, c'est sans doute que vous êtes arrivé pendant mon quart-d'heure de rêverie; en effet, continua-t-elle, je ne connois presque personne qui n'ait le sien, quelque gai que l'on soit. Ah! Mademoiselle, reprit le Maréchal, on s'en retire aisément, quand on ne s'y entretient pas avec plaisir, & vous défendez trop bien cet heureux quart-d'heure, pour laisser croire qu'il ne vous est pas infiniment agréable. Vous avez raison, poursuivit le Maréchal, vous avez raison, Mademoiselle, la déclaration que Monsieur le Comte de Dunois vous a faite de son amour, mérite bien que vous y pensiez; je vous demande pardon, Mademoiselle, si j'entre dans un secret où sans doute vous ne voulez pas m'appeller. Je ne sçais pas, re-

prit froidement Mademoiselle d'Alençon , si Monsieur le Comte de Dunois a de l'amour pour moi , mais du moins sçais-je bien qu'il ne s'est pas hasardé de me le dire : il sçait que les personnes de son rang & du mien ne sont pas les maîtres de leur choix , & quand ce que vous dites seroit véritable , ce ne seroit pas de lui que je le devrois apprendre. Il seroit du moins de votre prudence de ne le pas faire , repliqua le Maréchal ; car , comme vous le dites fort bien , Mademoiselle , les personnes de votre naissance sont presque toujours les victimes du bien public , & les raisons de l'état prévalent souvent sur les inclinations du cœur ; les affaires sont même dans une conjoncture où le Roi a besoin de se faire des alliés , pour s'opposer aux ennemis que le bruit de sa gloire a soulevés contre lui. De grace , Monsieur le Maréchal , reprit Mademoiselle d'Alençon , ne troublez point le moment de rêverie , où vous croyez que je m'entretiens avec plaisir , & s'il se peut , n'en faites pas un moment fâcheux , parlons plutôt du divertissement à quoi l'on se prépare.

La Princesse n'eut pas fini ces paroles , que le Comte de Dunois arriva dans sa chambre , le Maréchal sortit un moment après ; mais ayant trouvé Madame de Cominge , il l'envoya chez Mademoiselle d'Alençon , pour ne laisser pas le tems à cet Amant , d'entretenir sa belle Princesse en particulier. Lorsqu'elle le vit entrer , elle rougit , ne pou-

vant penser, sans quelque confusion, à ce que le Maréchal venoit de lui dire ; elle se cacha pourtant, & pour ne pas s'exposer à une conversation qui l'auroit augmentée, elle parla de choses générales, évitant autant qu'elle pouvoit de tomber dans les particulières. Le Comte de Dunois au contraire abaissoit toujours la voix, & cherchoit avec empressement ce que Mademoiselle d'Alençon évitoit avec précaution : cependant il étoit prêt de s'expliquer, lorsque Madame de Cominge arriva, qui l'en empêcha. Ce fut par ce contre-tems qu'elle commença à nuire au Comte, qui ne le prit pourtant dans ce moment que pour un cas fortuit. Après avoir quelque tems parlé de choses indifférentes, il vint tant de monde chez Mademoiselle d'Alençon, qu'il désespéra de recouvrer l'occasion que Madame de Cominge lui avoit fait perdre ; il fut chez la Reine, qu'il trouva accompagnée de peu de personnes.

Elle lui dit qu'elle s'étoit apperçue qu'il étoit amoureux de la Princesse, & même elle eut la bonté de l'assurer qu'elle approuvoit son amour, & qu'elle lui seroit favorable. Après l'avoir confirmée dans l'opinion qu'elle en avoit, il la supplia très-humblement de lui continuer sa protection, & de vouloir bien pressentir l'esprit du Roi sur son mariage avec cette Princesse. La Reine lui promit de le faire, quand elle le jugeroit à propos, mais elle lui dit qu'elle étoit d'avis de prévenir l'esprit du Duc &

de la Duchesse d'Alençon. Le soir même l'on résolut que l'on exécuteroit le lendemain la partie de Pîlle de S. Jean. Le jour suivant la Reine étant habillée, toutes les Dames de la Cour se rendirent auprès d'elle, l'on partit dans des Carrosses pour aller au bord de la Riviere, où l'on trouva diverses petites barques peintes & dorées, pour servir à passer la Reine & toute sa suite; le jour étoit beau, l'air temperé, & jamais les femmes de la Cour n'avoient été si belles que dans leur parure négligée: Mademoiselle d'Alençon sur toutes avoit des charmes en cet état, dont il étoit impossible de se défendre. S'ils firent un puissant effet sur le cœur du Comte de Dunois, ils acheverent de faire perdre la raison au Maréchal, qui voulut être de cette fête, non pas pour son plaisir, ni pour contribuer à celui des autres; mais pour y souffrir tout ce que la jalousie a de plus cruel, & pour la troubler s'il avoit été en son pouvoir.

La Reine descendit au bord de la prairie de plaisance, mais au lieu de trouver seulement des saules & des osiers, elle vit une bordure réguliere d'orangers, de grenadiers & de myrtes; & pour des fleurs sauvages, toutes telles que le Printems peut produire dans les Jardins les plus embellis. La Reine fut agréablement surprise à cet aspect, & plus encore en entrant dans des cabinets de verdure, que l'on avoit préparés pour la recevoir; un nombre infini de festons de jonquilles & de violettes, dont ils étoient ornés par dedans,

faisoient un effet agréable & surprenant ; le repas y fut superbe : la musique de Haut-bois & de Musettes y étoit complete , & servit d'entre-Acte à une Pastorale parfaitement bien représentée. Toute la Cour fut fort surprise qu'en quatre jours toutes ces choses eussent pu être disposées avec tant de propreté & d'exactitude.

Sur le soir la Reine voulant goûter la douceur de l'air , se promena long-tems , appuyée sur Madame de Cominge , qu'elle entretenoit en particulier. Le hazard voulut que la plus grande partie des hommes & des femmes se divisèrent en diverses troupes : les uns s'amuserent à cueillir des fleurs , les autres à considérer le cours de l'eau , & tous ensemble faciliterent au Comte de Dunois la liberté d'entretenir Mademoiselle d'Alençon. Le Maréchal eût bien voulu s'y opposer , mais le Marquis de la Trimouille , qui sçavoit bien le plaisir qu'il feroit au Comte de détourner ce fâcheux , le mit adroitement sur le chapitre de la Guerre & de la Politique , pendant que Mademoiselle d'Alençon évitoit autant qu'elle le pouvoit la conversation particuliere du Comte ; mais il étoit tems qu'elle apprît de sa bouche une chose qui n'étoit pas inutile à sa satisfaction , & que la seule modestie faisoit éviter.

Vous voyez , lui dit-il , Mademoiselle , comme tout le monde me facilite l'occasion de vous entretenir d'un secret important , dont la Reine m'a

permis de vous faire confidence : elle m'a même ordonné de ne le dire qu'à vous. Comme je suis tous les jours auprès de la Reine , repliqua Mademoiselle d'Alençon , & qu'elle me fait l'honneur de me parler assez souvent , je crois que s'il y avoit quelque chose de particulier , dont elle voulut que je fusse instruite , je crois , dis-je , qu'elle n'auroit donné cette commission à personne. Elle m'a pourtant choisi pour cela , reprit le Comte de Du-nois , & pour ne pas perdre de tems à m'en acquitter , sçachez , Mademoiselle , que la Reine ayant connu la passion que j'ai pour vous , & le respect qui m'empêchoit de vous le dire , m'a commandé de ne vous en plus faire un mystere. Le seul nom de la Reine , repartit Mademoiselle d'Alençon , m'impose tant de respect , qu'il m'empêche de vous témoigner un peu plus séverement , la confusion que cette déclaration me donne ; pour ne pas démentir le respect que j'ai pour elle , & pour ne rien faire aussi contre ce que je dois , trouvez bon que je m'en tienne à ce qu'il m'est permis , & que je vous dise qu'il est défendu aux personnes de votre rang & du mien , de faire leur destinée. Mais , Mademoiselle , repartit le Comte , ce que la Reine autorise n'est-il pas pour vous une loi indispensable ? Ce qu'elle m'ordonnera , repliqua la Princesse , en sera toujours une pour moi ; mais j'attendrai , s'il vous plaît , qu'elle me prescrive ses loix , n'ayant pas dessein de les prévenir.

Le Comte se dispoſoit à lui faire connoître la tendreſſe de ſes ſentimens, lorsqu'on vint avertir la Reine que le Roi abordoit dans l'Iſle. Cette nouvelle finit à la vérité un entretien bien doux pour le Comte, mais il eut la conſolation de ne voir ni aigreur, ni colere dans les beaux yeux de ſa Princeſſe : cependant le Marquis de la Trimouille étoit aſſez embarrasſé, car il entretenoit le Maréchal de Gié, dans l'eſprit duquel il trouva tant d'alteration, qu'il crut qu'il iroit juſqu'à la folie ; de toutes parts où le Marquis le conduiſoit, il vouloit toujours prendre la route qui le pouvoit mener vers le Comte ; il prononçoit le nom de ce Prince pour celui d'un autre, il levoit les yeux au Ciel, il frapoit des mains, il diſoit de certaines paroles entre ſes dents, ſi mal articulées, qu'on ne les pouvoit entendre, & quelquefois il tomboit dans un ſilence dont Monsieur de la Trimouille ne le pouvoit tirer qu'à force d'interrogations.

Le Roi étant arrivé, tout le monde ſe rasſembla auprès de la Reine ; le Roi, qui avoit eu ce jour-là quelques dépêches à faire, ne l'étant venu joindre que ſur le ſoir, ne laiſſa pas de participer encore à des plaiſirs fort agréables ; car ſi-tôt que le jour fut fini, l'on vit ſur la Riviere mille feux d'artifices ingénieufement inventés & tirés au bruit de cent trompettes. A ce divertiffement ſuccéda un autre repas plus magnifique que le premier ; enſuite duquel on paſſa dans un cabinet de verdure, éclairé d'un grand nombre de

lumières, dans des lustres de cristal, & ce fut en ce lieu que le Bal commença.

Mademoiselle d'Alençon y dansa si bien & de si bonne grace, qu'elle se fit généralement admirer; le Comte de Dunois de son côté joignant à sa bonne mine naturelle le desir de plaire à sa belle maitresse, réussit avantageusement dans son dessein, il fit même plus qu'il ne vouloit faire. Madame de Cominge ne le put voir si aimable, sans sentir renouveler dans son cœur les premières flammes dont elle avoit brûlé pour lui; mais elle ne les put voir négligées, sans former le dessein de s'en venger: Elle se dispensa ce soir-là de danser, & prenant son tems que tout le monde étoit occupé à ce divertissement, qui n'étoit pas non plus à l'usage du Maréchal, elle le joignit, pour lui apprendre que la Reine lui avoit parlé fort long-tems: elle lui dit qu'elle avoit connu dans son esprit beaucoup d'estime & d'amitié pour le Comte de Dunois; mais elle lui apprit en même tems qu'elle avoit remarqué que la Reine n'avoit pas les mêmes sentimens pour lui. Il n'en fut pas surpris, car il se souvenoit bien des brigues secrètes qu'il avoit faites, pour s'opposer au Mariage de la Reine, & des raisons qu'elle avoit de ne l'aimer pas. Après plusieurs discours sur le sujet de leur grande affaire, qui étoit la jalousie, ils demeurèrent d'accord que le Maréchal prévindroit l'esprit du Roi à la première occasion qui s'en présenteroit,

Cependant Maisiere qui cherchoit à s'instruire des aventures de la Cour, fit ceder le plaisir de voir danser, à celui d'observer Madame de Cominge, & le Maréchal, qui étoient sortis du cabinet du Bal pour entrer dans un autre. Maisiere fit ce qui lui fut possible pour entendre ce qu'ils disoient, mais ils parloient si bas, qu'il n'y put rien comprendre qu'à la fin de leur entretien, qui fut une assurance mutuelle de leur fidélité.

Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à Maisiere que le Maréchal & Madame de Cominge s'aimoient; il le dit à quelqu'un en secret, celui-là le redit à un autre, & enfin toute la Cour le sçut en peu de tems. Mademoiselle d'Alençon ne fut pas des dernières à le sçavoir, car Maisiere prenoit volontiers soin de l'instruire de tout ce qui la pouvoit divertir; cela lui donna lieu de faire une innocente guerre à Madame de Cominge, sur le sujet de son amour, mais elle ne prit pas grand'peine d'en dissuader la Princesse, étant bien-aîsée de couvrir sous ce prétexte le commerce particulier qu'ils avoient établi entr'eux.

Les choses étoient en cet état, lorsque le Roi apprit que les Napolitains s'étoient remis sous l'obéissance du Roi d'Aragon: le seul Maréchal de Gié étoit auprès du Roi, lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il forma aussitôt la résolution d'aller en Italie punir ces rebelles; le Maréchal le fortifia dans ce

dessein, & lui fit voir en même tems qu'il lui étoit important de s'assurer des Milanois, en faisant une alliance avec eux, qui les tirât de la Ligue dans laquelle ils étoient entrés avec l'Empereur Maximilian, Ferdinand Roi d'Espagne, & les Princes d'Italie. Le Maréchal ajoutant que le seul moyen qu'il vit pour rompre cette confédération, étoit de marier Mademoiselle d'Alençon avec le jeune Duc de Milan, ou tout au moins d'accorder les choses jusqu'à ce que ce jeune Prince fut en âge d'être marié.

Le Roi approuva fort la pensée du Maréchal, & lui ordonna d'aller dans ce moment trouver le Duc d'Alençon. Le Maréchal fit comprendre au Roi qu'il falloit tenir cette négociation secrète, & lui apprenant l'amour du Comte de Dunois pour Mademoiselle d'Alençon, il lui dit que ce Prince pourroit peut-être bien, par quelque voie indirecte, détourner cette alliance, jettant adroitement dans l'esprit du Roi de la méfiance pour le Comte de Dunois.

Après avoir laissé le Roi dans la disposition où il le desiroit, il fut trouver Monsieur le Duc d'Alençon, & Madame sa femme, auxquels il proposa le mariage de leur fille avec le Duc de Milan; & comme ils lui objectèrent la trop grande jeunesse du Duc, le Maréchal leur donna le même expédient qu'il avoit donné au Roi, de signer les articles, & de ne terminer ce mariage que dans quelques années.

Ce traité paroissant avantageux au Duc & à la Duchesse, ils consentirent que le Maréchal entrât dans cette négociation ; mais il prit avec eux la même précaution qu'il avoit prise avec le Roi , en leur disant que le secret est l'ame des grandes affaires. Après cela il fit faire ses dépêches à Sforce , oncle & tuteur du Duc de Milan.

Pendant qu'il y travailloit, la Reine fut voir Madame d'Alençon, pour sçavoir les sentimens du Duc son mari, & d'elle sur le mariage de Monsieur le Comte de Dunois avec la princesse leur fille ; mais la Reine fut bien surprise de voir que la Duchesse ne lui répondoit pas comme elle l'avoit attendu , & qu'elle n'acceptoit pas avec joie une telle proposition. Jugeant donc à la maniere dont la Duchesse lui parloit, qu'il falloit qu'elle eût quelque raison particuliere d'éluider cette proposition, la Reine la pressa, & se servant alors de ces paroles engageantes, avec lesquelles elle gaignoit les cœurs, elle commença d'ébranler la discretion de la Duchesse, & tira enfin de sa bouche le secret de la négociation du Maréchal.

L'aversion que la Reine avoit pour lui, & l'amitié qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, l'obligerent à détruire les projets du Maréchal, par toutes les raisons qu'elle crut pouvoir lui nuire. Elle fit envisager à la Duchesse d'Alençon que ce mariage lui ôtoit pour toujours la consolation de voir une fille si aimable ; que son âge, ni celui du Duc son mari, ne

lui permettroient pas d'entreprendre souvent le voyage de Milan, & qu'au contraire l'alliance de Monsieur le Comte de Dunois la laissoit jouir paisiblement d'un bien qui lui étoit si cher : la Reine ajoutant encore que l'inégalité de l'âge de Mademoiselle d'Alençon & du Duc de Milan, apporteroit tant de contrainte dans leurs volontés, qu'il étoit impossible qu'elle pût vivre heureuse. La Reine voyant que ces raisons commençoient à exciter la tendresse dans l'ame de la Duchesse, la pressa avec tant d'adresse, que si la bonne Dame ne se rendit pas dans ce moment, elle se trouva du moins fort disposée à tomber dans les sentimens que la Reine lui vouloit inspirer. Après qu'elle l'en eût encore sollicitée, elle la quitta, pour lui donner le tems de faire réflexion sur tout ce qu'elle venoit de lui dire.

Le Comte de Dunois ne sçachant ni son malheur, ni la bonté que la Reine avoit eue d'y remédier, étoit allé avec Monsieur de la Trimouille chez Mademoiselle d'Alençon, avec laquelle ils n'avoient trouvé que Madame de Cominge; le Marquis prenant prétexte de lui parler du bruit qui s'étoit semé dans la Cour, que le Maréchal étoit amoureux d'elle, la tira vers une fenêtre pour l'en entretenir : elle s'en défendit assez mal, car elle n'avoit pas envie de lever ce doute, & encore plus mal par le chagrin qu'elle eut de voir que le Comte parloit bas à la Princesse, qu'il sçut persuader ce jour-là si forte-

ment , qu'elle ne lui défendit pas de l'aimer , ni d'espérer d'être aimé : elle crut volontiers que la Reine approuvoit son amour , & ne fut pas fâchée de pouvoir opposer cette autorité au scrupule qu'elle faisoit d'aimer un Prince , qui n'étoit pas choisi par les personnes auxquelles elle étoit soumise.

Cette conversation eut toute la douceur qui la pouvoit rendre agréable à ceux entre qui elle se faisoit. Madame de Cominge qui s'aperçut de la satisfaction de leur esprit , en fit un poison pour elle : Parvenue de Maisiere fit espérer à cette amante jalouse que la Princesse lui parleroit selon sa coutume ; mais voyant qu'elle ne le faisoit pas, elle voulut l'obliger à interrompre la conversation. Maisiere sçachant bien que la familiarité seroit à contre-tems , répondit à Madame de Cominge, avec son air ingénu: Auriez vous été bien-aïse , Madame , que j'eusse été vous troubler dans le cabinet de Verduze , lorsque vous parliez en secret avec Monsieur le Maréchal de Gié , & que l'on dansoit dans l'Isle S. Jean ; ne m'auriez-vous pas dit d'aller voir quand le bal finiroit: assurément, Madame, j'aurois reçu de vous cette commission. Or je ne suis pas d'avis de m'en faire donner une semblable par la Princesse. Parlons , s'il vous plaît , de ce que tout le monde parle , qui est du voyage du Roi pour l'Italie , des larmes que nous donnerons à son départ , & de la joie que nous aurons de le voir revenir vainqueur. Maisiere voyant que Madame de Cominge ne

lui répondoit rien : Je crois , reprit-il , que votre esprit est déjà prévenu du regret de voir partir vos amis. Croyez-moi , Madame , jouissez du plaisir de les voir , jusqu'à ce qu'il soit troublé par leur absence.

Mademoiselle d'Alençon n'ayant pas voulu , par bienveillance , faire durer plus long-tems la conversation , le Comte prit congé d'elle , & fut chez la Reine , dont il apprit l'état auquel étoient ses affaires. Son ressentiment se porta d'abord contre le Maréchal ; mais la Reine lui fit voir que son procédé étant appuyé de l'apparence du bien public , ce seroit se perdre dans l'esprit du Roi , d'en venir avec lui aux voies de fait , & qu'elle ne seroit plus en état de le servir. Elle lui ordonna donc positivement de dissimuler sa colere , & de lui laisser le soin de menager ses intérêts avec prudence.

Au sortir de chez la Reine , le Comte fut dans son appartement avec le Marquis de la Trimouille , auquel il dit ce qu'elle venoit de lui apprendre. Ils raisonnèrent ensemble sur les motifs qui faisoient agir le Maréchal d'une maniere si étrange , & rappelant le passé , ils jugerent qu'il pourroit bien y entrer de l'amour , le Marquis lui contant ce qui lui avoit paru à l'Isle S. Jean : mais d'un autre côté , ce que Maistre avoit entendu , les empêchoit de le croire.

Sur le soir la Reine entretint Mademoiselle d'Alençon en particulier , & lui parla si avantageu-

sement de son illustre amant, que cette Princesse acheva de se confirmer, dans le dessein de l'aimer, sur-tout étant fortifiée de la Reine, qui lui fit voir tant de difficultés à son mariage avec le Duc de Milan, que Mademoiselle d'Alençon leva tous les scrupules qu'elle faisoit d'abandonner son cœur à cette innocente affection.

Plusieurs jours se passerent, pendant lesquels Monsieur le Comte de Dunois eut diverses conversations en liberté avec sa Princesse, soit chez la Reine, ou aux promenades. Madame de Cominge ayant été assez malade pour ne pouvoir quitter la chambre, ces entretiens qui les combloient de plaisir & de joie, devinrent insupportables au Maréchal; de sorte que ne les pouvant plus souffrir, il fut trouver le Duc d'Alençon, & lui dit qu'il étoit à propos d'avertir la Princesse sa fille, qu'elle vécût un peu plus froidement avec le Comte de Dunois, sans lui alleguer de raison plus particuliere que sa volonté.

Comme il est naturel aux peres & aux meres d'aider à borner la liberté de leurs enfans, le Duc fut ravi d'avoir matiere de défenses, & de commandemens: privilege qu'il mettoit souvent en pratique. Il fit appeller Mademoiselle d'Alençon en présence de sa mere, & lui fit un long discours sur l'obéissance qu'une fille bien née doit aux personnes qui lui ont donné la vie. Après quoi il lui défendit absolument

d'avoir aucun entretien particulier avec le Comte de Dunois, & lui ordonna de se contenter de vivre civilement avec lui. La Princesse fut si surprise de ce cruel commandement, que si le Duc eût remarqué les changemens de son visage, il en auroit facilement deviné la cause; mais par bonheur il la laissa, pour parler à la Duchesse sa femme.

Elle se retira dans son appartement, où Madame de Cominge entra presque aussitôt qu'elle. La Princesse ayant sçu de la Reine le projet du Maréchal pour son mariage de Milan, s'en plaignit à celle qu'elle croyoit être sa maîtresse, qui la détrompa aussitôt de l'opinion qu'elle la fût; & après plusieurs discours pour l'en desabuser, elle demanda à la Princesse si elle n'avoit jamais soupçonné le Maréchal d'être amoureux d'elle. La Princesse lui ayant dit qu'elle ne s'étoit pas donné la peine d'y penser, Madame de Cominge prit soin de lui faire remarquer l'application avec laquelle le vieux Maréchal la regardoit; la propreté qu'il affectoit tous les soirs qu'il la visitoit, & mille autres observations, qui firent souvenir Mademoiselle d'Alençon, que ce que lui disoit Madame de Cominge n'étoit pas sans apparence; mais il lui passoit alors bien d'autres pensées dans l'esprit.

La défense qu'on lui avoit faite de voir Monsieur le Comte de Dunois, lui caufoit une si mortelle douleur, qu'elle ne la put renfermer en elle-même. Madame de Cominge ne lui étoit pas suspecte; &

cette adroite personne avoit toujours paru si fort attachée aux intérêts de la Princesse, qu'e'le lui confia le secret de son cœur, l'amour qu'elle avoit pour le Comte de Dunois; la crainte qu'elle avoit que son mariage avec le Duc de Milan ne se conclût; & l'ordre fâcheux qu'elle venoit de recevoir de ne plus parler au Comte; mais elle exagéra le déplaisir qu'elle en avoit avec des paroles si tendres, que Madame de Cominge en pensa mourir de dépit. La Princesse ayant remarqué qu'elle en paroïssoit touchée, s'appliqua volontiers cette feinte compassion, & l'en remercia si obligeamment, que toute autre que cette perfide se fût rendue à tant de douceur & de bonté.

Si elle ne le fit pas en effet, du moins scut-elle bien feindre; elle pesta contre le Maréchal; elle s'en prit à tout le monde, & versa tant de larmes, que Mademoiselle d'Alençon crut ne pouvoir mieux faire, que de se confier à Madame de Cominge, qui s'offrit à faciliter un commerce de Lettres entre la Princesse & le Comte.

La Princesse trouvant qu'il importoit extrêmement que le Comte fût promptement averti de la défense que le Duc lui avoit faite, afin qu'il ne fût pas surpris de la maniere dont elle traiteroit avec lui, & qu'il pensât lui-même à se bien conduire à son égard, prit l'occasion que lui offroit Madame de Cominge, & écrivit ce Billet.

BILLET DE MADEMOISELLE D'ALENÇON
au Comte de Dunois.

L'on m'a défendu de vous parler ; il faut obéir. Je ne sçais si vous êtes à plaindre, mais je vous avouerai que je la suis. Ma douleur seroit extrême, si la vôtre n'étoit infinie : faites donc que je trouve ma consolation dans le besoin que vous aurez, d'être consolé.

Madame de Cominge reçut ce Billet des mains de la Princesse tout décacheté : mais avant que de le donner au Comte, elle le fit voir au Maréchal, qui n'en fut touché que pour les intérêts de sa jalousie, & nullement pour le déplaisir qu'il causoit à la personne du monde, pour laquelle il avoit le plus de passion. Il fut vingt fois sur le point de lui arracher ce Billet, & de le porter au Duc d'Alençon ; mais l'envie de voir la réponse, fit qu'il le remit à cette infidelle confidente.

Elle rencontra par hazard le Comte, à qui elle dit qu'elle avoit quelque chose de particulier à lui dire, & qu'elle ne lui pouvoit confier ce secret que dans un lieu où ils ne seroient ni vus, ni entendus de personne. Ils convinrent qu'elle l'iroit attendre chez elle. Elle ne le vit pas plutôt arriver, qu'elle fut au devant de lui : Vous voyez, lui dit-elle, Monsieur, comment on entre dans vos intérêts, & par ce Billet que je vous donne, vous pouvez juger de ce que je fais pour vous, & contre moi.

Quelque

Quelque bien qui m'en doive arriver , lui repartit le Comte , en le prenant , je serois au desespoir qu'il vous causât la moindre peine. Lisez , lui dit-elle , je compte pour rien le péril où je m'expose.

Le Comte fut si surpris , en lisant ce que la Princesse lui écrivoit , qu'il en perdit pour un moment l'usage de la parole. Ah ! Madame , lui dit-il , que la peine que je vous donne me coute cher , & quel malheur m'annoncez-vous ? Je suis au desespoir , lui repartit Madame de Cominge , d'augmenter votre douleur ; mais j'ai ordre de la Princesse de vous apprendre les circonstances de sa disgrâce & de la vôtre. Elle lui conta dans ce moment comment la chose s'étoit passée entre le Duc & sa fille , & l'assura en même tems , que si l'usage de la conversation lui étoit interdit , elle lui faciliteroit celui de l'écriture.

Quelque sensible que fût le Comte à cette infortune , il ne laissa pas d'être touché du procédé de Madame de Cominge ; & n'en voyant point l'artifice , il lui remontra sa reconnoissance en des termes les plus obligeans du monde ; après lesquels il la pria par toute l'amitié qu'elle avoit eue pour lui & par l'estime qu'il avoit conservée pour elle , d'obliger Mademoiselle d'Alençon à lui accorder une entrevue particuliere , où il pût lui faire voir toute sa douleur , & lui donner des assurances de sa fidélité.

Elle lui promit d'employer les plus fortes persuasions, pour y porter la Princesse. Le Comte l'en supplia aussi par un Billet qu'il donna à Madame de Cominge. Il eut la même destinée du premier ; car il fut vu du Maréchal avant que de l'être de la Princesse : & cet amant jaloux y lut ces paroles avec les plus violens transports que cette passion puisse produire.

BILLET DU COMTE DE DUNOIS
à Mademoiselle d'Alençon.

Ce n'est point un Billet qui peut vous instruire des peines que m'a causé le vôtre : Souffrez que je meure, ou que je vous voye, pour vous faire comprendre ce que je ne puis jamais vous exprimer autrement.

Le Maréchal vouloit que Madame de Cominge supprimât ce Billet, & ne parlât point de l'entrevue que le Comte demandoit à Mademoiselle d'Alençon ; mais la perfide confidente lui faisant voir l'avantage qu'il en pouvoit tirer, le fit consentir qu'elle donnât le Billet, & qu'elle insistât sur l'audience secrète que le Comte demandoit à la Princesse, après avoir résolu ensemble d'agir selon la manière dont elle en useroit. Ensuite Madame de Cominge lui fut rendre compte de sa commission ; mais lorsqu'elle lui voulut persuader d'accorder au Comte de Dunois

l'entrevue qu'il lui demandoit avec tant d'empressement, la Princesse ne pouvoit s'y résoudre.

Elle alleguoit de si bonnes raisons à Madame de Cominge, qu'elle pensa de ne l'en plus solliciter. Mais enfin l'amour l'emporta sur la réflexion : l'heure & le lieu furent marqués pour le lendemain, à l'entrée de la nuit, dans le Parc avec Madame de Cominge, & ses femmes seulement. Le Maréchal en fut averti le premier, & se prépara pour y faire son personnage d'incommode & de persécuteur. Le Comte attendit aussi ce moment avec beaucoup d'impatience ; mais Madame de Cominge lui donna le change, en lui disant que Mademoiselle d'Alençon n'avoit point trouvé de lieu plus commode & moins suspect que son appartement, qui n'étoit pas fort éloigné de celui de la Princesse.

Pendant que Mademoiselle d'Alençon examinoit les suites fâcheuses que cette entrevue pouvoit avoir, le Roi parlant au Comte de Dunois lui communiqua son dessein pour l'Italie, lui marquant les emplois qu'il devoit avoir dans son armée ; & il entra secrètement dans le détail de la négociation de Milan.

Je suis obligé, lui dit le Roi, pour faciliter le passage de mes troupes de mettre le Duc de Milan dans mes intérêts, & de le tirer du parti de mes ennemis, par une alliance dont il faut de nécessité que Mademoiselle d'Alençon fasse le nœud. Je sçais bien, continua le Roi, que votre amour ne vous

permet pas d'entrer dans cette politique ; mais je suis encore plus persuadé que votre affection pour moi vous y fera consentir. Votre Majesté, repliqua le Comte, est en droit de tout exiger de mon obéissance ; mais s'il lui plaisoit d'examiner la conduite de Sforce avec les Milanois, elle se détromperoit peut-être de l'opinion qu'on lui veut donner, que ce mariage puisse réussir. En effet, poursuivit-il, il n'est pas trop vraisemblable qu'un homme qui aspire à la tyrannie veuille marier un Prince qu'il a dessein de perdre ; & il est incroyable qu'un homme habile voulût s'attirer sur les bras une puissance aussi redoutable que la vôtre, comme Sforce se l'attireroit infailliblement, si après cette alliance il s'emparoit de l'Etat du Duc de Milan.

Ceux qui ont la charge de cette négociation, dit le Roi, ménageront mes intérêts avec tant de prudence, que nous serons à couvert de cet événement ; j'attens dans peu la conclusion de ce traité. En achevant ces paroles, le Roi entra chez la Reine, sans donner le tems au Comte de lui repartir. Il est aisé de s'imaginer qu'il fut sensiblement touché de ce discours ; mais l'esperance suspendit pour quelque tems la douleur qu'il en avoit,

L'heure du rendez-vous approchant, Madame de Cominge écrivit un billet à Mademoiselle d'Alençon, par lequel elle s'excusoit de ne la pouvoir accompa-

gner à la promenade , sur quelque prétexte indispensable. La Princesse pensa vingt fois manquer à l'assignation ; ce fut alors qu'elle en vit les suites , & qu'elle craignit que cette entrevue , toute innocente qu'elle étoit , ne fût expliquée à son désavantage. D'un autre côté le desir de voir le Prince la pressoit violemment. Elle apprehendoit , avec raison , quelque changement qui l'en éloignât , sans le pouvoir entretenir. Après mille réflexions qui la troubloient , elle se détermina à faire ce que son cœur lui inspiroit.

Elle fut dans le Parc peu après la nuit , mais elle n'y fut qu'en tremblant. La confusion de ces sentimens ne lui faisoit rien présager d'heureux de cette démarche. Elle avoit déjà fait quelques tours d'une allée couverte qu'elle avoit choisie , parce qu'elle lui avoit paru plus retirée , & par conséquent plus sûre , lorsqu'elle apperçut un homme à la foible lueur de la Lune , qui traversoit une palissade. Cet homme s'approchant d'elle dans une posture soumise , elle s'avança vers lui : Par le péril où je m'expose , jugez , lui dit-elle , en l'abordant , de mon estime & de mon affection : car enfin , après les cruelles défenses que j'ai reçues de vous parler , quelle confusion ne recevrais-je point , si l'on venoit à découvrir que j'eusse eu un entretien avec le Comte de Dunois , & sur-tout s'il étoit sçu du Maréchal ? Pourquoi , Mademoiselle , interrom-

pit le Maréchal , (car c'étoit lui-même) vous est-il redoutable ce Maréchal malheureux , qui ne peut vous être suspect , sans devenir en même tems l'objet de votre haine.

On peut aisément juger quelle fut la surprise de la Princesse , lorsqu'elle entendit cette voix : elle n'en soupçonna pourtant que son malheur ; mais quelle fut sa crainte , lorsqu'elle vint à s'imaginer que le Comte pouvoit arriver ? & que la trouvant en ce lieu & à cette heure avec le Maréchal , il pouvoit douter un moment de sa sincérité ; ou que cherchant à le quereller , il ne se prévalût de cette rencontre. Mille monstres se présenterent alors à son imagination , qui la jetterent dans des tranges mortelles. Le Maréchal s'en aperçut à son silence , & à quelques pas qu'elle fit pour s'enfuir ; mais il la retint respectueusement par sa robe.

Je vois bien , lui dit-il , Mademoiselle , que ce contre-tems vous déplaît , & que pour un moment heureux à quoi vous vous êtes attendue , vous en allez passer de très-fâcheux ; mais puisque mon bonheur m'a conduit ici , souffrez que j'en profite , & que je vous dise une vérité que je me suis long-tems cachée à moi-même , & que j'avois résolu de ne dire jamais. Sçachez donc , Mademoiselle , que si vous avez cru trouver ici un Prince amoureux , vous y trouvez en sa place le plus passionné de tous les hommes du monde. Votre naissance ne m'a point ébloui , mais

vos charmes ont séduit ma raison ; & malgré toutes les résolutions que j'avois prises de n'aimer jamais rien, je me suis laissé vaincre à l'ardeur qui me doit consumer.

Quoi ! reprit Mademoiselle d'Alençon , non-seulement vous vous trouvez dans un lieu où je ne crains que vous , mais vous voulez encore vous servir de cet avantage , & perdre le respect que vous me devez, en me parlant de votre folle passion : mais pour ne la pas entretenir, continua la Princesse , sçachez que la fortune ne m'éloigne pas tant de vous que le mépris, & la haine que j'ai conçue de votre indigne procédé. A h ! Mademoiselle, interrompit le Maréchal, ne pensez-vous point au desespoir où vous me jetez, & ne craignez-vous rien d'un homme de cœur, dont vous méprisez l'amour & le respect ? Si vous vous étiez tenu , interrompit-elle, dans les bornes de la vertu qu'un homme d'honneur se prescrit à lui-même, vous n'auriez pas pris des mesures indiscrettes , pour troubler l'innocente amitié que je porte au Comte de Dunois , & pour commencer l'intrigue d'une alliance , où , selon toutes les apparences, vous ne réussirez pas. Ne vous y trompez pas , poursuivit-elle , il pourra arriver que je ne serai pas à qui mon cœur me destine, mais il est certain aussi que je mourrois mille fois, plutôt que vous fussiez l'arbitre de ma fortune. Peut-être , Mademoiselle , reprit le Maréchal , que la volonté de Monsieur vo-

tre père vous fera changer de sentiment, & que votre vertu ne se démentira pas par une désobéissance qui paroîtroit criminelle à toute la terre : les choses sont même dans un état où vous ne devez gueres espérer de changement.

La Princesse entendant parler le Maréchal de cette sorte, pensa mourir de douleur : mais elle revint à elle, & crut qu'en lui faisant voir le bien qu'il perdoit par son procédé, elle pourroit lui inspirer le desir de se rétablir dans son esprit. En vérité, lui dit-elle, je n'ai jamais compris que l'on gagnât le cœur des personnes qu'on aime, en faisant tout ce qu'on sçait qui leur peut déplaire ; & si mon estime étoit un bien pour vous, pourquoi la voulez-vous perdre ? Et à quoi vous sert une conduite si opposée au chemin qui pouvoit vous y conduire ? Helas ! Mademoiselle, quelle raison demandez-vous à un homme qui suit aveuglement les loix que la passion lui impose ? J'ai compris que je ne pouvois vivre en vous voyant entre les bras d'un Prince qui vous aime, & que vous aimez ; & j'ai cru qu'en vous procurant une alliance étrangère, je n'aurois point ce malheur, quoique je m'expose à celui de l'absence. Vous vous exposez par-là, repartit la Princesse, à tous ceux qui peuvent suivre mon indignation. Si vous m'aviez aimée avec le respect que vous me devez, & que vous m'eussiez laissé le soin de deviner votre passion, je vous aurois plaint, & ne pou-

vant répondre à vos sentimens , je vous aurois du moins accordé mon estime.

Je vous ai déjà dit , Mademoiselle , reprit le Maréchal , que j'avois résolu de n'en parler de ma vie , & je l'aurois fait , si je n'avois été forcé de chercher ma guérison dans les témoignages de votre compassion , ou dans les dernières marques de votre haine : mais , Mademoiselle , à mesure que vous me la faites connoître , mon amour & mon desespoir augmentent ; ainsi je ne suis pas encore au point où vous me desirez.

La Princesse n'eût pas soutenu une si longue conversation ; mais la crainte qu'elle avoit que le Maréchal ne fût avertir le Duc d'Alençon , l'empêchoit de le laisser seul : elle esperoit toujours de ramener son esprit ; elle contraignit son ressentiment , jusqu'à le prier de ne pas reveler ce secret à ceux qui pouvoient le condamner. Il ne lui répondit pas précisément , il lui dit seulement qu'elle étoit la maîtresse de son silence , & qu'il dépendroit de la maniere dont elle vivroit avec lui. Mademoiselle d'Alençon avoit bien de la peine à laisser le Maréchal dans la disposition où elle le voyoit , & peut-être l'eût-elle encore retenu : mais le Marquis de la Trimouille , qui par hazard revenoit de se baigner avec quelques autres personnes de la Cour , arriva , & ce fâcheux entretien finit. Le Maréchal se retira le premier , la Princesse ne fut pas long-tems sans faire la même chose , n'ayant pu s'en-

poser à un autre entretien dans le trouble de son esprit.

Lorsqu'elle fut dans son appartement , elle écrivit un billet à Madame de Cominge , pour lui demander la cause de cette dangereuse méprise. Elle le donna à une fille , à qui elle ordonna de ne le donner à cette perfide confidente , que lorsqu'elle ne verroit personne avec elle. Cette fille qu'on nommoit Mademoiselle de Rieux , & qui avoit été nourrie auprès de Mademoiselle d'Alençon, fut chez Madame de Cominge , & s'informant dans l'antichambre si elle étoit seule , on lui dit que le Comte de Dunois y étoit depuis assez long-tems. Elle n'y voulut pas entrer , & passa dans un cabinet où elle attendit jusqu'à ce qu'on la vînt avertir qu'il s'étoit retiré. Alors Rieux s'acquitta de sa commission.

Madame de Cominge parut surprise en lisant le billet de la Princesse , mais comme elle attendoit le Maréchal , elle congédia Rieux avec assez de précipitation, en lui disant qu'elle iroit le lendemain au lever de la princesse , pour l'instruire de ce qu'elle vouloit sçavoir. Rieux porta à sa Maitresse cette réponse indécise , qui apparemment ne la satisfit pas trop : & comme elle lui demanda pourquoi elle avoit demeuré si long-tems pour si peu de chose , Rieux lui répondit ingénument, que le Comte de Dunois ayant passé tout le soir chez Madame de Cominge , elle avoit attendu qu'il eût été parti. Ces paroles augmen-

terent l'embarras dans lequel se trouvoit alors la Princesse. La jalousie s'empara de son esprit, & y fit ses effets ordinaires. Il y eut des momens où il lui vint bien quelque idée de la vérité; mais le soupçon demeura le maître, & mit tant de desordre & de confusion dans ses pensées, qu'elle eut besoin de toute sa raison pour n'y pas succomber. Mais ce n'étoit que le commencement de sa peine; car au milieu de ces fâcheuses réflexions, le Duc son pere entra dans sa chambre, & comme il ne lui étoit pas ordinaire de la venir visiter à pareille heure, elle en fut surprise.

Ce pere sévere ne la laissa pas long-tems dans l'erreur du sujet de sa venue; il la prévint par des reproches outrageans de sa conduite, lui peignant la promenade du Parc avec toutes les couleurs qui la pouvoient noircir. En vain la Princesse s'en voulut justifier, par l'approbation que la Reine avoit donnée à son estime pour le Comte de Dunois. Il ne la voulut pas écouter, & son emportement lui pensa faire commettre les dernières violences contre sa fille. Enfin, après avoir parlé long-tems, il s'en lassa, & il est vraisemblable que la Princesse s'ennuyoit extrêmement de l'entendre. Il lui défendit en partant de sa chambre d'en sortir sans ses ordres. Il ordonna même à un Ecuyer qui l'avoit suivi, d'observer ses démarches, & d'empêcher qu'aucune de ses femmes ne sortît de son appartement.

Tandis que la Princesse raisonnoit en elle-même sur son malheur, le Comte de Dunois n'étoit pas plus tranquille. Il étoit allé chez Madame de Cominge, & n'y trouvant point la Princesse, il avoit espéré qu'elle ne seroit pas long-tems à arriver. Dans les premiers momens il sçut bon gré à son impatience de l'y avoir conduit le premier : mais ayant passé quelque tems sans autre inquiétude que celle qui vient d'attendre ce qu'on aime, il commença de trouver les heures bien longues. Madame de Cominge qui s'en apperçut, feignit d'en être fâchée : elle fit appeller une de ses femmes, pour lui ordonner d'aller sçavoir où Mademoiselle d'Alençon passoit la soirée.

Cette femme, après avoir assez tardé, pour faire croire qu'elle s'étoit acquittée de sa commission, revint & dit à sa maitresse, que la Princesse, après s'être promenée long-tems dans le Parc avec le Maréchal de Gié, étoit allée chez elle. Madame de Cominge, par un souris affecté, excita dans le cœur du Comte inquiet, le desir de sçavoir ce qu'elle vouloit dire. Mon Dieu ! lui dit cette malicieuse personne, je crains de vous donner du chagrin, dispensez-moi de vous dire ce que je pense ; car outre que je me pourrois tromper, il est infallible que je vous causerois du déplaisir ; je connois par moi-même que les ames délicates ne trouvent point de petites fautes en amour.

Ces paroles obligerent le Comte à presser la fine

Dame de s'expliquer un peu plus clairement : mais après bien de faux myiteres , elle lui dit qu'elle ne croyoit pas que la Princesse résistât fortement à la volonté du Duc son pere , & que dans la dernière conversation qu'elle avoit eue avec elle , elle lui avoit fait connoître qu'elle se résoudroit sans beaucoup de peine à un mariage étranger. Peut-être , lui dit-elle , qu'au moment que votre impatience vous donne tant d'inquiétude , peut-être , dis-je..... Mais non , ce n'est pas à moi à raisonner si juste sur cette conjoncture , & puisque votre cœur ne vous en avertit pas , ma précaution seroit inutile. De grace , Madame , reprit le Comte , n'achevez point d'accabler un malheureux en le laissant dans l'incertitude du sujet de son infortune. Parlez donc , Madame , mais parlez sincèrement : montrez-moi les ennemis que je dois combattre , & me débrouillez un mystere où je ne puis rien comprendre sans vous.

Quoi ! lui dit Madame de Cominge , vous trouvez de l'embarras à démêler ce qui peut avoir empêché Mademoiselle d'Alençon de se trouver ici. Vous apprenez qu'au moment qu'elle y doit être , elle entretient paisiblement le Maréchal de Gié , & ne se souvient plus que vous l'attendez chez moi. Il me semble , continua cette artificieuse , qu'ayant autant d'esprit & d'amour que vous en avez , vous devriez être plus éclairé. L'estime & l'amour que

j'ai pour la Princesse, repartit le Comte, la défendent si bien dans mon cœur, que je n'ai garde de la soupçonner d'une foiblesse si contraire à l'opinion que j'ai conçue de sa sincérité. Cependant, interrompit Madame de Cominge, la Princesse sçait que le Maréchal est amoureux d'elle, qu'il traite son mariage avec le Duc de Milan; elle lui donne un tems qu'elle vous avoit destiné; vous l'aimez, vous croyez en être aimé: conciliez, si vous pouvez, toutes ces choses, & voyez si vos soupçons seroient injustes. L'amour du Maréchal pour Mademoiselle d'Alençon, reprit le Comte, ne me causera jamais de jalousie, tout m'assure, rien ne m'inquiète de ce côté-là; & tant que je n'aurai que son mérite & sa passion à surmonter, je n'aurai pas sujet de me plaindre. Quant à la négociation de Milan, le peu d'apparence qu'il y a que le Maréchal réussisse dans cette entreprise, semble me répondre de l'événement, & l'en devroit dégouter, puisqu'elle ne peut tourner qu'à sa confusion; & pour l'amour que j'ai pour la Princesse, c'est de la force de cet amour que je pretens tirer ma sûreté; & l'assurance de son estime & de son amitié. Je sçais bien, poursuivit-il, que les apparences sont contre elle; mais si elles l'accusent, mon amour la justifie,

Vous êtes bien ingénieux à vous tromper, reprit Madame de Cominge, ou pour mieux dire, vous êtes un peu trop fortement prévenu, & vous

ſçavez peu diſcerner les divers ſentimens que vous faites naître dans les cœurs. Confiderez mieux... Si je ſuis ingénieux à me tromper , interrompit le Comte , commençant à ſouſçonner ; Madame de Cominge , vous êtes trop ingénieufe à ruiner le peu de repos qui me reſte : pour n'en croire ni vos artifices , ni ma crédulité , trouvez bon que je vous laiſſe pour chercher à m'éclaircir mieux. En effet il la quitta , & ſ'en alla chez lui , où il trouva Monsieur de la Trimouille qui l'attendoit , pour lui apprendre qu'il avoit vu Mademoiſelle d'Alençon & le Maréchal ſe promenant dans le Parc.

Le Comte qui ſçavoit déjà cette promenade ne laiſſa pas de ſentir un nouveau dépit à cette confirmation , & ſe confirma dans ſes ſouſçons contre Madame de Cominge. Il dit au Marquis la converſation qu'il avoit eue avec elle , & le Marquis le fit demeurer d'accord que c'étoit un effet de la paſſion qu'elle avoit toujours eue pour lui , & de l'intelligence qui étoit entre elle & le Maréchal.

Dans ce même tems , le Maréchal rendoit compte à Madame de Cominge de ſa converſation avec la Princeſſe : Je l'ai laiſſée , lui dit-il , avec la peur que je ne révélaſſe un ſecret ſi important au Duc ſon pere ; car pour la Duchefſe , j'ai remarqué qu'elle entre peu à peu dans les ſentimens de ſa fille. J'ai donc pris le parti le plus ſûr ; je ſuis allé directement à Monsieur d'Alençon , à qui j'ai

raconté de cette aventure ce que j'ai cru pouvoir servir à mon dessein , & j'ai supprimé ce que j'ai cru pouvoir m'être préjudiciable , ou me rendre suspect auprès du Duc. Il m'a paru fort irrité , & après avoir rêvé quelque tems , il s'est résolu à partir dès la nuit prochaine , afin , m'a-t-il dit , de donner le tems à l'absence de faire son effet ordinaire sur le cœur de la Princesse. Comme je lui parlois dans l'antichambre du Roi , il a trouvé à propos de prendre congé de lui , & de lui dire les raisons de son départ précipité , que le Roi a trouvées très-judicieuses. Il sortoit de chez la Reine qui venoit de lui parler fortement en faveur du Comte de Dunois , & de son mariage : quoique ce que la Reine lui a dit ait de grandes apparences de raison , les raisons de l'Etat l'ont emporté sur la déference qu'il a pour elle : de sorte , continua le Maréchal , que voilà nos affaires dans un chemin assez assuré pour l'établissement de notre repos. Madame de Cominge de son côté ne manqua pas de lui redire les impatiences du Comte , & le peu de progrès qu'elle avoit fait sur son cœur : ce qui les fit conclure que l'éloignement de Mademoiselle d'Alençon étoit le seul remède qu'ils pussent trouver à leurs maux.

Pendant que ces perfides Amans jouoient un rôle si plein d'artifices , le Comte de Dunois souffroit tout ce qu'on peut souffrir ; car Monsieur de la Trimouille qui avoit vu Monsieur d'Alençon

d'Alençon & le Maréchal dans une grande conférence, & qui les avoit vus ensuite parler ensemble au Roi, lui fit conjecturer que ses affaires ne réussiroient pas, Ce fut alors que les conseils de ce généreux & prudent ami lui furent bien nécessaires pour l'empêcher de punir avec éclat les offenses secrètes du Maréchal : ce qui auroit achevé de ruiner les affaires du Comte. Il ne sçavoit par qui s'instruire de l'entrevue du Parc, n'y ayant que le Maréchal & Madame de Cominge qui en sçussent positivement la vérité. Il ne vouloit pas aussi envoyer ni de ses amis, ni de ses domestiques s'informer de ce qu'elle faisoit, de peur de rien faire qui lui pût déplaire. Ne sçachant donc à quoi se déterminer, il vint une pensée dans l'esprit de Monsieur de la Trimouille, qui par la suite réussit heureusement.

Maisiere n'étoit suspect à personne à la Cour ; ses manieres bizarres le faisoient même passer pour extravagant ; mais Monsieur de la Trimouille qui le connoissoit pour s'en être servi en quelques occasions, dont il s'étoit tiré avec assez de prudence, s'imagina qu'ayant par-tout les entrées libres ; il pourroit découvrir plus facilement qu'un autre ce qui se passoit dans le monde, & particulièrement chez Mademoiselle d'Alençon. Le Comte qui ne connoissoit ni sa discretion, ni la sureté qu'il y avoit de s'y fier, avoit de la peine à s'y résoudre ; Mais Monsieur de la Trimouille l'ayant tiré de ces

Tome III.

D

doutes , en lui répondant de la conduite de Maisiere , ils donnerent ordre à un Page de le chercher sans affectation , & de l'attirer dans la chambre du Comte.

Le Page ne fut pas long-tems sans revenir ; car Maisiere cherchant continuellement les aventures de nuit & de jour , alloit d'appartement en appartement pour sçavoir les nouvelles & pour en débiter. Comme il s'étoit érigé en donneur de domestiques , il n'y avoit presque personne qui n'en eût un ou plusieurs de sa main. Ainsi Maisiere n'ignoroit rien de ce qu'on vouloit sçavoir. Le Page l'ayant donc amené chez le Comte de Dunois , il fut surpris de voir que Maisiere se défit en lui parlant d'une certaine physionomie naïve qu'il affectoit ordinairement , & prit le caractère d'un homme comme les autres. Il eut tous les sujets du monde de se louer de la civilité du Comte , qui lui dit enfin le service qu'il desiroit de lui.

S'il m'eût été permis , lui dit Maisiere , d'entrer dans ce secret sans y être appelé , je vous aurois donné quelques avis qui ne vous auroient pas été inutiles : car , Monsieur , continua-t-il , j'étois avec les filles de Mademoiselle d'Alençon , pendant que le Maréchal l'entretenoit. Je ne sçais pas précisément les termes de leur conversation ; mais je sçais bien que la Princesse a été extrêmement surprise de le trouver en ce lieu. Je sçais bien encore qu'elle

s'est retirée fort chagrine ; & plus que tout cela , je sçais que le Maréchal , après avoir cherché le Duc d'Alençon chez lui , l'a joint dans l'antichambre du Roi , à qui ils ont parlé ensemble : ensuite Monsieur d'Alençon est allé chez Mademoiselle sa fille , où il a laissé deux Officiers de ma connoissance qui ont ordre de l'observer , & de ne permettre à qui que ce soit l'entrée de son appartement. Cela m'a surpris , continua Maisiere , & comme je venois chez Madame de Cominge pour m'informer d'où pouvoit venir une garde si sévère , j'ai sçu qu'elle étoit en affaire avec le Maréchal , & qu'il paroissoit être très - content. Pour moi je ne l'étois point de tout cela , ne vous trouvant en nul des endroits où je suis allé pour découvrir la vérité de cette aventure. Je ne sçavois que penser , lorsque j'ai trouvé votre Page , qui m'a heureusement conduit ici : Je dis heureusement , Monsieur , car ce seroit le plus grand avantage que la fortune me pût procurer , que d'employer ma vie pour votre très-humble service.

Ce récit de Maisiere fit connoître au Comte que Mademoiselle d'Alençon étoit innocente ; mais en même tems il le confirma , dans la pensée que le Maréchal étoit coupable envers la Princesse & envers lui. Monsieur de la Trimouille n'eut pas peu de peine à l'empêcher sur l'heure d'aller querreller le Maréchal , & le punir des peines qu'il leur faisoit endurer ; mais les défenses expresse de la

Reiné l'en empêcherent. L'heure étoit indue pour lui faire sçavoir l'état où étoient les choses , ni pour prendre aucune mesure pour y remédier. Après avoir voulu mettre en execution mille choses qui se contrarioient , ils jugerent qu'ils ne pouvoient rien exécuter que le lendemain. Cependant il congédia Maifiere , après l'avoir récompensé magnifiquement , par avance du service qu'il esperoit en tirer. Il le pria seulement d'observer ce qui se passeroit dans la maison du Duc d'Alençon , & de la Princesse sa fille : ce que Maifiere lui promit , & il fut à l'heure même s'en acquitter.

Le Comte de Dunois & le Marquis de la Trimouille repassant dans leur esprit tout ce qu'ils avoient vu , & ce qu'ils venoient d'apprendre , ne firent que se confirmer dans la pensée où ils étoient que Madame de Cominge avoit trahi Mademoiselle d'Alençon aussi bien que le Comte. Les soupçons jaloux qu'elle lui avoit voulu jeter dans l'esprit au desavantage de la Princesse , & toute la conversation qu'il avoit eue avec elle ne l'en assurèrent que trop. Il est aisé de s'imaginer que cette pensée lui en donna de bien cruelles pour le reste de la nuit ; & si c'étoit la coutume de nos Héros François de faire de grands raisonnemens inutiles en eux-mêmes , le Comte de Dunois eut une assez ample matiere de réflexion ; mais étant convenu avec le Marquis de la Trimouille qu'il ne devoit prendre aucune résolution

que sur l'ordre qu'il recevroit de la Reine, ils se séparèrent pour chercher un moment de repos. Apparemment le Comte n'en eut gueres; car il est croyable qu'il cherchoit le nœud de l'intrigue: mais le moment auquel il le devoit trouver, n'étoit pas encore arrivé.

Le jour ne fut pas long-tems sans paroître, & à peine en faisoit-il assez pour se conduire, que Maisiere vint fraper à la porte de l'antichambre du Comte. Quelqu'un de ses domestiques y étoit couché, qui crut que Maisiere cherchoit à son ordinaire un gîte pour reposer une heure ou deux, n'en ayant pas de trop assuré. Après l'avoir laissé attendre assez long-tems, on lui ouvrit. Il dit qu'il vouloit parler au Comte: on ne voulut pas le lui permettre, ne croyant pas qu'il eût rien à dire d'assez important pour troubler le repos de ce Prince; mais il insista avec tant d'opiniâtreté, qu'on fut contrain de faire ce qu'il souhaitoit. Lorsqu'il fut dans la chambre, il s'approcha du lit du Comte, & lui apprit que le Duc étoit parti avec sa femme & sa fille.

Au sortir d'ici, dit Maisiere, je suis allé chez un Ecuyer de Madame la Duchesse, qui est de mes amis, & seignant d'avoir besoin qu'il voulût me recevoir pour passer le reste de la nuit avec lui, les portes du Château étant fermées, il m'a dit qu'il n'avoit pas dessein de se coucher, & qu'il me prêteroit volontiers sa chambre, non-seulement pour

quelques heures, mais jusqu'à son retour. Je l'ai pressé de me dire où il alloit. Il m'a répondu qu'il suivoit sa Maitresse qui partoît pour Alençon. Je lui ai demandé s'il ne sçavoit point la raison de ce départ, mais j'ai bien connu qu'il ne la sçavoit pas, car il n'a pas de secret pour moi. J'ai pris le parti de jouer avec lui une heure ou deux; un Ecuyer du Duc s'est joint à nous, qui nous a dit, sans que je lui demandasse, que le voyage ne se faisoit que pour vous ôter Mademoiselle d'Alençon, que l'on dit avoir beaucoup d'amitié pour vous, & que comme on la destine au Duc de Milan, on prétend, en la privant de vous voir, vous éloigner de son cœur. On est venu avertir cet Ecuyer que Monsieur d'Alençon étoit prêt à descendre de son appartement: je me suis rendu dans la cour, où feignant de me rencontrer par hazard, je me suis approché de lui pour m'en faire voir.

Vous êtes diligent d'être levé si matin, m'a-t-il dit. Il n'est que tard pour moi, Monsieur, lui ai-je répondu, en lui faisant une très-profonde révérence, car je ne me suis pas encore couché: mais on peut dire, Monsieur, qu'il est extrêmement matin pour vous. Il est vrai, m'a-t-il répliqué, en marchant toujours, mais je prens la fraîcheur de la nuit, pour éviter la chaleur du jour. En disant ces paroles, il est arrivé où ses carrosses l'attendoient; en montant dans le sien, il m'a dit fort

obligeamment, Adieu, Maitiere, ne vous verrons-nous point à Alençon ? Si vous y venez, vous y serez le bien venu. Je l'ai assuré que j'irois avec joie, s'il me faisoit l'honneur de me le commander. Je vous en prie, m'a-t-il dit. Pendant que je lui parlois, je jettois souvent les yeux sur la Princesse. Les siens m'ont paru fort languissans ; & comme quand elle a passé sous vos fenêtres, je l'ai regardée, & les lui ai fait remarquer, elle n'a répondu que par un branlement de tête, qui ne m'a pas paru de bon augure. Elle est montée en carrosse avec Monsieur son pere & Madame sa mere, & je suis allé prendre congé des filles de la Princesse. Je me suis doucement approché de Mademoiselle de Rieux, qui depuis long-tems est de mes amies ; & en la saluant, je l'ai priée de parler quelquefois de vous à la Princesse ; je le lui ai dit d'autant plus volontiers, que je sçais qu'elle est fort dans vos interêts, & qu'elle a la liberté de dire ses sentimens.

Je n'oserois, m'a-t-elle repliqué, car la Princesse a trop de sujet de s'en plaindre : au lieu de se trouver dans le Parc, il a passé la soirée chez Madame de Cominge. Desabusez votre belle maitresse, lui ai-je répondu, car c'est un artifice de la Dame, où Monsieur le Comte n'a nulle part. J'ai bien eu de la peine à lui dire ce peu de mots, & je ne l'aurois pas pu, s'il n'eût fallu rajuster quelque chose au carrosse. Lorsqu'il a commencé à marcher, je me suis retiré, & je suis venu vous donner cet avis.

Ce fut un coup de foudre pour le Comte , particulièrement lorsqu'il sçut que Mademoiselle d'Alençon parloit l'esprit aigri contre lui. Il fit cent questions à Maisiere , auxquelles il répondit selon ce qu'il sçavoit. Il lui demanda comment il avoit appris que c'étoit par un artifice de Madame de Cominge , qu'il n'avoit point vu la Princesse. Je n'en sçais rien précisément , répondit Maisiere ; mais il y a bien de l'apparence, car le Maréchal & elle ont eu une longue conversation qui me fait comprendre l'intelligence qui étoit entr'eux.

Le Comte de Dunois envoya prier le Marquis de la Trimouille de venir dans son appartement. Il s'y rendit peu de tems après , où il fit son office ordinaire de consolateur. Enfin , lui dit le Comte , je n'ai plus rien à craindre , puisque la fortune n'a plus rien à faire contre moi ; j'aime ma belle Princesse avec toute l'ardeur & la tendresse dont un cœur puisse être rempli : elle a la bonté de m'assurer que j'occupe une place avantageuse dans le sien ; je revois mille marques innocentes de son affection ; je suis protégé de la Reine & toutes choses semblent être d'accord avec mes desirs : cependant je suis le plus malheureux de tous les hommes ; toutes ces apparences ne m'ont promis de si grands biens , que pour m'en faire goûter la perte avec plus de sensibilité : dans cet état heureux je me suis reposé sur le bonheur de ma destinée ; & j'ai donné lieu à mes ennemis

DE DUNOIS.



ennemis d'établir leurs affaires, & de ruiner les
miennes.

Les choses sont encore en un état, répliqua le Marquis, qui ne vous ôte point l'esperance; la Reine est pour vous. Hélas! reprit tendrement le Comte, la Reine est pour moi, il est vrai; mais ma Princesse m'est contraire, elle part dans une disposition si fâcheuse, que sa colere, ou l'absence, & l'oubli, qui en est une suite infaillible, me banniront pour jamais de son cœur.

Maisiere avoit rêvé tout le tems que le Comte avoit parlé; mais revenant tout d'un coup de sa rêverie: Consolerez-vous, lui dit-il, il n'est pas si difficile que vous pensez, de vous rétablir dans l'esprit de la Princesse: Monsieur le Duc m'a ordonné d'aller le trouver à Alençon; non-seulement je vous promets d'établir un commerce très-sûr entre la Princesse & vous, mais je prétens l'engager à souffrir votre vue si l'occasion s'en présente. Ne vous portez point, s'il se peut, à la violence; reposez-vous sur votre amour & sur mes soins, & je vous assure de vous mettre tout au moins à couvert de l'oubli: car je lui parlerai si souvent de vous, qu'elle n'aura pas le loisir de vous bannir de sa mémoire.

Quoique le Comte de Duhois eût l'esprit rempli de douleur & d'inquiétude, il la cacha, pour ne pas donner lieu à ses ennemis de tirer avantage de

son chagrin. Il parut chez le Roi , sinon avec gaieté , du moins avec un visage tranquille ; & le Roi lui dit tant de choses obligeantes ce jour-là , que s'il eût autant pensé à sa fortune qu'à son amour , il auroit dû être content. Il fut aussi chez la Reine , qui flata sa douleur avec beaucoup de bonté , & en suspendit pour quelque moment la violence. Pendant qu'elle lui parloit de la surprise qu'elle avoit eue du départ de Mademoiselle d'Angençon , le Maréchal commençoit à se repentir d'avoir causé son éloignement.

Il envisagea les rigueurs de l'absence qui le persécutoient déjà si cruellement , qu'il pensa plus d'une fois aux moyens de faire revenir cette Princesse avec la même précipitation , que l'on en avoit apportée à son départ ; mais Madame de Cominge , qui avoit autant de sujet de craindre son retour que le Maréchal en avoit de le désirer , lui dit que ce seroit se rendre suspect par un si prompt changement , & le détourna de cette pensée.

Ce fut alors que le Maréchal se confirma dans l'opinion qu'il avoit toujours eue , que l'amour étoit l'écueil de la vertu , & l'ennemi du repos. Sa mémoire lui fournit dans ce moment l'idée de tout ce que son injuste passion lui faisoit faire contre son devoir , & les peines qu'il sentit commençoient déjà sa punition. Madame de Cominge seule scut le secret de ses remors ; & quoiqu'elle employât de

fortes raisons pour remettre son esprit , il ne pou-
voit sans un chagrin extrême s'imaginer qu'il étoit
absent, qu'il étoit amoureux , & qu'il étoit haï.

Pendant qu'il donnoit toutes ses pensées à la
reflexion du passé , le Comte de Dunois donnoit
toutes les siennes à l'avenir : car dans la conver-
sation qu'il eut avec la Reine , il la persuada de
faire agir son autorité pour sçavoir de la bouche
de Madame de Cominge des verités qu'il ne démê-
loit qu'imparfaitement , & dont la certitude impor-
toit trop à son repos , pour ne pas chercher à s'en
éclaircir. La Reine lui demanda quel intérêt Madame
de Cominge pouvoit avoir à troubler sa passion pour
Mademoiselle d'Alençon. Ce Prince se trouva fort
embarrassé : il eût bien voulu que la Reine eût sçu les
sentimens que cette Dame avoit pour lui ; mais il
auroit été fort aisé que ce n'eût pas été de sa bou-
che qu'elle l'eût appris. Cependant ne pouvant
faire autrement , il dit tant de choses ambiguës à
la Reine , qu'enfin elle comprit ce qu'il lui vouloit
insinuer. Elle lui promit de parler dès ce jour-là
à Madame de Cominge.

Le Comte se retiroit dans son appartement
pour penser en liberté à l'état où étoit alors sa
fortune , quand une vieille femme lui présenta un
billet de la part de Rieux. Le Prince le reçut en
tremblant , s'imaginant bien qu'il y trouveroit la
confirmation de sa disgrâce. Après l'avoir ouvert , il

LE COMTE

connut qu'il étoit écrit de la main de la Princesse, & y lut ces paroles.

BILLET DE MADEMOISELLE d'Alençon au Comte de Dunois.

Je pars de la Cour sans autre regret, que celui de vous avoir trop estimé : il est fâcheux aux personnes de mon humeur de se méprendre en pareilles rencontres ; mais le repentir suis la suite de si près, qu'à l'avenir j'aurai peu de chose à me reprocher.

APOSTILLE.

Je ne me fers pas de la voie de Madame de Cominge pour vous faire tenir ce billet, elle est trop intéressée pour entrer dans cette confidence.

Après l'avoir lu plus d'une fois en son particulier, il le fit voir à Monsieur de la Trimouille, qui lui conseilla d'en informer la Reine, afin de s'en servir pour sçavoir de Madame de Cominge ce que l'on désiroit d'en apprendre. Sur le soir la Reine l'ayant fait appeller dans son cabinet, elle eut de la peine à soutenir la hardiesse qui lui étoit si naturelle. Lorsque la Reine se vit seule avec elle, elle la regarda d'un air plein de majesté.

Je m'étonne, lui dit-elle, Madame de Cominge, qu'après vous avoir fait connoître tant de fois, que je souhaitois le Mariage du Comte de Dunois avec Mademoiselle d'Alençon, je m'étonne, dis-je, que vous ayez pris tant de soin de le traverser ; car

enfin il est inutile que vous preniez le parti de nier une chose que je sçais de certitude : aussi n'est-ce pas pour m'en instruire que je vous ai fait appeller ; mais pour sçavoir de vous la raison qui peut vous avoir obligée de vous mettre dans les interêts du Maréchal de Gié , contre ceux du Comte de Dunois , sçachant bien que cette conduite étoit opposée à mes intentions. La Reine voyant que Madame de Cominge ne lui répondoit pas , & que sa hardiesse commençoit à se démentir , par la confusion qui paroissoit sur son visage : Votre silence ne suffit pas , continua la Reine , pour l'aveu de votre faute , j'en demande une déclaration sincere , si vous en voulez obtenir le pardon ; mais je vous déclare en même tems , que si vous n'adherez point à ce que je vous demande , je trouverai sans doute des voies pour me faire obéir. Au reste , si la confession de votre foiblesse vous coute à faire , la peine que vous y aurez me la fera excuser ; j'en aurai de la compassion , & je plaindrai ce qui mériteroit d'être puni ; mais , encore une fois , il faut réparer votre artifice par une sincérité si ingenuë , qu'elle me persuade de votre repentir.

Madame de Cominge voyant que la Reine vouloit être obéie , se jetta à ses pieds , versa des larmes , & parut si troublée , que la Reine eut la bonté de remettre son esprit dans une assiette plus tranquille , en lui promettant de lui pardonner.

Après qu'elle raconta exactement à la Reine tout ce qui s'étoit passé entre le Maréchal & elle, les motifs qui l'avoient portée à se mettre dans ses intérêts, la vérité de l'assignation du parc, & généralement tout le secret de cette intrigue. Mais, lui dit finement la Reine, comment voulez vous que je vous croye, & que je m'en rapporte à votre bonne foi, si dans ce procédé vous en avez si souvent manqué ? Ah ! Madame, répliqua Madame de Cominge, il ne me sera pas difficile de justifier la vérité de mes paroles : divers billets que j'ai heureusement gardés sont des témoins irréprochables de ma sincérité.

La Reine lui fit plusieurs questions, auxquelles elle répondit ce qu'elle sçavoit ; mais quand elle vint à demander ce qu'elle avoit appris de la négociation de Milan, Madame de Cominge l'assura qu'elle n'en sçavoit rien de plus précis que les autres, & que le Maréchal ne l'avoit jamais fait entrer à fond dans cette confidence. Peut-être, dit la Reine, ne l'en avez-vous pas fortement pressé ; car dans l'intelligence où vous êtes, il n'est pas croyable qu'il vous eût dénié si peu de chose, dans un tems où vous faisiez tant pour lui. Il est vrai, répliqua Madame de Cominge, que je ne me suis pas mise en peine d'où venoit le trouble, pourvu que j'eusse le plaisir de l'exciter. Mais, Madame, je connois présentement mon crime, continua-t-elle, je suis

prête à le réparer par tout ce qu'il plaira à votre Majesté de m'ordonner.

Si cela est, reprit la Reine, il vous reste encore un moyen de vous rétablir dans mon esprit : c'est qu'après avoir tout fait contre le Comte de Dunois, je veux que vous fassiez tout pour lui ; ce qui fut un artifice criminel par le passé deviendra une adresse louable, quand vous agirez par mes ordres, & pour la justice. Je veux donc, poursuivit la Reine, que vous me remettiez entre les mains les billets du Maréchal : je veux que vous tâchiez de découvrir en quel état est l'affaire de Milan, & je veux enfin que vous fassiez tout ce que vous pourrez pour en ruiner le succès.

Madame de Cominge ne craignant rien tant que d'être éloignée de la Cour, & n'aimant rien tant qu'à trahir ceux qui se fioient en elle, se résolut sans peine à tromper le Maréchal à son tour, & à se remettre dans les intérêts du Comte de Dunois. Elle ne démentit pas son caractère de fourbe, & sa perfidie ne fit que changer d'objet. Elle promit donc à la Reine de n'agir à l'avenir que par ses ordres. Pour avance de ce qu'elle lui promettoit, elle donna tous les billets que le Maréchal lui avoit écrits, qui manifestoient clairement son amour pour Mademoiselle d'Alençon, & l'assura en même tems d'en tirer encore de lui de plus fortement expliqués. Enfin la Reine l'intimida si à propos, & la

flata aussi avec tant de prudence , qu'elle se déterminâ fortement à ne se plus éloigner de cette route, qui lui parut la plus sûre.

Le Comte de Dunois après avoir appris ce changement , & sçu de Madame de Cominge la vérité de l'aventure , sacrifia son ressentiment au besoin qu'il avoit d'elle , & lui promit d'être de ses amis ; mais elle ne fut pas sitôt en état d'agir selon qu'elle l'avoit promis , le Maréchal étant tombé dangereusement malade. Pendant ce tems-là Maisiere commença de disposer ses affaires pour son voyage d'Alençon [je dis disposer ses affaires] car il en avoit assez pour occuper plusieurs personnes , il faisoit des mariages , des accommodemens : il fournissoit des domestiques à tous ceux qui en avoient besoin ; il étoit connu des Dames , il en étoit même souffert par mille petits soins qu'il leur rendoit ; & il y avoit peu de nouvelles , quelque particulières qu'elles pussent être , qu'il ne sçût des premiers. A la vérité sa maniere de s'habiller avoit quelque chose de singulier. Il ne se contentoit pas d'être vêtu tout autrement que les autres , mais il changeoit d'habit presque à toutes les heures du jour : tantôt en bourgeois , quelquefois en cavalier & toujours d'une façon fort bizarre. Cet extérieur ridicule n'empêchoit pas que Maisiere n'eût de l'esprit , & ne fût capable de conduire une entreprise délicate : & plus que tout cela , il avoit une dis-

cretion qui lui donnoit la confiance de tous ceux dont il étoit connu.

L'assurance que le Marquis de le Trimouille en donna au Comte de Dunois acheva de résoudre ce dernier à commettre son secret à Maisiere, & à l'envoyer à Alençon, pour instruire la Princesse de l'état auquel étoient les choses. Le Comte lui donna de l'argent & des pierreries, tant pour son usage, que pour gagner les personnes dont il auroit besoin dans la suite. Après quoi il partit pour Alençon, où l'on avoit besoin d'un pareil secours, pour dissiper l'ennui d'une solitude assez désagréable.

Il fut reçu du Duc & de la Duchesse avec beaucoup de témoignages de bonne volonté, & encore plus de Mademoiselle d'Alençon leur fille. Par bonheur l'humeur intrigante de Maisiere n'étoit pas suspecte en cette Cour, parce qu'elle n'y étoit pas connue, & il la cacha si bien, qu'il ne donna pas le moindre soupçon du sujet de son voyage. Il jugeoit bien que Mademoiselle d'Alençon avoit une extrême curiosité de sçavoir ce qui se passoit à Amboise, mais il voulut se faire désirer, & se contenta de dire à Rieux qu'il y étoit arrivé bien des choses depuis le départ de la Princesse, dont elle seroit peut-être bien-aise d'être informée. Il sçut de Rieux que sa Maîtresse ne souhaitoit rien tant au monde, que d'apprendre que le Comte étoit innocent.

Rieux lui paroissant dans ses intérêts, il acheva de l'y mettre en lui donnant un diamant de prix de la part de ce Prince. Elle fit difficulté de l'accepter, mais Maisiere qui sçavoit l'art de recevoir des présens sans façon, lui apprit à prendre celui-ci sans scrupule. L'envie que la Princesse avoit de sçavoir des nouvelles de ce qui la touchoit, augmentoit à tous momens, & fit qu'étant un soir dans sa chambre avec Rieux seulement : Je m'étonne, lui dit-elle, que Maisiere qui vous parle si souvent, ne vous ait pas dit, si le commerce du Comte de Dunois & de Madame de Cominge est bien établi ; s'ils paroissent bien contens, & ce que l'on en dit dans le monde,

Il ne m'en a pas parlé, répliqua Rieux ; au contraire il m'a dit que votre départ a causé une consternation générale dans tous les cœurs : & que depuis le jour que vous partîtes, il n'a pas parlé à la Dame que vous me nommez. Peut-être, Mademoiselle, que s'il vous plaisoit de vous en instruire, il satisferoit avec joie votre curiosité. Au reste ; je ne crois pas que Maisiere voulût me faire aucune confidence sans votre ordre. Je n'apprendrai donc jamais rien de ce que je veux sçavoir, dit la Princesse, car je ne suis pas résolue de m'en informer. Peut-être, Mademoiselle, interrompit Rieux, apprendriez-vous des choses qui ne vous déplairoient pas ? Hé bien, dit la Princesse, faites donc qu'il me les dise sans que je les lui demande. C'est à vous,

Mademoiselle , répliqua Rieux , à lui en faire naître l'occasion ; car il ne se hazardera pas à vous en entretenir , si vous ne lui témoignez le désirer. Mon Dieu ! reprit la Princesse , ne sçauriez-vous satisfaire ma curiosité , sans me donner le chagrin de la faire paroître ? Rieux entendit alors ce que sa maîtresse lui vouloit dire , & se chargea d'engager Maisiere à ce qu'elle désiroit de lui. Mais Maisiere qui vouloit s'acquitter prudemment de sa commission , craignant de rompre les mesures qu'il prenoit , pour établir un commerce assuré entre la Princesse & le Comte de Dunois , n'affecta pas de l'entretenir en particulier. Il prit son tems un jour que le Duc & la Duchesse sa femme étoient en conférence dans un cabinet où ils ne vouloient pas être interrompus. Ce jour-là donc , Mademoiselle d'Alençon voulut aller prendre l'air dans un très-beau jardin qui étoit à la vue du château , avec ses femmes & Maisiere. Il entra insensiblement en conversation avec la Princesse ; & comme elle lui demanda comment l'on se divertissoit à Amboise depuis son départ : Ceux qui s'y ennuiant , Mademoiselle , répondit Maisiere , ne sont pas les plus à plaindre : Ce que l'on appelle ennui , continua-t-il , n'est , à mon avis , que la privation de quelque plaisir ; mais votre absence les a tous bannis de la Cour , & a fait des misérables de tous ceux qui connoissent le prix du bien qu'ils ont perdu. Je

connois un Seigneur qui en est si sensiblement touché , que si cette absence continue, vous le perdrez pour toujours.

Maisiere ayant cessé de parler pour un moment : Hé quoi , Mademoiselle , reprit-il , avez-vous si peu de pitié des maux que vous causez , que vous ne vouliez pas vous informer de ceux qui les souffrent ? Je ne vous ai pas demandé , répliqua la Princesse , le nom de ceux qui s'ennuient à la Cour , je voulois seulement sçavoir comment l'on s'y divertit. Fort mal , Mademoiselle , répondit Maisiere , & Monsieur le Comte de Dunois beaucoup plus mal que tout le reste du monde ensemble , non seulement pour le chagrin que lui cause votre absence ; mais par la douleur qu'il a d'être mal auprès de vous. Maisiere voyant que la Princesse se préparoit à lui imposer silence : Ne m'interrompez pas , Mademoiselle , s'il vous plaît , lui dit-il , écoutez ce que j'ai à vous dire , apprenez sans aigreur des choses qui méritent votre compassion toute entiere , & qui pourront vous détromper de l'opinion injuste que vous avez conçue de l'infidelité de Monsieur le Comte de Dunois. Mais pour ne pas vous en rapporter tout-à-fait à ma sincérité , lisez , s'il vous plaît , cette Lettre qui en est sûrement la preuve. La Princesse ne la vouloit pas recevoir ; mais craignant que la difficulté qu'elle en faisoit ne fût apperçue de ses femmes , & qu'on ne soupçonnât Maisiere d'être d'in-

intelligence avec le Comte , elle se contenta d'en reconnoître les caractères à la suscription , & permit à Maifiere de la remettre entre les mains de Rieux. Après cela il dit à Mademoiselle d'Alençon l'aveu que Madame de Cominge avoit fait de sa perfidie , la verité de la fausse assignation du parc , & généralement tout ce qu'elle avoit ignoré depuis le retour du Roi, jusqu'à la maladie du Maréchal.

Maifiere s'apperçut aisément que ce récit ne déplaisoit pas à la Princesse , qui ne s'en rapportant pas tout-à-fait à sa bonne foi, le gronda un peu de s'être chargé de cette commission , & lui défendit , quoique foiblement , d'en prendre de pareilles à l'avenir. Je ferai plus , repliqua Maifiere , car si vous me l'ordonnez, je ne vous en parlerai de ma vie. Je ne vous dis pas cela , dit la Princesse ; mais.....

Comme ils en étoient là , Monsieur & Madame d'Alençon arriverent si près du lieu où étoit Mademoiselle d'Alençon , qu'il fallut finir ce discours , quoiqu'il lui fût extrêmement agréable. Le Duc ayant demandé à Maifiere de quoi il entretenoit la Princesse , il lui répondit qu'il venoit de lui commencer une histoire assez plaisante , d'une aventure qui lui étoit arrivée il n'y avoit pas long-tems. Le Duc & la Duchesse lui ordonnerent de la commencer : ce qu'il fit sans hésiter un moment , & prit ainsi la parole;

HISTOIRE

de la Dame Visionnaire.

UNE aventure dont je serai le héros vous paroîtra sans doute un peu bizarre ; aussi vous puis-je assurer que celle-ci l'est infiniment.

Je partis d'Amboise à la suite du Roi lorsqu'il fut en Italie , moins à dessein de combattre , que de faire un voyage agreable. Je demurai malade à Turin , où je fus assez long-tems sans sortir de la chambre. Le Comte de Santiniany eut la bonté de me visiter dans ma maladie ; j'avois l'honneur d'en être connu en France , où je m'attachai à l'instruire de mille choses qu'un homme de qualité est bien-aîsè de sçavoir quand il arrive dans une Cour étrangere. Lorsque je fus entierement guéri , il ne voulut pas souffrir que je partisse si-tôt de Turin ; & afin que le séjour que j'y ferois ne me fût pas incommode , il me donna un logement chez lui , & me fit connoître de toute la Cour de Savoye , où il est certain qu'en peu de tems je fus aussi sçavant qu'en celle-ci. Je l'accompagnai chez plusieurs Dames de haute qualité & de mérite , avec lesquelles il ne m'arriva rien de considerable : mais étant allé visiter la Comtesse de Bevilaqua, je fus surpris de trouver en elle tant de belles & de rares qualitez ; car elle

n'avoit pas seulement de l'esprit naturel , mais elle l'avoit cultivé beaucoup plus que l'ordinaire de son sexe , & jugeoit avec délicatesse des bonnes choses : tout ce qu'elle disoit avoit un tour galand & aisé , qui plaisoit infiniment ; ses meubles & ses habits étoient bien entendus ; & sa personne , quoiqu'un peu avancée en âge , ne laissoit pas d'être encore fort agréable , je remarquai même en elle une beauté que l'on conserve rarement avec beaucoup d'années : ce sont les cheveux , dont elle avoit une prodigieuse quantité du plus beau blond du monde. Je regardois cette Dame avec admiration , & je ne croyois pas en avoir vu de ma vie qui eût un mérite plus achevé. Je demurai près de deux heures dans cette opinion , & peut-être que j'y serois encore , si le Comte de Santiniany , qui sçavoit son foible , en lui voulant marquer le tems de la mort d'un de ses freres , ne lui eût dit que c'étoit peu de jours devant ou après la mort de Monsieur Bronzoly.

Ah ! Monsieur , s'écria la Comtesse , vivez-vous encore dans une ignorance si grossiere , de croire que Monsieur Bronzoly soit mort ? Non , non , Monsieur , ne faites pas de tort au plus parfait de tous les hommes , de l'assujettir à ce rigoureux terme de la vie. Lorsque les Dieux , pour punir les mortels , voulurent priver le monde de cette adorable moitié de moi-même , ils le placerent au rang des demi-Dieux ; & comme il étoit tout esprit , ils l'affran-

chirent des dures loix que la nature impose aux hommes en général. Il fut élevé dans le ciel, où il demeure depuis qu'il n'habite plus parmi nous. Cette opinion, continua-t-elle, en se tournant vers moi, vous paroîtra un peu chimérique, mais je suis convaincue de cette vérité par des expériences incontestables: pour peu que vous demeuriez ici, je vous en ferai convenir,

A propos de cela, dit-elle, il faut que j'envoie sçavoir s'il ne m'a pas écrit en un lieu où il me fait quelquefois tenir de ses Lettres. En effet elle envoya un Laquais chercher un billet de son amant imaginaire; après quoi elle continua la conversation sans aucun égarement. J'y remarquai seulement un peu de contrainte; mais elle s'en tira bientôt en congédiant un homme que nous avions trouvé auprès d'elle.

Monsieur Hyppolite, lui dit-elle, je vous prie de me laisser un moment en liberté, ne vous sçauriez vous mettre dans l'esprit, qu'on s'ennuie de voir toujours la même chose. Hyppolite s'en alla, & la Comtesse de Bevilaqua reprit sa raison. Elle nous fit l'histoire de quelque femme de qualité de son pays; & me promit de m'instruire encore de diverses choses que je ne devois pas ignorer en retournant en France, me priant instamment de la revoir. Je sortis avec le Comte de Santiniany, & j'assurai la Comtesse que j'aurois l'honneur de la voir aussi souvent,

souvent , que je croirois ne lui être pas incommode.

Lorsque je fus en un lieu pour n'être entendu que du Comte , je m'informai qui étoit feu Monsieur Bronzoly. C'est , me dit-il , un homme dont le mérite & l'esprit ont été si grands , qu'encore qu'il fût d'une naissance fort obscure , il n'a pas laissé d'être aimé chèrement de plusieurs femmes de qualité. Il a toujours été reçu avec plaisir de toutes en général ; mais à la vérité , la Comtesse en a eu une plus forte impression que les autres. Elle s'est imaginée que cet homme qui avoit plus d'esprit que de corps ne devoit point mourir , & qu'il ne devoit point subir cette cruelle nécessité. Mais , lui dis-je , est-il possible qu'elle n'aye point d'amis , qui ayent pu la désabuser d'une erreur si éloignée de la raison ? Rien au monde , me répartit le Comte , ne peut effacer de son imagination la chimerique pensée de l'immortalité de Bronzoly. Ensuite je demandai au Comte ce que c'étoit que Monsieur Hypolite.

C'est , me répliqua-t-il , un homme que la Comtesse a épousé par compassion , de ce que la fortune n'avoit rien fait pour lui. Cette tendre pitié , lui dis-je , me semble un peu diminuée , car il m'a paru qu'elle ne le traite ni en mari , ni en ami ; encore moins en homme pour qui elle ait la moindre estime. Elle l'aime pourtant , répartit le Comte ,

mais elle ne laisse pas de désennuyer quelquefois son cœur de cette attache nécessaire par quelques legeres amitez, étant certain qu'elle a un penchant pour l'amour qu'elle ne peut surmonter par la reflexion de son âge, ni de la bienfiance. Je résolus en moi-même de tâter le cœur de la Comtesse, & de faire en sorte de m'en faire aimer. J'esperai beaucoup en mes manieres bizarres & extraordinaires; je crus volontiers qu'elles seroient plus propres à m'acquérir ses bonnes graces, qu'une conduite bien réglée.

Dès le lendemain je retournai chez-elle, je la trouvai seule, je hazardai quelques regards & quelques soupirs à la Françoisse, qui lui plurent infiniment: & dès ce jour-là elle me dit qu'elle étoit au désespoir d'avoir quelque engagement d'obligation avec Monsieur Hyppolite, & qu'après Monsieur Bronzoly j'étois l'homme du monde pour qui elle avoit le plus d'inclination. Pour ne me pas laisser lieu d'en douter, elle me donna son portrait dans une boîte de diamans assez riche. Monsieur Hyppolite arriva dans ce tems-là; je n'en fus pas bien-aise, & la Comtesse encore moins. Elle le gronda fort d'être revenu de si bonne heure; mais il ne sortit plus de tout le jour.

La conversation commençoit à devenir un peu languissante, lorsqu'il vint un Page de Madame de Raviary sçavoir des nouvelles de la Comtesse. Elle reçut cette civilité par un compliment de pareille

nature : mais lorsque le Page fut sorti elle me dit , qu'encore qu'elle fût logée dans le quartier de Turin , où il y avoit le plus de femmes de qualité , elle étoit si malheureuse que c'étoit des personnes sans société , par les chimeriques visions qui les empêchoient de rendre des visites ni d'en recevoir. Je fus un peu surpris d'entendre parler la Comtesse des chimères & des visions des autres , en ayant elle-même de si bizarres : mais ne comptant les siennes pour rien , elle me dit que la Dame dont j'avois vu le Page , ne vouloit voir personne , parce que difficilement on peut s'entretenir sur quelque matiere que ce soit, que le mor d'amour n'entre quelquefois dans la conversation ; que cette parole lui étoit insupportable , & que quand on lui en demandoit la raison , elle ne disoit autre chose , sinon que cette expression méne l'imagination trop loin.

Nous en avons encore une autre , continua la Comtesse , devant laquelle il n'est pas permis de parler de la mort. Elle a eu autrefois des amies qui sont mortes depuis plus de vingt ans , dont elle envoie sçavoir des nouvelles , parce que personne n'a osé lui dire qu'elles étoient mortes ; mais la plus extraordinaire de toutes , ajoûta la Comtesse , c'est une de mes voisines , qui ne voit le jour que deux ou trois fois en toute l'année. Elle se plaint que la lumiere l'enrhume ; & elle craint si fort cette maladie , qu'elle ne veut point lire ; parce que , dit-elle , qu'en tour-

nant les feuillets d'un livre , ils font un vent si fort , qu'elle en est enrhumée. Peu d'hommes la voient , car à la réserve des Abbés , l'entrée est défendue à tous autres.

Je trouvai que ces Dames étoient bien folles & bien malheureuses , de n'avoir que de fâcheuses imaginations. Celle qui apprehende le mort d'amour me parut plus déraisonnable que les autres , & elle me devint suspecte d'en avoir été maltraitée ; mais la Comtesse m'assura qu'elle n'en avoit jamais éprouvé les douceurs ni les amertumes , & qu'elle avoit toujours vécu si severement pour elle-même , & pour ses amies , que peu de femmes avoient recherché son amitié , parce qu'elle les assujettissoit à une trop grande contrainte. Je plaignois fort la Dame qui craignoit la mort avec cet excès , parce qu'il n'est rien de si commun ni de si assuré ; je la plaignois d'autant plus , qu'à la réserve de cette foiblesse , elle passoit pour avoir infiniment de l'esprit & du mérite. Pour la ténébreuse , je la trouvois si singuliere , qu'elle me réjouissoit extrêmement.

Je fus fort aise , Monsieur , de trouver dans le monde des gens , que je pusse dire sans vanité être moins raisonnables que moi ; & je me fis dans ce moment des leçons de sagesse de la folie des autres. Lorsque la nuit fut venue je voulus me retirer ; mais la Comtesse souhaita que je soupasse chez-elle. Je reçus mille témoignages de sa bonté , & de Monsieur

Hyppolite beaucoup de marques de dégoût qui le touchoient sensiblement. J'en étois la cause innocente ; mais je ne m'apperçus pas qu'il m'en voulût du mal : au contraire, il vint le soir me conduire jusques chez le Comte de Santiniany.

Pendant le chemin il me fit de grandes protestations d'amitié, auxquelles pourtant je n'ajoutai foi, qu'autant que je le devois pour les recevoir civilement ; & comme je me louois de l'honneur que je recevois de Madame la Comtesse de Bevilaqua, il me prépara adroitement à de fâcheux retours de son esprit. Je voulois le remener chez lui ; & je l'aurois fait, si je n'eusse appréhendé que la cérémonie n'allât à l'infini. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre.

Monsieur de Santiniany me demanda compte de ma journée ; mais sçachant qu'il est dangereux, & peu honnête de faire son confident d'une personne de cette qualité, je lui appris seulement ce que j'en pouvois dire sans indiscretion. L'histoire des trois Dames Visionnaires me fut d'un grand secours pour lui faire croire qu'elle avoit fait la meilleure partie de notre entretien. Il m'en dit encore plusieurs circonstances, auxquelles je ne pensois guere ; car quoi-que je ne fusse pas amoureux de la Comtesse, je trouvois de la vanité à être aimé d'une femme de cette naissance. Cependant quand je venois à penser qu'elle aimoit un homme mort, & qu'elle en avoit

épousé un autre par pitié, je jugeois bien que mon bonheur ne seroit pas de longue durée.

J'en reçus un billet le lendemain de très grand matin, où elle m'invitoit d'aller passer la journée à la campagne. Je me rendis chez-elle d'assez bonne heure, & j'avois peur qu'elle ne m'eût attendu; mais je la trouvai si occupée, qu'elle ne songeoit pas qu'elle eût eu dessein de sortir. Je n'ai jamais été si surpris que je le fus lorsque j'entrai dans sa chambre; je vis une fille qui coupoit les beaux cheveux de la Comtesse avec une inhumanité la plus grande du monde. Je vous demande pardon, me dit la Comtesse, si je paroiss en cet état; mais Monsieur Bronzoly m'a fait sçavoir ce matin par cette fille qu'il souhaitoit que je lui donnasse mes cheveux. Je suis ravie, poursuit-elle, qu'il ait exigé de moi cette marque d'amitié, puisque je ne lui en sçaurois donner de plus grande, ayant toujours fort aimé cet ornement. Je voulus l'obliger à se contenter d'en couper une partie; mais la cruelle Lucie, [c'est ainsi que se nommoit cette fille qui les coupoit] soutint devant moi avec une hardiesse inconcevable, que Monsieur Bronzoly prioit instamment Madame la Comtesse de n'en pas laisser.

Cette bonne Dame fut au désespoir d'en avoir si peu, quoi qu'il n'y ait jamais eu de tête si garnie que la sienne. Elle les attacha avec un ruban de couleur de feu, & les mit dans une boîte de vermeil

doré. Après cela sans donner le tems à cette dange-
reuse personne de la recoëffer : Allez , lui dit-elle ,
portez cette boîte à Monsieur Bronzoly ; dites-lui
que je lui sacrifie sans regret le seul avantage que
les années m'ayent laissé. Plus je la blâmois de la
facilité qu'elle avoit eue à couper ses cheveux , plus
elle s'applaudissoit de l'avoir fait ; & je connus
bien qu'il ne la falloit pas contredire. Elle remit au
lendemain la partie qu'elle n'avoit pu executer ce
jour-là.

J'y retournai à l'heure qu'elle m'avoit dit , & je
la trouvai aussi proprement coëffée avec des cheveux
postiches , que je l'eusse encore vue avec les siens.
Nous montâmes en carrosse avec Monsieur Hyppo-
lite , qui voulut être de la partie , quelque chose
que lui ait pu dire la Comtesse pour l'en empêcher.
Comme nous passions dans la grande place du Pa-
lais , elle apperçut un étranger fort grand , qui en
regardoit la structure avec attention. Elle fit arrêter
le carrosse : Monsieur Hyppolite , lui dit-elle ,
voyez-vous cet homme , qui est arrêté proche de
cette fontaine ? je vous prie , demandez-lui s'il ne
veut pas venir se promener avec nous. Je lui deman-
dai si elle le connoissoit. Non , me répliqua-t-elle ;
mais je vois bien à sa figure qu'il manque de diver-
tissement. En vain Monsieur Hyppolite voulut s'en
défendre , & tâchoit de l'en dissuader ; toutes les
raisons qu'il lui allegua furent inutiles , elle alloit

descendre elle-même pour faire sa commission, si je n'eusse fait signe à Monsieur Hyppolite d'épargner cette fatigue à la Comtesse.

Il fut trouver l'étranger à qui il fit le compliment le plus honnête qu'il put : mais l'Allemand ne lui répondit qu'avec de grandes révérences, n'ayant pas entendu un seul mot de ce que Monsieur Hyppolite lui avoit dit ; ni des signes qu'il lui avoit faits pour l'obliger à s'approcher seulement du carrosse : ce qui ne nous fut pas difficile à remarquer à leurs gestes. La Comtesse voyant qu'elle n'auroit point le Seigneur Allemand, se prévalut de l'éloignement de Monsieur Hyppolite, & commanda au cocher qu'il fit marcher ses chevaux le plus vite qu'il lui seroit possible, de sorte que Monsieur Hyppolite ne put rejoindre le carrosse. Si cette manière d'agir ne lui plut pas, elle divertit beaucoup la Comtesse, je ne pense pas qu'elle ait jamais été de si belle humeur qu'elle fut ce jour-là.

Nous fûmes dans un de ces beaux lieux qu'on appelle vignes en ce pays-là, où Pon nous reçut fort bien. Il n'y manquoit rien de tout ce qui peut faire passer une journée avec plaisir. La Comtesse me demanda une bague que j'avois au doigt, & m'en donna une très-belle, qu'elle me commanda de porter toute ma vie. En arrivant chez-elle nous y trouvâmes Monsieur Hyppolite, qui me parut fâcheusement chagrin ; mais la Comtesse ne se seroit

pas donné la peine d'y faire attention, si je ne le lui avois fait remarquer. Je la laissai en liberté de recevoir les reproches de Monsieur Hyppolite.

Le Comte de Santiniany, qui commençoit à soupçonner que la Comtesse avoit de l'amitié pour moi, me pressa fort de le lui avouer; la bague qu'elle m'avoit donnée, & qu'il apperçut en soupant, changea sa défiance en certitude; il me témoigna qu'il étoit bien aise que j'eusse une raison agréable de m'arrêter à Turin; mais il m'avertit que les passions de la Dame étoient violentes, & de peu de durée. Je la voyois tous les jours, je ne trouvois plus d'altération dans son esprit, & je croyois qu'elle en eut effacé l'image du demi-Dieu, lorsqu'elle y revint tout d'un coup de la maniere du monde la plus extraordinaire. Je la conduisois chez une de ses amies qui logeoit auprès de sa maison: tout-à-coup elle voulut me quitter, pour courir après un homme qui marchoit assez vite devant nous. Par bonheur je ne la laissai pas; car à chaque pas qu'elle faisoit, elle chanceloit, & fût infailliblement tombée, si je ne lui eusse aidé à marcher. Ne pouvant joindre cet homme, elle le fit prier de la venir trouver; ce qu'il fit avec beaucoup de civilité.

Jugez, s'il vous plaît, Monsieur, de mon étonnement, lorsque je vis la Comtesse qui l'embrassoit avec une tendresse que je ne puis exprimer. Ah, mon cher Bronzoly, que j'ai de joie de vous revoir! &c.

pourquoi m'avez-vous privée de votre vue ! Et en se tournant vers moi : N'avois-je pas raison , continuait-elle , de vous assurer que Monsieur Bronzoly n'étoit pas mort ? Les morts n'ont point le teint si frais , ni les yeux si vifs.

Celui à qui s'adrescoient ces caresses & ces douces paroles n'y comprenoit rien , & ne les recevoit pas comme la Comtesse l'eût désiré ; il avoit même quelque confusion de faire ce personnage en public ; il assuroit la Comtesse qu'elle se méprenoit. Elle soutenoit qu'il étoit Monsieur Bronzoly , & cette contestation s'échauffa si fort , que la Comtesse entra dans une colere extrême. Voyez , me dit-elle , cet ingrat , qui se veut soustraire à la reconnoissance qu'il doit aux derniers témoignages de mes bontez : les cheveux qu'il porte sur sa tête n'étoient-ils pas le plus bel ornement de la mienne ? En vérité , Madame , lui dit le pauvre homme , je ne suis point ingrat à vos bienfaits , car je n'en ai jamais reçu de vous ; ces cheveux que je porte je les ai fort bien payés ; mais je vous les donne volontiers , & permettez-moi d'aller où mes affaires m'appellent.

J'avois fait ouvrir une maison , où j'avois fait entrer les acteurs de cette comédie , voulant en ôter le divertissement à la multitude ; mais elle servit pour le moins une heure de prison au prétendu Bronzoly. Pendant ce tems-là je remarquai que les cheveux de sa perruque étoient de la couleur de ceux que la Com-

tesse avoit fait couper , & je pensai qu'il n'étoit pas impossible que ce ne fussent les mêmes , & que Lucie ne les eût vendus. Je m'approchai de lui sous prétexte de lui faire avouer qu'il étoit le demi-Dieu que cherchoit la Comtesse. Je le priai instamment de me dire de qui il avoit acheté sa perruque. Il me dit sans façon que c'étoit d'un homme qu'il me nomma , & dont il m'enseigna la demeure. Je lui contai en peu de mots la foiblesse de la Dame , & je lui conseillai d'être Bronzoly, puisqu'elle le désiroit , & que c'étoit le seul moyen que je visse pour le remettre en liberté. Il ne l'obtint pourtant pas si-tôt , car il fallut qu'il souffrît mille embrassemens , & des protestations infinies d'une fidélité inviolable. Elle lui donna une montre de prix , pour marquer les heures de son absence. Il l'assura qu'il auroit l'honneur de la voir tous les jours , & fut tiré de captivité après m'avoir promis son amitié , dont elle lui dit que je n'étois pas indigne.

Madame de Bevilacqua retourna chez-elle , où je la laissai l'esprit rempli de Monsieur Bronzoly. J'ai sçu qu'elle avoit mandé à toutes ses amies qu'il étoit arrivé , & qu'elle leur promettoit de le mener chez-elles au premier jour. Cependant j'appris que sa femme de chambre avoit vendu les cheveux de sa maîtresse à celui que le faux Bronzoly m'avoit nommé. Je voulus lui faire des reproches de sa malice , qu'elle reçut avec tant de marques de repentir , que je lui

promis de n'en rien dire. J'étois le mieux du monde dans la maison, m'étant acquis tous les domestiques; & si quelqu'un vouloit obtenir quelque chose de la Comtesse, c'étoit toujours à ma sollicitation. Les présens que j'en recevois étoient si fréquens, que je pouvois dire qu'elle m'en accabloit; car il ne se passoit point de jour qu'elle ne m'en fît de considérables. Lucie craignit que je ne revelasse le secret des cheveux: Hyppolite ne pouvoit sans chagrin me voir si bien dans l'esprit de sa femme, & tous deux me haïssoient également. Ils cherchoient donc les moyens de me détruire dans le cœur de la Comtesse; mais ils demeurèrent d'accord qu'il falloit faire entrer Monsieur Bronzoly dans leurs desseins, & le faire servir de prétexte à la rupture de notre amitié. Pour y parvenir, la perfide Lucie entra un jour toute effrayée dans la chambre de sa maitresse, & lui dit qu'elle venoit d'avoir la plus grande peur du monde, qu'elle avoit rencontré Monsieur Bronzoly qui venoit la visiter, que je l'avois forcé de mettre l'épée à la main, & que je l'avois pressé avec tant de violence, que s'il ne lui étoit venu un secours miraculeux, il auroit péri dans cette occasion. La Comtesse s'évanouit à ce discours de Lucie, & par hazard le Comte de Santiniany & moi arrivâmes pendant qu'on étoit occupé à la faire revenir. Comme j'avois la liberté d'aller chez-elle à quelque heure que ce fût, je fis les honneurs de la maison à Monsieur le Com-

te, & nous entrâmes dans sa chambre comme elle commençoit à revenir. Je voulus m'empresſer pour lui rendre quelque ſervice ; mais elle me repouſſa rudement, & me jetta des regards ſi pleins de fureur & d'indignation, que j'en fus ſurpris. J'en demandai la raiſon à Lucie, qui me blâma de l'étonnement où je paroifſois être de l'alienation de l'eſprit de ſa maitreſſe. Elle s'eſt imaginée, me dit-elle, que vous avez voulu aſſaſſiner Monsieur Bronzoly, elle veut que je vous ſoutienne, que j'y étois préſente ; & cette rêverie paſſe ſi bien pour une vérité dans ſon opinion, que difficilement l'en pourrez-vous déſabuſer.

Pendant que je parlois à cette fille, les forces & la parole revinrent à la Comteſſe. Ah ! perfide que vous êtes, me dit-elle, ne vous ai-je donc tant aimé, que pour me voir bleſſer par vous en la partie la plus ſenſible de mon cœur : attaquer Monsieur Bronzoly venant chez-moi, ſe battre avec lui, forcer le ciel à faire un miracle pour le dérober à votre furie : quelle lâcheté ! Eſt-ce ainſi que vous avez reçu les offres obligeantes qu'il vous faiſoit de ſa précieufe amitié ? Allez, ingrat, vous êtes indigne qu'il vous la redonne jamais, & que je vous conſerve celle dont je vous honorois. Allez, retirez-vous, dérobez-vous, ſi vous pouvez, à ma juſte vengeance, & ne vous préſentez jamais devant mes yeux. L'excès de ſa colère l'ayant encore preſque ſuffoquée, on eut

recours aux remèdes pour la faire revenir. Monsieur le Comte vouloit que je me retirasse ; mais je crus devoir quelque éclaircissement de mon innocence à une personne dont j'avois reçu tant de solides marques d'affection , quoique je sçusse bien que je m'exposois aux derniers outrages que la fureur puisse inspirer.

Elle revint à elle pour la seconde fois encore plus irritée que la première : Hé quoi , s'écria-t-elle , en me voyant ! voulez-vous m'ôter la vie , après en avoir voulu priver celui qui seul me la peut faire aimer ? Je m'approchai d'elle pour entrer en justification ; & sans considérer qu'elle étoit incapable de raison , je lui disois ce que je pouvois pour la dissuader de l'opinion qu'elle avoit , mais rien ne put servir à lui prouver mon innocence : ma vue l'aigrissoit , mes discours animoient son ressentiment ; de sorte que je fus contraint de laisser calmer cet orage. Monsieur le Comte me dit qu'elle commençoit souvent de grandes amitiés , qui finissoient par des colères violentes , & que j'étois bien-heureux d'en être sorti à si bon marché. Monsieur Hyppolite & la rusée Lucie me dirent quand je sortis, que cette impression lui demeureroit éternellement dans l'esprit , & que quand une fois son imagination étoit fortement prévenue , c'étoit sans retour. La reconnaissance fit sur moi l'effet de l'amour ; j'eus quelque chagrin de me séparer ainsi d'une personne

à qui j'avois véritablement de l'obligation : & sans m'en prendre à l'égarement de son esprit , il y eut des momens où je me crus coupable , de n'avoir pas du moins assez ménagé sa foiblesse.

Je me retirai avec le Comte de Santiniany , & je fis toute la nuit de grandes reflexions de la bizarrerie de cette aventure. En vain j'écrivis des billets amoureux & tendres : en vain je me trouvai aux lieux de dévotion où je croyois être vu de la Comtesse , Monsieur Hyppolite & Lucie avoient si fortement prévenu son esprit contre moi , que je ne pus jamais la rencontrer. J'appris d'un domestique de la Comtesse les moyens dont Monsieur Hyppolite & Lucie s'étoient servis pour me détruire auprès d'elle. Voyant donc que je n'avois rien à me reprocher du côté de l'ingratitude , je mis ordre à mon départ ; & après avoir pris congé de Monsieur le Duc de Savoye , & des personnes dont j'avois l'honneur d'être connu , je partis de Turin , & je revins à Amboise , où j'arrivai peu de tems après moi.

Maisiere ayant ainsi achevé son discours , Monsieur d'Alençon & Madame sa femme lui témoignèrent que ce récit les avoit extrêmement divertis. Comme il étoit tard , ils se retirèrent au château , où ils ne furent pas plutôt , qu'on les avertit qu'un courier demandoit à présenter à Monsieur le Duc des Lettres de la part du Maréchal de Gié. Pendant qu'il

étoit occupé à les lire , Mademoiselle d'Alençon fut dans son appartement , où elle voulut être seule pour lire la Lettre que le Comte de Dunois lui avoit fait tenir par Maisiere , & qu'il avoit remise par son ordre entre les mains de Rieux. Elle contenoit à peu près ces paroles.

LETTRE DU COMTE DE DUNOIS
à Mademoiselle d'Alençon.

JE l'avoue , Mademoiselle , voire amiisé est d'un si grand prix , que je ne la mérite pas , & que mes ennemis ont raison de me l'envier ; mais vous êtes injuste d'avoir donné quelque croyance à leurs artifices. J'en pouvois être trompé comme vous , si mon amour & mon respect ne vous avoient défendue contre les apparences. Je me plains donc de la facilité avec laquelle vous m'avez condamné sans m'entendre : ce n'est pas que je ne sois assuré de me pouvoir justifier ; mais hélas ! Mademoiselle , qui m'assurera que l'absence ne m'ait pas banni de voire cœur ? Elle m'a fait en moi des effets si cruels , que la suite m'en sera sans doute funeste , si vous n'avez au moins la bonté de m'assurer que vous prenez part à la douleur qu'elle me cause. J'ai confié cette Lettre à Maisiere sous de très-fortes assurances de sa fidélité : & c'est de lui , Mademoiselle , dont je vous conjure d'apprendre ce qui me peut justifier auprès de vous.

Ce que Maisiere avoit dit à la Princesse avoit commencé de la desabuser , & la Lettre du Comte acheva

de rétablir la tendresse dans son cœur. Elle ne fit pourtant que lui faire changer de supplice ; car les rigueurs de l'absence prirent la place des jalouses inquiétudes qui l'avoient tourmentée depuis qu'elle avoit soupçonné le Comte d'infidélité. La curiosité de sçavoir ce que le Maréchal mandoit au Duc son pere, la fit retourner auprès de sa mere, dont elle étoit cherement aimée.

Cette bonne Dame lui dit que le Comte de Dunois étoit disgracié, pour avoir querellé le Maréchal de Gié dans l'antichambre du Roi ; que la Reine s'employoit fortement pour le rétablissement de ce Prince, & qu'il s'étoit retiré dans ses Terres en Normandie jusques à son retour. La retraite du Comte de Dunois, ajouta la Duchesse, donne une grande défiance à Monsieur le Duc, que ce Prince ne veuille entreprendre de vous voir, où d'établir quelque intelligence avec vous. Quant au Traité de Milan, poursuivit Madame d'Alençon, le Maréchal se promet qu'il sera conclu dans un mois au plus tard.

Le Prince fut fort surprise de la disgrâce du Comte : mais elle ne pût se refuser à la joie de sçavoir qu'il n'étoit plus en un lieu qui lui étoit suspect. Elle eut encore le plaisir de voir que Madame sa mere entroit avec elle dans l'apprehension que son mariage avec le Duc de Milan ne réussit : de sorte que la Princeesse prenant son tems pour achever de gagner son cœur, lui dit tout ce que son respect &c

sa tendresse lui purent inspirer , en lui protestant qu'elle mourroit de douleur si elle étoit privée de sa présence pour un jour seulement. La bonne Dame ne répartit à ce discours que par des larmes : ce qui donna lieu à la Princesse de lui dire des choses que sa modestie & sa timidité lui avoient toujours fait celer. L'aveu qu'elle fit à sa mere de son estime pour le Comte de Dunois , ne la surprit pas tant que l'audace du Maréchal , d'avoir osé lui déclarer sa passion. Elle blâma sa fille de ne s'en être pas plainte ; mais sa fille s'en excusa , en lui disant que son pere étoit trop irrité pour être capable d'entendre aucune raison qui la pût justifier ; & qu'elle n'avoit depuis osé le dire , de peur de lui déplaire. Madame d'Alençon lui promit de le lui faire sçavoir, & que bien loin de s'opposer à l'affection qu'elle portoit à ce Prince , elle la protegeroit à l'avenir.

La Princesse ne crut pourtant pas lui devoir encore déclarer le véritable sujet du séjour que Maîsiere faisoit à Alençon ; mais c'étoit bien assez pour cette fois d'avoir amené sa mere au point où elle la désiroit depuis si long-tems. Depuis ce jour-là Mademoiselle d'Alençon reprit sa gaieté naturelle ; d'heureux pressentimens rétablirent dans son cœur le calme & la joie , que la jalousie en avoient banni depuis son départ d'Amboise. Dans le même-tems que Mademoiselle d'Alençon apprenoit l'exil du Comte, Maîsiere de son côté reçut de ses nouvelles

par une intelligence qu'il avoit dans la ville.

Il fit sçavoir à cet adroit agent qu'il étoit dans une de ses Terres, qui n'en étoit éloignée que de deux heures de chemin seulement, & lui ordonnoit de le venir trouver, & prendre ses mesures, pour ne pas donner lieu aux soupçons que son absence pourroit exciter dans l'esprit du Duc, qui de lui-même étoit défiant. Il reçut aussi un billet pour Mademoiselle d'Alençon, où le Comte lui confirmoit les assurances de son amour, & lui demandoit par pitié une marque de son affection, pour le consoler de son absence, ne doutant pas qu'elle ne fût revenue des soupçons qu'elle avoit eus de sa fidélité. La Princesse eut bien de la peine à se résoudre à lui faire réponse; mais enfin elle lui écrivit ce billet.

BILLET DE MADEMOISELLE D'ALENÇON

au Comte de Dunois.

J'ai toujours cherché à vous aimer innocent, & je n'ai jamais pu vous haïr, quoique j'aye cru que vous étiez coupable : ainsi vous pouvez juger que j'ai facilement ajouté foi à ce que Maisiere m'a dû pour votre justification. Je me repens donc de mes doutes injustes; & si ce n'est pas assez pour vous satisfaire, je vous permets d'espérer, que je vous rendrai compte des peines qu'ils vous ont fait souffrir.

Maisiere étoit très-satisfait d'avoir si heureusement réuffi dans fa négociation : & fans en attribuer le fuccès à l'amour , il s'en donnoit toute la gloire. Mademoifelle d'Alençon lui dit qu'il pouvoit affurer Monsieur le Comte , que Madame la Ducheffe ne lui feroit plus contraire , & qu'elle commençoit d'agir fortement en fa faveur. La Princeffe lui demanda encore comment il prétendoit faire pour empêcher que fon voyage ne fût fçu de perfonne : mais Maisiere la remit à fon retour , pour apprendre la maniere dont il fe feroit conduit.

Il partit le même jour pour aller trouver le Comte de Dunois , dont il reçut mille témoignages de bienveillance ; & Maisiere pour s'en rendre digne , lui préfenta le billet de Mademoifelle d'Alençon. Il eut bien de la peine à laiffer à ce Prince la liberté de le lire : Vous voyez , Monsieur , lui dit-il , que la Princeffe eft heureufement revenue de fon erreur. Il vous doit fuffire qu'il ne lui en foit point refté la moindre impreflion dans l'efprit ; & fans entrer dans le détail de la maniere dont j'ai agi pour la défabufer , ni perdre le tems en discours inutiles , apprenez-moi , s'il vous plait , le fujet de votre retraite de la Cour , & votre démêlé avec le Maréchal de Gié.

Avant que d'entrer dans ce récit , répondit le Prince , il faut que vous me difiez des nouvelles de ma Princeffe , quels font fes fentimens pour moi , & fi je ne dois point efperer de la voir pendant fon exil

& le mien. S'il m'est permis, répondit Maisiere, de juger de son cœur par les apparences, vous avez lieu d'en être content; & je ne pense pas que vous puissiez esperer de la voir; mais je ne pense pas aussi que vous deviez faire fond sur un espoir si douteux. La Princesse ne sort point, apparemment elle ne donnera pas les mains à une entrevue secrette, & ce n'est que du hazard, ou de quelque événement inopiné que vous devez attendre ce bonheur, auquel pourtant je contribuerai de tous mes soins & de toute mon adresse. Mais, Monsieur, comme j'ai peu de tems à être auprès de vous, dites-moi, s'il vous plaît, ce que je dois dire à la Princesse des choses qui vous sont arrivées.

Lorsque vous partîtes d'Amboise, repliqua le Comte, le Maréchal étoit malade, & fut plusieurs jours sans paroître; mais comme il commençoit à sortir, la Reine devint malade à son tour, ce qui ne lui permit pas de quitter la chambre, ni de songer à autre chose qu'à sa guérison. Pour le Maréchal il aimait mieux hazarder un peu sa santé, que de me laisser par son absence la liberté d'entretenir le Roi, & d'agir avec mes amis pour l'avancement de mes affaires, & la ruine de ses projets. Un jour que je sortois du cabinet du Roi, où je l'avois laissé dans un état assez favorable, je rencontrai le Maréchal dans l'antichambre qui recevoit les complimens de toute la Cour, pour le retour de sa santé. L'on y

parla des préparatifs que l'on faisoit pour la guerre d'Italie. Quelqu'un proposa la difficulté du passage de l'armée : à quoi le Maréchal répondit simplement que l'on y avoit pourvu.

Votre prudence, lui dis-je, pourroit judicieusement à tout ce qui peut s'opposer à ses desseins ; mais votre modestie est extrême, de vous dérober l'avantage que vous devez remporter d'une négociation si glorieuse. Je n'en cherche point d'autre, répliqua le Maréchal, que de servir le Roi. C'est du moins, me répondit-il, le seul motif de toutes les actions de ma vie. Sans examiner votre intention, lui dis-je, je vous louerai toujours quand vous travaillerez avec succès ; mais faites en sorte de ne me pas faire servir de victime à votre zèle : car le service du Roi à part, je sçaurai bien distinguer mes intérêts des vôtres. Comme je n'en ai pas qui nous soient communs, me repartit le Maréchal, je ne connois pas quelle distinction j'y puis mettre. Mettez-en du moins entre vous & moi, repris-je, & songez sérieusement à l'espace qui nous sépare ; car encore une fois, je vous déclare que quand vous voudrez me détruire dans l'esprit du Roi pour vous y établir, j'y apporterai un obstacle qui ne sera pas aisé de surmonter. Un homme de cœur qui fait son devoir, répondit le Maréchal, n'en trouve point qui lui puisse faire changer de route. Un homme de cœur, repliquai-je, ne suivra jamais celle que vous tenez.

Ah ! Monsieur , interrompit le Maréchal , je n'ai jamais rien fait qui me puisse ôter ce titre : & c'est sur cela seulement que je prétens me comparer avec tous ceux que la naissance a élevez au-dessus de moi. Le respect que j'ai pour le lieu où nous sommes , lui répartis-je , m'empêche de vous apprendre qu'il n'y en peut avoir entre nous : & j'aurois honte.....

Le Marquis de la Trimouille , & quelques-uns de mes amis firent retirer le Maréchal , qui n'y consentit toutefois qu'avec peine. Un peu de tems après le Roi sortit de son cabinet , pour entrer chez la Reine , où personne ne le suivit , parce qu'elle étoit malade. Je fus aussi-tôt environné de tous ceux qui , dans mes interêts , venoient m'offrir leur service ; mais je ne songeois pas qu'au sortir de la chambre de la Reine le Maréchal joignit le Roi , & lui fit sa cause si bonne , qu'on ne le pût jamais désabuser que je n'eusse tort ; & ce fut en vain que que l'on me voulut justifier. Toute la grace que je reçus du Roi en cette occasion , fut qu'il ne me commanderoit pas de sortir de la Cour ; mais que le Marquis de la Trimouille , Monfloreau , & mes autres amis me conseilleroient de m'en éloigner pour quelque tems. Ils vouloient me suivre dans ma retraite , si je n'avois jugé qu'ils m'étoient plus nécessaires auprès du Roi pour en obtenir mon retour , & pour empêcher le progrès du Maréchal auprès de lui.

Je laissai à Monsieur de la Trimouille le soin de ménager la bonne volonté de la Reine , & je partis d'Amboise fort irrité contre le Maréchal ; & si je l'ose dire , assez mal satisfait. Mais le Marquis de la Trimouille me fit comprendre que ce que faisoit le Maréchal étant appuyé sur des raisons utiles à l'Etat , je n'avois pas dû prendre ce prétexte de le quereller ; & que j'avois lieu d'être content dans ma disgrâce , des égards que le Roi avoit eus pour ne la pas rendre plus fâcheuse. Aussi-tôt que j'ai été arrivé , mon premier soin a été de m'informer par vous même de ma Princesse , & de l'état où je suis dans son cœur. Vous y étiez mal , répondit Maisiere , & Mademoiselle de Rieux & moi n'avons pas eu peu de peine à la convaincre d'erreur. Après cela le Comte fit mille questions à Maisiere , qui lui dit tout ce qu'il crut pouvoir remettre quelque repos dans son ame ; la bonne volonté de Madame d'Alençon , & la tendre affection de la Princesse sa fille y contribuerent extrêmement.

La nuit étant déjà si avancée , que le jour commençoit à paroître , Maisiere pressa le Comte de le congédier. Comme il n'étoit pas en lieu commode pour écrire , il commit à ce fidele agent tout ce que son amour lui inspira , & le pria d'employer toute son adresse pour persuader à la Princesse de lui accorder une audience particuliere , Maisiere n'osant se promettre à lui-même de venir à bout d'une entre-prise

prise si difficile , ne le promit pas au Comte : mais il l'assura de faire tout ce qu'il lui seroit possible. Il se sépara du Prince un peu inquiet , car il étoit grand jour , & quoiqu'il fût fort bien déguisé il craignit extrêmement d'être découvert. Il retournoit à Alençon l'esprit rempli de cette peur , lorsqu'il fit une rencontre qui le mit dans le plus grand embarras où jamais il se fût trouvé.

Il n'étoit plus qu'à une demi-lieue de la Ville : il avoit déjà quitté le cheval sur lequel il avoit fait le voyage , & se dispoisoit à l'achever à pied , lorsqu'au détour d'un chemin il vit le Duc avec toute sa petite Cour , & son équipage de chasse pour le sanglier , qui étoient déjà si près de lui , qu'il n'y avoit plus d'apparence d'éviter sa rencontre. Ce fut en cette occasion que Maisiere eut besoin de ces ruses ingénieuses qu'il sçavoit si bien mettre en usage. Il se reposoit en quelque façon sur son déguisement ; mais comme c'est l'ordinaire des chasseurs de questionner les passans , il craignit avec raison qu'on ne lui demandât quelque chose , & qu'étant obligé de parler , sa voix ne le découvrit. Il eut recours à une résolution assez singuliere ; car il arriva qu'une partie des chasseurs ayant pris une route dans le bois , ils s'étoient égarés : de sorte que quelqu'un de la suite du Duc d'Alençon demanda à Maisiere s'il ne les avoit point rencontrés. A la premiere interrogation il ne répondit rien , ainsi qu'à la seconde : il fit signe

seulement qu'il étoit muet, & fit plusieurs grimaces à l'imitation de ceux qui le sont, pour exprimer l'envie qu'il avoit de parler : ce qui lui attira abondamment les charitables liberalitez du Duc.

Maisiere croyoit être échappé de ce danger : mais peu après il rencontra la Duchesse, & la Princesse qui poussa son cheval à toute bride vers lui, & lui demanda s'il n'avoit pas rencontré Monsieur le Duc, Il usa du même stratagème envers elle, qu'envers son pere : il fit le muet, & passa pour tel dans l'esprit de tous ceux qui le virent. Enfin il arriva dans la ville chez le correspondant qu'il y avoit ; il sut qu'on l'étoit venu chercher de la part du Duc, pour le suivre à la chasse d'un sanglier d'une prodigieuse grandeur ; que tout le monde l'avoit accompagné, & qu'il étoit le seul qui ne fut pas de ce divertissement. Il s'informa de cet homme quelle excuse il avoit donnée pour lui. J'ai dit, lui répliqua-t-il, que vous vous étiez trouvé mal hier au soir, que je vous avoit retenu à coucher, & que n'ayant point reposé toute la nuit, il n'y avoit pas d'apparence de vous éveiller, ne sçachant précisément en quel état étoit votre santé. Aussi-tôt Maisiere changea d'habit ; trouva heureusement un autre cheval, & courut avec tant de diligence, qu'en fort peu de tems il arriva à l'enceinte des toiles. Le Duc l'accusa de paresse, Mademoiselle d'Alençon d'être trop délicat ; & il y eut peu de personnes qui ne lui fissent la

guerre, d'avoir été des derniers à chercher un divertissement, où tout le monde avoit couru avec précipitation.

Malgré le faux pronostic des chasseurs, l'on prit le sanglier & l'on retourna à Alençon sans que la Princesse pût entretenir Maisiere. Elle lui marqua seulement des yeux, la peur qu'elle avoit eue, que n'ayant pas été trouvé, quand le Duc l'avoit fait chercher, il ne fût venu dans l'esprit de ce Prince soupçonneux, quelque idée de la vérité; mais quand il eut le tems de s'entretenir, il lui exagéra si naïvement sa crainte, que Mademoiselle d'Alençon pensa en avoir autant qu'il en avoit eu. Apprenez-moi, lui dit-elle, comment vous partîtes d'ici, & en quel lieu vous avez rencontré Monsieur le Comte de Dunois. Aussi-tôt que je vous eus quittée, je fus dans la Ville chez un homme de ma connoissance où j'ai des habits de plusieurs façons, j'en pris un, avec lequel je pouvois facilement passer pour un paysan; je cachai mes cheveux le mieux qu'il me fut possible, & traversai toute la ville & le fauxbourg à pied, jusques à un petit village qui n'en est pas fort éloigné, où je trouvai celui qui m'avoit apporté des nouvelles de Monsieur le Comte: cet homme m'attendoit avec un cheval, à qui je fis faire toute la diligence que je pus, pour arriver dans un lieu fort écarté; chez un Gentilhomme, où je rencontrai Monsieur le Comte, & où j'ai appris de lui, ce que vous

desirez d'en sçavoir. Maisiere redit alors à Mademoiselle d'Alençon tout ce qui s'étoit passé dans son voyage , il s'acquitta bien de lui persuader la passion du Comte , & elle fut fort contente de son adresse ; mais lorsqu'il vint à lui proposer l'entreveue que le Prince lui demandoit , il ne fut pas en son pouvoir de l'obtenir. Hé quoi , Maisiere , lui dit-elle , ne voudriez-vous engager à souffrir ce que j'ai souffert depuis le jour malheureux du faux rendez-vous ? Ne vous y trompez pas , Mademoiselle , répliqua Maisiere, nous ne sommes pas à Amboise , personne n'est ici de concert pour vous trahir , & il n'est dans le monde qu'un Maréchal de Gié , & une Dame de Cominge. Je l'avoue , dit la Princesse , mais Monsieur le Duc d'Alençon est à craindre par tout également , lui seul est plus redoutable , que tout le monde ensemble , & je suis fortement déterminée à ne me pas exposer à une seconde disgrâce , après avoir eu de si cruels chagrins de la première.

Ce que Maisiere n'obtint pas de cette tentative , il espéra d'y parvenir avec le tems , plusieurs jours se passerent , pendant lesquels le Comte & Mademoiselle d'Alençon s'écrivoient avec toute la tendresse imaginable , & prenoient soin d'adoucir la rigueur de l'absence par le commerce qu'ils avoient établi entr'eux , c'étoit bien assez pour tirer le Comte du désespoir ; mais c'étoit trop peu pour le rendre heureux , Maisiere n'étoit pas non plus satisfait , & il

falloit quelque chose de plus pour remplir ses intentions; car il vouloit que le Prince eût une conversation particuliere avec la Princesse par son entremise, & ce dessein occupa quelques jours toutes ses pensées; mais à la fin il imagina cette invention,

Un soir il dit à la Princesse qu'il avoit vu chez son ami un homme admirable dans la connoissance de l'avenir; il lui persuada de le consulter, & l'assura qu'elle en seroit fort fatisfaite. Comme le Duc & la Duchesse étoient ennemis déclarés de cette science & de ceux qui la professoient, il y avoit de grandes mesures à prendre pour voir l'Astrologue sans qu'on le sçût; mais Rieux à qui Maisiere avoit communiqué la tromperie qu'il vouloit faire à la Princesse, en trouva le moyen, qui fut de le faire tenir secrettement chez la femme du Capitaine du Château, qui étoit de ses amies, & qui étoit d'ailleurs très-curieuse de sçavoir si elle survivroit à son mari, qui étoit forr ja'oux, & qu'elle n'aimoit pas. Cette femme étoit de la meilleure volonté du monde, & il ne manquoit que l'absence du Capitaine pour n'avoir rien à désirer de ce côté-là; mais le Ciel qui commençoit à favoriser les desseins du Comte, fit que le Duc voulant aller à Argentan pour voir un magnifique bâtiment qu'il y faisoit construire, mena avec lui le Capitaine du Château qui étoit fort entendu en Architecture. Maisiere fit sçavoir au Comte qu'il pouvoit venir le lendemain peu après la nuit chez

son ami, où il l'attendroit pour l'informer du personnage qu'il devoit faire; cependant il prépara la femme du Capitaine à recevoir l'Astrologue chez elle, & dit à son ami ce qu'il jugea nécessaire pour ne lui pas faire soupçonner la vérité.

Le Comte arriva, & Maisiere lui dit la ruse dont il vouloit se servir pour lui procurer une conversation avec la Princesse. Il prit un habit qui convenoit assez au personnage qu'il alloit faire. Que ne peut point l'amour dans un cœur qui en est fortement prévenu? Ce Prince dont la qualité éminente voyoit peu de chose au dessus de lui, & qui par son air noble & fier, avoit tant d'avantage au-dessus de tous les hommes de son siècle; ce Prince, dis-je, dont les héroïques qualitez, l'élevoient encore au-dessus de ce que sa bonne mine & sa naissance promettoient de lui; ce Prince se défit de son rang, pour prendre une figure si éloignée de la sienne. En cet état il fut reçu de la femme du Capitaine avec un Ecuyer seulement, qui passoit pour un de ses amis. Cette Dame étoit une précieuse de Province un peu coquette; qui avoit lu tous les Romans de son tems, & qui ne pouvoit parler que d'aventures amoureuses ou tragiques. Elle prétendit persuader le Comte de la beauté de son esprit, en lui faisant l'histoire d'une partie des femmes de la Ville; puis elle entra insensiblement dans le discours des Astres & de leurs influences. Maisiere lui faisoit signe qu'il n'é-

toit pas tems de témoigner sa curiosité ; mais elle ne la put cacher , & le Comte commençoit à se trouver un peu embarrassé : car il faisoit scrupule de flater la poiblesse de cette pauvre femme.

Maisiere avoit fait sçavoir à la Princesse que l'Astrologue étoit arrivé , & elle survint fort à propos pour interrompre la femme du Capitaine , qui écrivoit déjà l'heure & le jour de sa naissance , pour faire tirer sa figure. Il y avoit peu de lumiere dans la chambre , & l'Astrologue s'étoit tenu dans un lieu fort obscur , desorte que Mademoiselle d'Alençon étoit assez près de lui avant que de le connoître. Maisiere prévoyant bien l'effet que cette surprise pouvoit produire dans l'esprit de la Princesse , avoit adroitement tiré la femme du Capitaine dans une galerie , pour laisser plus de liberté à la Princesse d'entretenir l'Astrologue , & s'étoit contenté de laisser Rieux & l'Ecuyer dans celle où étoient le Prince & la Princesse. La précaution de Maisiere ne fut pas inutile , car elle fit un grand cri lorsqu'elle connut l'Astrologue , & voulut se retirer en diligence ; mais Rieux qui s'étoit approchée d'elle , & qui avoit marqué autant d'étonnement , que si elle n'en eût rien sçu , remit un peu la Princesse du trouble , que la vue du Comte lui avoit causé , & lui fit connoître qu'ayant fait cette démarche , ce seroit exposer le Prince à être découvert en ce lieu , que d'en partir avec tant de promptitude. Mademoiselle d'Alençon,

l'en prit à Maisiere, Rieux excitoit encore sa colere contre lui, se persuadant aisément qu'il ne seroit pas difficile d'obtenir sa grace, enfin Rieux s'étant retirée par respect près d'une fenêtre avec l'Ecuyer, le Comte prit la parole, Ce n'est point Maisiere, Mademoiselle, lui dit-il, sur qui doit tomber votre courroux, ce n'est point moi que vous en devez accuser : car la crainte de vous déplaire l'auroit emporté sur la passion que j'avois d'avoir l'honneur de vous voir : mais Mademoiselle, l'amour a commis ce crime, & c'est à lui seul que vous le devez imputer. Que ce soit de vous, de Maisiere, ou de l'amour, que j'aye sujet de me plaindre, répliqua Mademoiselle d'Alençon, il est certain que cette surprise m'outrage sensiblement : je ne vous dirai pas que je n'eusse été ravie d'apprendre votre innocence par vous même, mais quand seulement j'y songe au péril où vous êtes présentement exposé, ce qui m'auroit donné un extrême plaisir, me cause une peine incroyable.

Ne comptez pour rien, Mademoiselle, le danger où vous croyez que je suis, reprit le Prince ; mais tenez moi compte, s'il vous plaît, des cruels chagrins que m'a causés votre absence, & les soupçons injustes que vous avez eus de ma fidelité. Je vous demande pardon, dit la Princesse, si j'en ai cru les apparences, & si je vous ai condamné sans vous entendre ; mais ne rappelez point dans mon souvenir, ni ma
faute,

faute, ni le sujet qui me l'a fait commettre, songez seulement aux malheurs que m'a attirés l'imprudence que je fis de vous donner rendez-vous dans le parc d'Amboise. Songez seulement, Mademoiselle, répartit le Comte à la joie que je possède présentement de pouvoir vous consulter sur ma bonne ou ma mauvaise fortune : c'est vous seule, continuait-il, qui me la pouvez apprendre, comme c'est vous seule qui la pouvez faire. Si votre fortune étoit en ma disposition, répondit la Princesse, vous auriez lieu de vous louer du parti que je vous ferois, mais les intentions de Monsieur le Duc d'Alençon & les miennes sont si contraires qu'il n'y a pas d'apparence que l'avenir nous prépare un destin plus heureux que celui dont nous nous plaignons aujourd'hui. Que voulez vous donc que je devienne, interrompit le Comte, si je ne dois rien prétendre de plus favorable dans la suite du tems que par le passé ? C'est à votre prudence à vous conseiller, dit la Princesse, sur ce que vous devez faire, mais si vous me demandez ce que je souhaite, je vous dirai peut-être avec trop de franchise que je voudrois que vous m'aimassiez toujours, & qu'il nous fût aussi facile de gagner l'esprit du Duc mon pere, qu'il m'a été aisé de porter celui de la Duchesse ma mere à désirer notre alliance. Mais Mademoiselle, reprit le Comte, ne m'ôtez pas tout au moins la consolation d'espérer si vous voulez que

s'en prit à Maisiere , Rieux excitoit encore sa colere contre lui , se persuadant aisément qu'il ne seroit pas difficile d'obtenir sa grace , enfin Rieux s'étant retirée par respect près d'une fenêtre avec l'Ecuyer , le Comte prit la parole , Ce n'est point Maisiere , Mademoiselle , lui dit-il , sur qui doit tomber votre courroux , ce n'est point moi que vous en devez accuser : car la crainte de vous déplaire l'auroit emporté sur la passion que j'avois d'avoir l'honneur de vous voir : mais Mademoiselle , l'amour a commis ce crime , & c'est à lui seul que vous le devez imputer. Que ce soit de vous , de Maisiere , ou de l'amour , que j'aye sujet de me plaindre , répliqua Mademoiselle d'Alençon , il est certain que cette surprise m'outrage sensiblement : je ne vous dirai pas que je n'eusse été ravie d'apprendre votre innocence par vous même , mais quand seulement j'y songe au péril où vous êtes présentement exposé , ce qui m'auroit donné un extrême plaisir , me cause une peine incroyable.

Ne comptez pour rien , Mademoiselle , le danger où vous croyez que je suis , reprit le Prince ; mais tenez moi compte , s'il vous plaît , des cruels chagrins que m'a causés votre absence , & les soupçons injustes que vous avez eus de ma fidélité. Je vous demande pardon , dit la Princesse , si j'en ai cru les apparences , & si je vous ai condamné sans vous entendre ; mais ne rappelez point dans mon souvenir , ni ma
faute ,

faute, ni le sujet qui me l'a fait commettre, songez seulement aux malheurs que m'a attirés l'imprudence que je fis de vous donner rendez-vous dans le parc d'Amboise. Songez seulement, Mademoiselle, répartit le Comte à la joie que je possède présentement de pouvoir vous consulter sur ma bonne ou ma mauvaise fortune : c'est vous seule, continuait-il, qui me la pouvez apprendre, comme c'est vous seule qui la pouvez faire. Si votre fortune étoit en ma disposition, répondit la Princesse, vous auriez lieu de vous louer du parti que je vous ferois, mais les intentions de Monsieur le Duc d'Alençon & les miennes sont si contraires qu'il n'y a pas d'apparence que l'avenir nous prépare un destin plus heureux que celui dont nous nous plaignons aujourd'hui. Que voulez vous donc que je devienne, interrompit le Comte, si je ne dois rien prétendre de plus favorable dans la suite du tems que par le passé ? C'est à votre prudence à vous conseiller, dit la Princesse, sur ce que vous devez faire, mais si vous me demandez ce que je souhaite, je vous dirai peut-être avec trop de franchise que je voudrois que vous m'aimassiez toujours, & qu'il nous fût aussi facile de gagner l'esprit du Duc mon pere, qu'il m'a été aisé de porter celui de la Duchesse ma mere à désirer notre alliance. Mais Mademoiselle, reprit le Comte, ne m'ôtez pas tout au moins la consolation d'espérer si vous voulez que

je vive. Espérez, vivez, & m'aimez, reprit la Princesse, après cela ne prétendez pas une plus longue audience : il y a long-tems qu'elle devoit avoir fini ou pour mieux dire, je ne devois pas vous l'avoir accordée. Hé bien Mademoiselle, dit le Comte, je ne veux rien diminuer de la grace que vous m'avez accordée, en vous obligeant par la contrainte à vous en repentir, je vais me séparer de vous, mais après m'avoir ordonné de vivre, d'espérer & de vous aimer, ne me direz vous rien de la part, que je dois présenter en votre cœur. Comme je ne suis pas injuste, répliqua la Princesse, je n'exige pas votre amitié, sans vous donner dans la mienne toute la part que mon devoir me permet de vous y donner. Le Comte rendit mille graces à la Princesse, & après qu'il l'eut assurée d'un amour & d'une fidélité inviolable, & qu'il eut obtenu d'elle le pardon de Maîsire, elle se sépara de lui.

A peine avoit-elle fait les premiers pas pour retourner à son appartement, qu'elle trouva le Capitaine du Château qui revenoit, ayant laissé le Duc à Argentan. Cette diligence & la conjoncture dans laquelle il arrivoit donnerent bien de l'inquiétude à Mademoiselle d'Alençon, car le Capitaine n'étoit parti que le matin, on le voyoit revenir le soir, & l'on avoit lieu de douter qu'il ne fût arrivé quelque accident au Duc, ou tout au moins qu'il n'eût découvert quelque chose de ce qui se passoit à Alençon. Dans cette perplexité elle ne sçavoit comment elle

devoir agir : car de laisser entrer le Capitaine dans sa chambre , il n'y avoit pas d'apparence le Comte y étant , il y en avoit encore moins de lui confier ce secret ; mais Maistère qui trouvoit des expédiens pour tout , dit à la Princesse : Sans doute Mademoiselle , vous ne pensez pas que Madame la Duchesse sera dans une impatience extrême, quand elle saura que Monsieur le Capitaine est de retour , commandez, s'il vous plaît, de vous donner la main , & de vous conduire dans la chambre de Madame votre mère. Mademoiselle d'Alençon passa avec lui dans la même galerie par où elle étoit venue chez le Capitaine , qui lui fit de grands complimens sur l'honneur qu'elle avoit fait à sa femme : il s'imaginait bien qu'il falloit qu'il y eût quelque raison qui pût portée à faire cette visite ; mais il ne la pouvoit deviner.

Pendant que la Duchesse lui demandoit la cause d'un si prompt retour , Maistère fit sortir l'Astrologue sans qu'il eût le loisir de tirer l'horoscope de la Dame , ni même de répondre précisément aux grandes civilités qu'elle lui fit , elle le pria de ne se pas rebuter, & qu'ayant à demeurer à Alençon, elle le pût voir chez quelqu'une de ses amies. Le Comte sortit en lui promettant qu'il ne perdroit aucune occasion de l'entretenir ; il se rendit à la maison de l'ami de Maistère, d'où il partit la nuit suivante, & Maistère revint promptement au Château pour voir ce qui s'y passoit.

Tout y étoit assez tranquille en apparence à la

réserve de Mademoiselle d'Alençon , qui n'étoit pas revenue de la peur que le retour du Capitaine lui avoit causée. Il étoit aussi un peu inquiet de sçavoir ce qui l'avoit obligée à visiter sa femme , qui ne sçavoit ce qu'elle lui en devoit dire ; mais Maisiere se doutant de l'embarras où elle se pouvoit trouver , fut l'aider à en sortir. Il entra même dans la chambre comme le mari fâcheux vouloit absolument que sa femme sçût la raison pour laquelle la Princesse étoit venue chez eux. C'est à moi , lui dit Maisiere , à vous instruire de ce que vous demandez ; car c'est à moi que vous devez l'honneur que vous avez reçu.

Un de mes amis passant par ici , continua-t-il , m'a rencontré dans la Ville ; & comme je sçais qu'il est fort sçavant en l'art de prédire , j'ai pensé que Mademoiselle d'Alençon ne seroit pas fâchée d'apprendre de lui quelque chose de l'avenir ; j'ai cru aussi que votre femme seroit bien aise de sçavoir si vous auriez des enfans , & quel bien il vous doit arriver de l'amitié que Monsieur le Duc vous porte. Mais sçachant que Madame la Duchesse n'approuve pas cette curiosité , la Princesse pour satisfaire la sienne a choisi votre chambre. Je suis fâché , répara-t-il le Capitaine , que je n'ai pas vu cet honnête homme. J'en suis au désespoir , reprit Maisiere , mais il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il étoit parti quand vous êtes entré. Hé bien , dit le Capitaine , que vous a-t-il dit de notre fortune ? Qu'elle sera grande ,

répliqua Maisiere , qu'il doit entrer dans votre maison de grands biens par la liberalité d'une jeune Princeſſe , & que vous n'aurez qu'un fils qui ſuccedera à votre bonheur. Ce bon homme fut fort content de cette prédiction , & Maisiere encore plus de le laiſſer ſi tranquille.

Le lendemain la Princeſſe fit une aſſez rude réprimande à Maisiere ſur la tromperie qu'il lui avoit faite le jour précédent , & lui défendit ſérieuſement de lui en faire jamais de pareilles. Je ſouhaite de tout mon cœur , Mademoiſelle , lui dit-il , que je ne me trouve pas en état d'inventer une nouvelle rufe pour vous faire voir Monſieur le Comte de Dunois , & que le Ciel vous condamne bientôt à ne vous quitter jamais. La Princeſſe trouva qu'il étoit à propos que Maisiere allât à Argentan voir le Duc. Il en demanda la permiſſion à la Duchefſe , qui fut fort aïſe de le voir dans ce ſentiment , mais il en fut empêché par l'arrivée inopinée de ce Prince , qui commanda en entrant qu'on tint toutes choſes prêtes pour partir le lendemain pour la Cour. Il étoit accompagné du Comte de Montforeau , que le Roi lui avoit envoyé pour lui apprendre l'état où étoient les choſes , & pour hâter ſon voyage à Amboiſe.

La Duchefſe , & Mademoiſelle d'Alençon furent extrêmement ſurpriſes de voir Monſieur de Montforeau avec le Duc ; elles en eurent aſſiſſi bien de la joie , car c'étoit un homme d'une probité conſom-

mée : & qui n'avoit jamais été dans des intérêts qui leur fussent suspects. Monsieur d'Alençon le laissa auprès d'elles , & dit à Mademoiselle sa fille en passant, qu'elle retourneroit à Amboise avec moins de chagrin qu'elle n'étoit venue à Alençon. Aussi-tôt qu'il fut parti , Monsieur de Montforeau , pour ne les pas faire languir plus long-tems dans l'attente des agréables nouvelles qu'il leur apportoit , prit ainsi la parole , en s'adressant à la Duchesse : Votre départ , Madame , surprit & affligea également toute la Cour ; mais la véritable cause n'en étant pas connue , le monde en cherchoit les motifs sans les pouvoir deviner ; à la réserve d'un petit nombre de personnes qui sçavoient ce secret. Pour moi je ne l'ignorai pas long-tems , car la Reine me fit l'honneur de m'en parler , & de me dire tout ce qu'elle avoit sçu de la bouche de Madame de Cominge. Le Comte de Montforeau en fit le détail à la Duchesse , & Mademoiselle d'Alençon l'entendit pour la seconde fois ; car Maîsiere l'en avoit déjà informée. Après cela , continua Montforeau , le Maréchal tomba extrêmement malade , & Madame de Cominge , par le commandement de la Reine , le visita toujours. Elle sçut de lui que l'absence le tourmentoît rigoureusement ; & que ne la pouvant plus supporter , il étoit résolu d'employer tous les artifices imaginables pour détruire le Comte de Dunois dans l'esprit du Roi , & le faire exiler de la Cour ; & ensuite pour y faire rap-

appeller Mademoiselle d'Alençon. La Reine n'avoit encore pu persuader au Roi, que l'amour & la politique n'étoient qu'une même chose dans le Maréchal; & le Roi étoit tellement persuadé de son affection pour le bien de l'état, qu'elle n'avoit pu venir à bout de l'en détromper. Il la pria même de ne lui en parler jamais.

Le Maréchal étant parfaitement guéri de sa maladie, le Comte de Dunois le rencontra dans l'antichambre du Roi, & lui dit des choses assez piquantes que tout le monde a sçues, & dont le Roi fut fort irrité. Les plus honnêtes gens de la Cour ne laissèrent pas de se ranger auprès de lui; & ce fut avec un sensible regret que ses amis le virent partir d'Amboise. Par malheur la Reine se trouvoit mal, & n'étoit pas en état d'agir pour le Comte de Dunois; de sorte que nos raisonnemens furent inutiles auprès du Roi. Il eut pourtant cet égard pour le Comte, de vouloir seulement que ses amis lui conseillassent de se retirer pour quelque tems, ne voulant pas lui prescrire le lieu de son exil. Cet éloignement acheva de mettre la consternation dans tous les cœurs, & jamais je n'avois vu la Cour si mélancolique. Je m'aperçus même que le Roi le supportoit avec peine, & qu'il appelloit quelquefois ce Comte, sans penser qu'il étoit trop loin pour lui répondre.

Nous attendions quelque heureuse révolution, qui nous redonnât votre présence, & qui y rappelle

lâr le Prince , lorsqu'on apprit que les Milanois avoient renouvelé le traité d'alliance avec l'Empereur & Ferdinand , & qu'ils faisoient tous ensemble de grandes levées , pour s'opposer au passage du Roi, sur le bruit qui couroit qu'il vouloit retourner en Italie. Le Roi eut beaucoup de peine à croire cette nouvelle , mais elle lui fut confirmée de tant de divers endroits , qu'il n'eut plus lieu d'en douter. Il en parla au Maréchal de Gié , & le voulut rendre responsable de la rupture d'un traité , de l'événement duquel il s'étoit si souvent chargé. Le Maréchal se justifia par un discours assez éloquent ; mais lorsque le Roi lui demanda précitement de qui il s'étoit servi pour cette negociation , le Maréchal se trouva fort embarrassé , car il ne pouvoit rien dire à sa Majesté dont elle dût être satisfaite. Tout ce que la Reine lui avoit dit lui revint dans la mémoire ; mais sa bonté naturelle , & l'affection particuliere qu'il avoit toujours eue pour le Maréchal , lui firent suspendre encore pour quelque tems son juste ressentiment.

Justifiez-vous , lui dit le Roi , je vous en prie , & je souhaite que vous le puissiez : faites moi connoître que vous soyez entré en traité avec le Duc de Milan : quelles étoient les propositions que vous lui avez faites , & les raisons pour lesquelles ces propositions n'ont point réussi ; après cela je serai content : & s'il y a de votre faute , je ne l'imputerai point au défaut de votre zèle pour mon service ; j'aime mieux

la rejeter sur votre imprudence que sur votre infidélité. Le Maréchal eût bien voulu persuader au Roi que ce qu'il apprenoit étoit une imposture. Peut-être qu'en un autre tems il l'auroit pu faire ; mais sa bonne foi commençoit à devenir trop suspecte , pour l'en laisser croire sur sa parole. Quoi que le Roi lui pût demander , il ne fit aucune réponse positive. Etant donc rebuté de son peu de sincérité , il commanda au Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de la cassette du Maréchal , & de la lui apporter. J'étois dans l'antichambre lorsqu'elle y passa , & je fus tout aussi-tôt en avertir la Reine , à qui cette nouvelle ne déplût pas , jugeant , selon toutes les apparences , qu'il falloit que le Roi fût entré en quelque soupçon de la fidélité du Maréchal , & qu'il cherchât à s'en éclaircir. Elle s'assura de Madame de Cominge pour dire la vérité de ce qu'elle sçavoit , lorsqu'il en seroit tems.

Cependant le Roi n'eut pas si-tôt la cassette entre ses mains , qu'il la fit ouvrir. Il y trouva un projet que le Maréchal avoit fait pour préparer les esprits à la rupture du traité de Milan. Il y trouva encore la copie d'une Lettre qu'il écrivoit à Sforce , par laquelle il lui proposoit le mariage de Mademoiselle d'Alençon avec son neveu , & lui faisoit entendre , que pourvu qu'il en acceptât la proposition , la conclusion en pouvoit être différée de quelques années. Il lui demandoit qu'il quittât le parti du Roi d'Espa-

ghe , & qu'il facilitât le passage de l'armée ; mais si foiblement , qu'il étoit aisé de connoître , qu'il n'avoit pas envie d'obtenir ce qu'il sembloit désirer. Il y avoit encore un papier attaché à celui-ci , qui étoit écrit en chiffres , où le Roi ne pouvoit rien connoître , non plus qu'à plusieurs autres de cette nature , qui lui tomberent entre les mains. Il ne lui fut pas possible d'en tirer l'explication du Maréchal. Le Roi n'en voulant pas voir davantage : Cela suffit , dit-il , pour me faire connoître les motifs qui vous ont fait agir , retirez-vous dans votre appartement , d'où je vous défens de sortir que par mes ordres. Et vous continua-t-il , se tournant vers son Capitaine des Gardes , ayez soin d'empêcher qu'il ne parle à personne.

Le Roi demeura seul dans son cabinet fort irrité contre le Maréchal : mais la Reine ne lui donna pas le tems de faire une longue reflexion sur le crime ni sur le criminel. Elle prit un prétexte d'aller interrompre sa solitude , & lui parler d'autre chose que du Maréchal ; mais le Roi n'étoit pas en état de commencer un autre discours. Il lui fit ses plaintes de la perfidie du Maréchal , il s'accusa de prévention en sa faveur , & lui dit tout ce que son ressentiment lui put inspirer. Ce n'est pas que la Reine ne remarquât bien que le Roi avoit encore de certains retours qui penchoient à la clemence , & que pour peu que l'on eût pris soin d'excuser le Maréchal , il n'auroit

peut-être pas été difficile de le rétablir; mais la Reine qui étoit dans d'autres sentimens, fit sçavoir au Roi ce que Madame de Cominge lui avoit appris, & dont il n'avoit point voulu être informé; & pour ne lui laisser pas lieu d'en douter, elle fit voir des billets qui s'expliquoient clairement de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Alençon, & de la peur qu'il avoit qu'elle n'épousât le Comte de Dunois, Madame de Cominge ajouta qu'il lui avoit toujours parlé du traité de Milan, comme d'une chose à laquelle il voyoit peu d'apparence.

Le Roi se saisit des billets qu'elle lui fit voir; & comme il les voulut mettre dans la cassette du Maréchal, la curiosité de la Reine la porta à lire plusieurs papiers qu'elle y rencontra. Dans les premiers on ne trouva que la confirmation de sa faute: dans d'autres elle lut quelques projets de Lettres qu'il avoit eu intention d'écrire à Mademoiselle d'Alençon; mais le dernier sur lequel elle mit la main étant cacheté, lui donna plus d'envie de le lire. C'étoit la clef des chiffres de la Lettre de Sforce, & de celle du Maréchal. Elle s'en servit pour expliquer l'un & l'autre.

Le Maréchal lui proposoit d'accorder les articles du mariage de Mademoiselle d'Alençon avec le Duc de Milan, & de demander qu'elle fût mise auprès de la Duchesse mere du Duc, pour prendre les manieres du pays, & pour nourrir l'amour entre la Princesse & lui. A ces conditions, il promettoit à Sforce de

lui livrer les troupes qu'il commanderoit au voyage d'Italie , & d'entrer avec lui dans le parti des ennemis du Roi. Sforce qui raisonnoit avec un esprit plus sain que le Maréchal , qui n'agissoit que par les maximes de l'amour , & ne consultoit ni la prudence ni la bonne foi : Sforce, dis-je, ne voulut pas par ce procédé se mettre hors d'état de faire quelque jour sa paix avec le Roi , & il refusa prudemment de faire une liaison particuliere avec un homme qui quittoit sans sujet les interêts du plus grand Roi du monde, & dont il recevoit tous les jours des témoignages de bienveillance : joint qu'ayant dessein de perdre le Duc de Milan , & de s'emparer de son état , les propositions du Maréchal ne lui convenoient pas.

Je ne vous redirai point , Madame, poursuivit Monsieur de Montforeau , quelle fut la colere du Roi , & le ressentiment qu'il eut de la trahison du Maréchal , cela seroit inutile. La Reine l'appaisa autant qu'il lui fut possible , avec sa douceur & sa prudence ordinaire ; mais elle lui conseilla d'éloigner de lui cet indigne objet de son courroux , de l'envoyer prisonnier dans le château de Tours , & de lui donner des Commissaires , pour lui faire son procès dans les formes. Cet avis fut executé sur l'heure même. Les amis du Maréchal le voulurent justifier ; mais le Roi leur imposa silence , & pas un d'eux n'osa plus parler en sa faveur. Dans ce même tems le Roi fit appeller le Marquis de la Trimouille , &

lui dit fort obligeamment, que comme c'étoit par son Conseil que le Comte de Dunois s'étoit retiré de la Cour, il vouloit se servir de lui pour y rappeler ce Prince, & le fit partir aussi-tôt. Il me commanda en même tems de vous venir annoncer cette nouvelle, pour disposer Monsieur le Duc, & vous, Madame, à consentir au Mariage du Prince, & de la Princesse.

Madame la Duchesse eut tant de joie d'apprendre cet heureux changement, qu'à peine elle la put exprimer. Il est aisé de comprendre que celle de Mademoiselle d'Alençon avoit quelque chose de plus sensible; mais sa modestie étant encore plus grande que sa joie, elle la renferma si bien dans son cœur, qu'elle n'en fit même pas paroître autant que la bien-séance le lui permettoit. Mais s'il eût bien voulu aller trouver le Comte de Dunois, ou pour lui annoncer cette nouvelle, ou pour s'en réjouir avec lui, s'il la sçavoit déjà; mais Mademoiselle d'Alençon ne le jugea pas à propos.

Cependant le Marquis de la Trimouille, qui avoit fait une diligence extrême arriva chez le Comte, où il ne le trouva pas, & ne pût sçavoir d'aucun des Officiers de la maison quelle roue il avoit prise. Il passa quelques heures à penser de quel côté il devoit tourner pour le joindre; mais le retour du Prince le tira de cet embarras. Le plaisir qu'il avoit eu de voir Mademoiselle d'Alençon, & celui qu'il avoit encore

de pouvoir embrasser un ami si zélé & si fidèle, lui déborda le Marquis avec un visage infiniment content; & le Marquis acheva de le combler de satisfaction en lui apprenant ce que le ciel & la fortune avoient fait pour lui, & ce que l'un & l'autre avoient fait contre le Maréchal. Il se donna tout entier à la joie de sçavoir que tout lui préparoit la possession de la Princesse, & qu'il alloit reprendre dans l'esprit du Roi la place qu'il y avoit autrefois occupée. Sa générosité excita pourtant dans son cœur quelque compassion de la disgrâce du Maréchal. Il auroit peut-être été bien aise de le mettre en état de se repentir de son crime; mais il ne demandoit pas une vengeance si complète: la pitié ceda pourtant à l'espérance de jouir du seul bien auquel il aspirait. Il comprit bien en ce tems-là que la joie n'est pas plus tranquille que la douleur; car il fut impossible au Marquis de la Trimouille d'obtenir un quart-d'heure d'audience pour lui faire le détail de toute cette révolution sans qu'il l'interrompît à tous momens, ou pour lui faire de nouvelles questions, ou pour lui donner des témoignages du plaisir qu'il ressentait. La meilleure partie de la nuit se passa dans cette occupation: & le Soleil étoit à peine levé, que le Comte éveilla le Marquis de la Trimouille, & ils partirent pour Amboise. Il voulut faire sçavoir à Mademoiselle d'Alençon ce qui se passait alors dans son cœur; mais le Marquis lui dit que Monsieur de

Montfôreau avoit ordre de presser le retour du Due à la Cour, & qu'ils seroient partis pour s'y rendre, quand on arriveroit à Alençon de sa part.

Le Comte ne songea plus qu'à faire une extrême diligence pour se rendre auprès du Roi, qui le reçut avec des témoignages sensibles de joie & d'affection. Il lui fit connoître ensuite à quel point il se sentoit offensé de la perfidie du Maréchal. A quoi Monsieur le Comte ne répondit pas en ennemi du Maréchal; & s'il ne prit pas le soin de le justifier, il ne se servit pas aussi de l'occasion qu'il avoit d'achever de le perdre; & quoiqu'il eût de grands sujets de lui vouloir du mal, il est certain qu'il porta plutôt le Roi à la clemence qu'à la rigueur, rejetant le crime du Maréchal sur la violence de son amour; mais comme son amour étoit un crime, le Roi étoit résolu de le punir jusques dans sa source, sans que rien fût capable de le dérober à son ressentiment.

Après une assez longue conversation, où il parla au Comte de la guerre qu'il alloit entreprendre, des affaires de l'Etat & de ses intérêts les plus particuliers, il tomba sur le mariage de ce Prince avec Mademoiselle d'Alençon: Je veux, lui dit le Roi, reparer les peines que je vous ai fait souffrir par les obstacles que j'ai apportés à votre bonheur, & commencer le châtiment du Maréchal de Gié par la fin de vos souffrances; & par une blessure en la partie la plus sensible de son cœur; je veux encore, conti-

nua le Roi , que vous veniez avec moi saluer la Reine , & la remercier de l'affection avec laquelle elle a toujours pris vos intérêts. En effet , il lui présenta le Comte , à qui elle donna de grandes marques de sa bonne volonté , & de l'envie qu'elle avoit de le voir en état de n'avoir rien à craindre , & plus rien à désirer , que la durée de sa félicité. La Reine lui apprit aussi que Madame de Cominge s'étoit retirée volontairement de la Cour , pour ne pas s'exposer aux reproches qu'elle pouvoit attendre de Mademoiselle d'Alençon , pour son infidélité. Le Roi voulut encore pour obliger le Comte de Dunois , aller le lendemain à la chasse du côté par où le Duc d'Alençon devoit arriver , afin d'être témoin du plaisir qu'il auroit de revoir sa Princesse.

Le commencement de cette journée n'eut que de doux présages pour le Comte. Le tems étoit admirablement beau , & la chasse fut heureuse. Cependant il ne laissa pas de s'ennuyer beaucoup ; car le jour étoit prêt de finir lorsqu'on apperçut les carrosses du Duc d'Alençon. Il en descendit par respect d'aussi loin qu'il vit venir le Roi , qui le reçut avec mille témoignages de bienveillance. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé les rigueurs de l'absence qui puissent parfaitement exprimer l'aise du retour. Le Comte de Dunois & Mademoiselle d'Alençon en firent une agreable experience en cette rencontre ; & s'ils n'eurent pas d'abord la liberté de s'en expliquer l'un à l'autre ,

l'autre, le plaisir en fut plus sensible dans leur cœur. Comme le départ de ces illustres personnes avoit infiniment affligé toute la Cour, leur présence y ramena les divertissemens & la joie. La Reine n'en avoit point encore tant fait paroître qu'elle en témoigna à Mademoiselle d'Alençon, pour son retour, & pour l'apparence qu'elle voyoit au mariage de la Princesse & du Comte de Dunois. Ce jour-là même le Roi en parla au Duc d'Alençon, qui reçut cette proposition comme très-avantageuse, & répondit au compliment du Comte avec beaucoup de civilité & de tendresse.

Après les ceremonies qui s'observent entre les personnes de ce rang, le Duc d'Alençon dit galamment au Comte de Dunois, qu'il lui demandoit pardon de s'être opposé quelque tems à ses souhaits, mais que la diligence qu'il alloit apporter à les satisfaire, répareroit une faute dont il n'étoit pas seul coupable. En effet il ordonna à sa fille de ne plus contraindre l'inclination qu'elle avoit pour le Comte, puisque dans peu de jours elle seroit en état de ne lui en refuser aucun témoignage. Elle rougit par modestie; mais cette ordre, quoiqu'absolu, n'eut rien de désagréable pour elle, & remplit le cœur du Comte d'un extrême plaisir. La liberté qu'il avoit alors de l'exprimer ne diminua rien de la délicatesse avec laquelle il la ressentait.

Maisière sembloit être encore plus aise que le

Tome III.

K

nua le Roi , que vous veniez avec moi saluer la Reine , & la remercier de l'affection avec laquelle elle a toujours pris vos intérêts. En effet , il lui présenta le Comte , à qui elle donna de grandes marques de sa bonne volonté , & de l'envie qu'elle avoit de le voir en état de n'avoir rien à craindre , & plus rien à désirer , que la durée de sa félicité. La Reine lui apprit aussi que Madame de Cominge s'étoit retirée volontairement de la Cour , pour ne pas s'exposer aux reproches qu'elle pouvoit attendre de Mademoiselle d'Alençon , pour son infidélité. Le Roi voulut encore pour obliger le Comte de Dunois , aller le lendemain à la chasse du côté par où le Duc d'Alençon devoit arriver , afin d'être témoin du plaisir qu'il auroit de revoir sa Princesse.

Le commencement de cette journée n'eut que de doux présages pour le Comte. Le tems étoit admirablement beau , & la chasse fut heureuse. Cependant il ne laissa pas de s'ennuyer beaucoup ; car le jour étoit prêt de finir lorsqu'on apperçut les carrosses du Duc d'Alençon. Il en descendit par respect d'aussi loin qu'il vit venir le Roi , qui le reçut avec mille témoignages de bienveillance. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé les rigueurs de l'absence qui puissent parfaitement exprimer l'aise du retour. Le Comte de Dunois & Mademoiselle d'Alençon en firent une agreable experience en cette rencontre ; & s'ils n'eurent pas d'abord la liberté de s'en expliquer l'un à l'autre ,

l'autre, le plaisir en fut plus sensible dans leur cœur. Comme le départ de ces illustres personnes avoit infiniment affligé toute la Cour, leur présence y ramena les divertissemens & la joie. La Reine n'en avoit point encore tant fait paroître qu'elle en témoigna à Mademoiselle d'Alençon, pour son retour, & pour l'apparence qu'elle voyoit au mariage de la Princesse & du Comte de Dunois. Ce jour-là même le Roi en parla au Duc d'Alençon, qui reçut cette proposition comme très-avantageuse, & répondit au compliment du Comte avec beaucoup de civilité & de tendresse.

Après les ceremonies qui s'observent entre les personnes de ce rang, le Duc d'Alençon dit galamment au Comte de Dunois, qu'il lui demandoit pardon de s'être opposé quelque tems à ses souhaits, mais que la diligence qu'il alloit apporter à les satisfaire, répareroit une faute dont il n'étoit pas seul coupable. En effet il ordonna à sa fille de ne plus contraindre l'inclination qu'elle avoit pour le Comte, puisque dans peu de jours elle seroit en état de ne lui en refuser aucun témoignage. Elle rougit par modestie; mais cette ordre, quoiqu'absolu, n'eut rien de désagréable pour elle, & remplit le cœur du Comte d'un extrême plaisir. La liberté qu'il avoit alors de l'exprimer ne diminua rien de la délicatesse avec laquelle il la ressentait.

Maisiere sembloit être encore plus aise que le

Tome III.

K

Prince & la Princesse pour qui la fête se faisoit, il fut si libéralement récompensé de l'un & de l'autre, qu'il n'eut rien à désirer de la fortune. Au reste, le Roi ne voulant rien mêler de triste à la joie publique, commanda qu'on suspendît le jugement du Maréchal de Glé, dont la prison fut extrêmement longue, comme l'histoire nous l'apprend.

Le Marquis de la Trimouille de son côté fit éclater la sienne par des divertissemens aussi galamment inventez, qu'ils furent exécutez avec magnificence; mais ces plaisirs, quelque grands qu'ils fussent, ne doivent être comptés pour rien en comparaison de ceux que goûterent le Comte de Dunois, & Mademoiselle d'Alençon dans l'heureux accomplissement de leurs desirs.

F I N.



MEMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein en écrivant les Memoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans ma mémoire.

La Maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du Royaume. Mon bisaïeul qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Lussan. L'amitié des deux Freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon pere qui étoit toujours surpaflé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui se tourna bientôt en haine: ils avoient souvent des disputes, & comme mon pere étoit tou-

jours l'agresseur , c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre Maison : Je vous donnerai , lui dit cet homme , les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Luffan : tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution , & votre grand-pere n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître , ajouta-t-il , il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin, leurs disputes devenoient si vives , qu'on fut obligé de les séparer ; ils passerent plusieurs années sans se voir , pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luffan n'eut qu'une fille de son mariage & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-pere , qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés : il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement ; il intenta un Procès qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luffan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse , acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere toujours vif & plein de haine , lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le reduire ; le Marquis , quoique naturellement d'un caractère doux , ne put s'empêcher de répondre , ils mirent

Pépée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luffan, il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie : Elle me seroit odieuse, si je te la devois, lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Luffan, en lui jettant son épée & en s'éloignant.

Cette action de generosité ne toucha point mon pere, il sembla au contraire que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui, aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R.... Parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son Procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre Maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission ; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit il, travailler pour vous plus que pour moi, ces biens vous appartiendront ; mais quand vous n'auriez nul intérêt, je

vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi, aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye où Madame de Luffan avoit plusieurs parens. Je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R.... mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre Maison, je l'écrivis à mon pere; & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le tems des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom du Marquis de Longaunois, il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge: je fus mené le lendemain de mon arrivée à la fontaine. Il regne dans ces lieux-là une gaieté & une liberté qui dispense de tout le cérémonial; dès le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le Marquis de la

Valette qui donnoit une fête aux Dames ; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées que j'avois vues à la fontaine & à qui j'avois débité quelque galanterie , que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles quand je vis entrer une femme bien faite , suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits , l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie : je l'aimai dès ce premier moment , & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut , je ne pus plus faire autre chose que de la suivre & de la regarder. Elle s'en aperçut , & en rougit. On proposa la promenade , j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler ; mais moi qui quelques momens auparavant avois toujours eu les yeux attachés sur elle , à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin ; j'avois dit jusques-là à toutes les femmes , même plus que je ne sentoais. Je ne scus plus que me taire , aussi-rôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie sans que nous eussions prononcé un seul mot ni l'un ni l'autre ; on ramena les Dames chez-elles , & je revins m'enfermer chez-moi, J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble & d'une joie certaine, qui , je crois ,

accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide , que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois : il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur ; mais que devins je , quand on me nomma la fille du Comte de Luffan ? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se présenta à mon esprit ; mais de toutes les reflexions , la plus accablante , fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adelaïde [c'étoit le nom de cette belle fille] de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me scus bon gré d'en avoir pris un autre , j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour sans être prévenue contre moi ; & que quand je lui serois connu moi-même , je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition , encore mieux que je n'avois fait , & de chercher tous les moyens de plaire ; mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer : je suivois Adelaïde par tout ; je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier ; & quand cette occasion tant désirée s'offroit , je n'avois pas la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois , me retenoit , & ce que je craignois encore plus , c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte quand nous promenant un soir avec toute la compagnie , Adelaïde laissa
tomber

tomber en marchant un bracelet où tenoit son Portrait : le Chevalier de S. Odon , qui lui donnoit la main , s'empressa de le ramasser , & après l'avoir regardé assez long-tems le mit dans sa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur ; mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'étoit un homme d'une jolie figure, que cette aventure de galanterie, où il avoit réussi , avoit gâté. La fierté d'Adelaïde ne le déconcerta point : Pourquoi , lui dit-il , Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'ose espérer , ajouta-t-il , en s'approchant de son oreille , que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent quelle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée , il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle , je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Valere ; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible , je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle ; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire , je m'approchai : elle contoit à sa mere avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame de Luffan en fut aussi offensée que sa fille ; je ne dis mot , je continuai-même la promenade avec les Dames ; & aussi-tôt que je les eus remises chez-elles , je fis chercher le Chevalier. On le

trouva chez-lui , on lui dit de ma-part , que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué, il y vint : Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade , est une plaisanterie : vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le Portrait d'une femme malgré elle. Je ne sçais , me répliqua-t-il , quel intérêt vous pouvez y prendre , mais je sçais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère , lui dis-je , en mettant l'épée à la main , vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave , nous nous batîmes quelque tems avec assez d'égalité , mais il n'étoit pas animé comme moi , par le désir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement , il me blessa légèrement en deux endroits , il eut à son tour deux grandes blessures ; je l'obligeai de demander la vie , & de me rendre le Portrait. Après l'avoir aidé à se relever , & l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de-là , je me retirai chez-moi , où après m'être fait panser , je me mis à considérer le Portrait , à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment , il s'en falloit cependant que je ne fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce Portrait , j'y passai toute la nuit , & j'y réussis si bien , que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y

trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adelaïde , & de l'obliger , sans qu'elle le sçut , à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime , & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert , j'allai le porter à Adelaïde. Madame de Luffan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adelaïde parla peu. Elle étoit embarrassée, mais je voyois à travers cet embarras la joie de m'être obligée , & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux , & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires , je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luffan , j'étois toujours chez-elle : je voyois Adelaïde à toutes les heures ; & quoi-que je ne lui parlasse point de mon amour , j'étois sûr qu'elle le connoissoit , & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte , quand je reçus une lettre de mon pere , qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adelaïde. L'idée de m'en éloigner me fut

toute nouvelle , la douleur de m'en séparer , les suites du procès qui étoit entre nos familles , se présenterent à mon esprit , avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets , qui se détruisoient l'un l'autre , il me vint tout d'un coup dans la tête de bruler les papiers que j'avois entre les mains , & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Luffan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt. Je prévenois par-là les procès que je craignois tant. Mon pere qui y étoit très-engagé , pouvoit , pour les terminer , consentir à mon mariage avec Adelaïde ; mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu , je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-tems quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas : ses biens m'étoient substitués , & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner , & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ; je crus avoir droit de disposer de ces papiers , j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plus doux , que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire

quelque chose pour ce que j'aimois , me ravissoit ; si elle m'aime , disois je , elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toujours ignorer , si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adelaïde m'aime , & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez-elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous , belle Adelaïde , lui dis-je , vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée ? Je n'eus pas la force de continuer : elle me parut interdite , je crus même voir de la douleur dans ses yeux ; Vous m'avez entendu , repris-je , de grace , répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise , me répondit-elle ? je ne devrois pas vous entendre , & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles , elle me quitta aussi-tôt , & quoi que je pusse faire dans le reste de la journée , il me fut impossible de lui parler : elle me fuyoit , elle avoit l'air embarrassé ; que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur ! Je le respectai , je ne la regardois qu'avec crainte , il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon

respect, & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois avant que de me séparer d'Adelaïde lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: Hé! que ferez-vous quand vous sçaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous ai abusé par un nom supposé: je ne suis point ce que vous me croyez: je suis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge, s'écria Adelaïde? Quoi, vous êtes notre ennemi! C'est vous, c'est votre pere, qui poursuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom aussi odieux. Je suis un Amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon pere ne vous fera jamais de mal, mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adelaïde, m'avez-vous trompée? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom, il m'auroit averti de vous fuir? Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez moi, me dit-elle, plus je vous vois & plus je sens inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flatai que je rendrois mon pere favorable à ma passion; j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit

que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adelaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sçais pourquoi , me dit-elle , mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs , & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens , je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je sçaurai , quand il le faudra , les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adelaïde avant mon départ , j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'étois aimé , remplissoit tout mon cœur ; aucun soupçon , aucune crainte , pas même pour l'avenir , ne troubloit la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre , parce que nous nous estimions , & cette certitude , bien loin de diminuer notre vivacité , y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adelaïde , étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur , me disoit-elle , si je vous attirois la disgrâce de votre famille : je veux que vous m'aimiez , mais je veux sur-tout que vous soyez heureux. Je partis enfin plein de la plus tendre , & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir : & tout occupé du dessein de rendre mon

pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnieres. Le Domestique qu'il avoit mis près de moi , avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avoit laissé ignorer ni mon amour , ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere. Cette circonstance , & le danger où il étoit de sa blessure , étoit encore contre moi. Le Domestique qui avoit rendu un compte si exact , m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois ; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Luffan remplies d'artifices , qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge , & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées , mon pere naturellement emporté , me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur ; il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis , me dit-il , & sans respect pour ce que vous me devez , & pour ce que vous vous devez à vous - même , vous vous liez avec eux ; que sçais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui , mon pere , lui dis-je , en me jettant à ses pieds , je suis coupable , mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon , je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi , j'est

vous le dire, ayez pitié de vous ; finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie : l'inclination que la fille de Monsieur de Luffan & moi , avons prise l'un pour l'autre , aussi-tôt que nous nous sommes vus , est peut-être un avertissement que le Ciel vous donne. Mon pere , vous n'avez que moi d'enfant ; voulez-vous me rendre malheureux ; & combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore , quand ils seront votre ouvrage ? laissez-vous attendre pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité , dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds , tant que j'avois parlé , me regarda long-tems avec indignation. Je vous ai écouté , me dit-il enfin , avec une patience dont je suis moi-même étonné , & dont je ne me serois pas cru capable , aussi c'est la seule grace que vous devez attendre de moi , il faut renoncer à votre folie , ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti sur cela , & commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé , vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laissé fléchir , la demande qu'il me faisoit , m'auroit embarrassé ; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers , lui dis-je , ne sont plus en ma puissance , je les ai brûlés ; prenez pour vous dédommager les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles , mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main ;

Il m'en auroit percé sans doute , car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter , si ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle se jeta entre nous , Que faites-vous , lui dit-elle , songez-vous que c'est votre fils ? & me poussant hors de la chambre , elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la fienne.

Je l'attendis long-tems , elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens , & des fureurs que j'eus à combattre , ce fut une mere tendre qui entroît dans mes peines , qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi ! mon fils , me disoit-elle , une Maitresse , & une Maitresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours , peut l'emporter sur une mere. Hélas ! si votre bonheur ne dépendoit que de moi , je sacrifierois tout pour vous rendre heureux ; mais vous avez un pere qui veut être obéi , il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous : Voulez-vous m'accabler de douleur ? Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Jc n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir , lui dis-je , plutôt que de vous déplaire , & je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse ? il m'est plus aisé de m'arracher la vie , que d'oublier Adelaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits ? quoi , je l'aurois engagée à me témoigner de

la bonté , je pourrois me flater d'en être aimé , & je l'abandonnerois ! non , ma mere , vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous : Elle vous aimeroit , ajoutai-je , & vous l'aimeriez aussi ; elle a votre douceur , elle a votre franchise , pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer ? Mais , me dit-elle , que prétendez-vous faire ? votre pere veut vous marier , & veut en attendant que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme de confiance , l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez : en tout cas n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance , demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi , pour votre satisfaction. La haine de votre pere dure trop long-tems. Quand sa vengeance auroit été légitime il la pousseroit trop loin : mais vous avez eu un très-grand tort de bruler les papiers : il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Luffan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ha ! m'écriai-je , est-il possible qu'on puisse faire cette insulte à Madame de Luffan ? Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Ade'aïde ignore ce que j'ai fait , & je suis bien sûr qu'elle auroit employé pour m'en empêcher , tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures ma mere & moi ,

pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adelaïde, qui devoit venir à Bourdeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que si Adelaïde ne pensoit pas pour moi, comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon pere souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnières, de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure le second jour de notre marche dans un Village, où nous devions passer la nuit: en attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse: deux hommes qui étoient descendus de cheval se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoient Adelaïde & sa mere; c'étoient effectivement elles. Adelaïde s'étoit fort blessée au pied, il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! après

tant de douleurs , après tant d'années , il est présent à mon souvenir : comme elle ne pouvoit marcher , je la pris entre mes bras , elle avoit les siens passés autour de mon cou , & une de ses mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adelaïde s'en apperçut , sa pudeur en fut alarmée ; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour , j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre , me dit-elle d'une voix basse & timide , je crois que je pourrai marcher. Quoi , lui répondis-je , vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais ? Je serois tendrement Adelaïde en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot , & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le Cabaret étoit si près , que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit , tandis qu'on mettoit sa mère qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle , dans un autre ; pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luffan , j'eus le tems de conter à Adelaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon père & moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sçais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer , & je

voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere , tel qu'il étoit. Adelaïde étoit vertueuse, Je sentoís que pour se livrer à son inclination , elle avoit besoin d'esperer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mere pour moi , & sur ses favorables dispositions. Je priai Adelaïde de la voir : Parlez à ma mere , me dit-elle, elle connoît vos sentimens; je lui ai fait l'aveu des miens , j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut , ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à proposer un accommodement ; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces espérances donnoient à Adelaïde me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur : Dites-moi , lui répondis-je , en lui prenant la main , que si nos peres sont inexorables , vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai , me dit-elle, pour regler mes sentimens par mon devoir ; mais je sens que je serai très-malheureuse , si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Lussan s'approcherent alors de sa fille , & rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere qui me reçut avec bonté . Elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté; mon coa-

ducteur qui m'attendoit dans ma chambre , n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver , ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde , avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer , qu'à représenter , je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mere , ma douleur lui parla pour moi , bien mieux que je n'eusse pu faire ; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté , que le soir précédent. Adelaïde étoit à un autre bout de la chambre , j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte , ma chere Adelaïde : je repetai la même chose deux ou trois fois , mes larmes que je ne pouvois retenir lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité , me dit-elle , je ne m'en fais aucun reproche , ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise , & vous méritez bien que j'en aye pour vous : je ne sçais quelle sera votre destinée , mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir , lui répondis-je , à la tyrannie de nos peres ? laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent , & allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse , & nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer me répondit-elle , voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous ? ma tendresse peut me rendre malheureuse , je vous l'ai dit , mais elle ne me rendra jamais criminelle : Adieu , ajouta-

è-elle , en me tendant la main , c'est par notre constance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure ; mais quoi qu'il nous arrive , promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois , pendant qu'elle me parloit , la main qu'elle m'avoit rendue ; je la mouillois de mes larmes. Je ne suis capable , lui dis-je enfin , que de vous aimer , & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré , que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je sortis de cette chambre , je montai à cheval , & j'arrivai au lieu où nous devions dîner , sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient , & j'y trouvois une espece de douceur : quand le cœur est véritablement touché il sent du plaisir à tout ce qui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement , sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisiéme jour dans un Château bâti auprès des Pyrénées : on voit à l'entour des pins , des cyprès , des rochers escarpés & arides ; & on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit par cela même qu'elle augmentoit encore ma mélancolie. Je passois les journées entieres dans les bois ; j'écrivois quand j'étois revenu , des lettres , où j'exprimois tous mes sentimens.

Cette

Cette occupation étoit mon unique plaisir: Je les lui donnerai un jour, disois-je, elle verra par-là, à quoi j'ai passé le tems de l'absence. J'en recevois quelquefois de ma mere, elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance: Hélas, c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti: elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles: grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi: j'allois dès le matin sur le chemin par où les Messagers pouvoient venir, je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toujours plus affligé, que je ne l'étois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté, je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte, je n'osois m'avancer, quelque chose me retenoit; cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle, me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas: les lettres que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris que mon mariage étoit

arrêté avec une fille de la Maison de Foix ; que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois ; que mon pere viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre , j'attendis mon pere avec assez de tranquillité , c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation , d'avoir un sacrifice à faire à Adelaïde , j'étois sûr qu'elle m'étoit fidèle , je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle , ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adelaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois , que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée , je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon pere à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adelaïde , d'être contente de moi , cette idée malgré ma triste situation remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere , & de moi , fut de ma part pleine de respect , mais de beaucoup de froideur ; & de la sienne de hauteur , & de fierté. Je vous ai donné le tems , me dit-il , de vous repentir de vos folies , & je viens vous donner le moyen

de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de ma bonté , & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monsieur le Comte de Foix , & Mademoiselle de Foix sa fille , que je vous ai destinée : le mariage se fera ici , ils arriveront demain avec votre mere , & je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché M. dis-je à mon pere , de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez ; mais je suis trop bonnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer , je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure. Mademoiselle de Foix , quelque aimable qu'elle puisse être , ne me feroit pas changer de résolution , & l'assront que je lui fais en deviendroit plus sensible pour elle , si je la voyois. Non , tu ne la verras point , me répondit-il , avec fureur. Tu ne verras pas même le jour , je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir , que tu ne sois rentré dans ton devoir , je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir , je te priverai de mon bien ; je l'assurerais à Mademoiselle de Foix , pour lui tenir autant que je le puis , les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour : le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une faible lumière d'une petite fenêtre grillée qui don-

noit dans une des cours du Château ; mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laissât parler à personne : je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adelaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison ; mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle ; mes reflexions augmentoient encore ma peine. Je craignois qu'Adelaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de Rivaux empressés à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs ; il est vrai qu'auprès d'Adelaïde c'étoit tout avoir, aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même ; que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere, mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même, m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenê

me , je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre : c'étoit une lettre , je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenoit :

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite
„ de tout ce que je vous dois , je sçais ce que votre
„ générosité m'avoit laissé ignorer. Je sçais l'affreuse
„ situation où vous êtes , & je n'ai pour vous en
„ tirer qu'un moyen qui vous rendra peut-être
„ plus malheureux ; mais je la ferai aussi bien que
„ vous , & c'est-là ce qui me donne la force de
„ faire ce qu'on exige de moi. On veut par mon
„ engagement avec un autre , s'assurer que je ne
„ pourrai être à vous : c'est à ce prix que M. de
„ Comminge met votre liberté ; il m'en coutera
„ peut-être la vie , & sûrement tout mon repos.
„ N'importe , j'y suis résolue. Vos malheurs ,
„ votre prison , sont aujourd'hui tout ce
„ que je vois. Je serai mariée dans peu de jours
„ au Marquis de Benavidés ; Ce que je connois de
„ son caractère m'annonce tout ce que j'aurai à
„ souffrir ; mais je vous dois du moins cette espece
„ de fidélité de ne trouver que des peines dans l'en-
„ gagement que je vais prendre. Vous , au contrai-
„ re , tâchez d'être heureux : votre bonheur seroit
„ ma consolation. Je sens que je ne devrois point
„ vous dire tout ce que je vous dis , si j'étois véri-

„tablement généreuse , je vous laisserois ignorer la
„part que vous avez à mon mariage : je me laisserois
„soupçonner d'inconstance ; j'en avois formé le
„dessein. Je n'ai pu l'exécuter ; j'ai besoin dans la
„triste situation où je suis de penser que du moins ,
„mon souvenir ne vous sera pas odieux. Hélas ! il
„ne me sera pas bientôt permis de conserver le
„vôtre ; il faudra vous oublier , il faudra du moins
„y faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines
„celle que je sens le plus , vous les augmenterez
„encore , si vous n'évitez avec soin les occasions de
„me voir & de me parler. Songez que vous
„me devez cette marque d'estime , & songez com-
„bien cette estime m'est chère , puisque de tous les
„sentimens que vous aviez pour moi , c'est le seul
„qu'il me soit permis de vous demander.

Je ne lus cette fatale Lettre que jusqu'à ces mots :
„On veut par mon engagement avec un autre
„s'assurer que je ne pourrai être à vous. La dou-
leur dont ces paroles me pénétrèrent , ne me per-
mit pas d'aller plus loin. Je me laissai tomber sur
un matelas qui composoit tout mon lit. J'y de-
meurai plusieurs heures sans aucun sentiment , &
j'y serois peut-être mort , sans le secours de celui
qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit
été effrayé de l'état où il me trouvoit , il le fut bien
davantage de l'excès de mon désespoir , dès que
j'eus repris la connoissance. Cette Lettre que j'avois

toujours tenue pendant ma foiblesse , & que j'avois enfin achevé de lire , étoit baignée de mes larmes , & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié , ne put alors se défendre d'en avoir : il condamna le procédé de mon pere , il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres , il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours , lui promettant qu'au bout de ce tems-là , je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état , excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui , il consentit à ce que je voulois , avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment , mais il fallut aller chercher des chevaux , & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde , de lui montrer tout mon desespoir , & de mourir à ses pieds , si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage , & tous les momens que je différois me paroissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lue & relue , je la lisois encore ; il sembloit qu'à force de la lire , j'y trouva-

rois quelque chose de plus. J'examinois la date ; je me flatois que le tems pouvoit avoir été prolongé : Elle se fait un effort , disois-je : elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flater d'une si vaine esperance , reprenois-je ? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté , elle voudra en hâter le moment. Helas ! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes , voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois , puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon Conducateur : nous avons marché une journée sans nous arrêter un moment , quand j'aperçus ma mere dans le chemin qui venoit de notre côté : elle me reconnut , & après m'avoir montré sa surprise de me trouver-là , elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois , & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois , mon fils , me dit-elle , vous tirer moi-même de prison , votre pere y a consenti. Ah ! m'écriai-je , Adélaïde est mariée. Ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur qui étoit

étoit alors sans remède se presenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espèce de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentoie aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse, ma mere me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta, & on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quitoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adelaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux ; la premiere chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adelaïde ; ma mere qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre ; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parasse d'Adelaïde ; elle m'en parloit quelquefois, & comme elle s'étoit

apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation , étoit l'idée d'être aimé , elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adelaïde à se marier. Je vous demande pardon , mon fils , me dit-elle , du mal que je vous ai fait , je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé , & même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere , qui ne vous rendroit jamais la liberté , tant qu'il craindroit que vous pussiez épouser Mademoiselle de Luffan : je me résolus de parler à cette généreuse fille , je lui fis part de mes craintes , elle les partagea , elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage : il y avoit longtemps que son pere , offensé des procédés de M. de Comminge , la pressoit de se marier ; rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix , lui demandai-je ? Il ne m'importe , me répondit-elle , tout m'est égal , puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours après cette conversation , j'appris que le Marquis de Benavidés avoit été préféré à ses concurrents ; tout le monde en fut étonné , & je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure desagréable , qui le devient encore davantage par son peu d'esprit , & par

l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adelaïde , je la vis pour lui en parler dans la maison de la Comtesse de Gerlande , où je l'avois vue. Je me prépare , me dit-elle , à être très-malheureuse , mais il faut me marier ; & depuis que je sçais que c'est le seul moyen de délivrer M. votre fils , je me reproche tous les momens que je diffère. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui , sera peut-être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix , que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi , je suis digne de votre pitié , & je tâcherai de mériter votre estime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavides. Ma mere m'apprit encore qu'Adelaïde avoit sçu par mon pere même que j'avois brûlé nos titres , & le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son Proconsul : Elle m'a avoué , me disoit ma mere , que ce qui l'avoit le plus touchée , étoit la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de paisibles conversations , & quoiqu'à ma mélancolie fût exiguë , elle avoit cependant je ne sçais quelle douceur inséparable dans quelque état que l'on soit , de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions , ma mere reçut ordre de mon pere de

retourner auprès de lui ; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie , la maniere dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle , mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne , & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude , & je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adelaïde , mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions , j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté , je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux , pour sçavoir où elle étoit , un homme qui étoit à moi depuis mon enfance , & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie ; il avoit été à Bagnieres avec moi , il connoissoit Adelaïde , il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser , & les lui avoir repetées mille fois , je le fis partir : il apprit en arrivant à Bourdeaux que Benavidés n'y étoit plus , qu'il avoit emmené sa femme peu de tems après son mariage , dans des Terres qu'il avoit en Biscaille. Mon homme , qui se nommoit Saint-Laurent , me l'écrivit , & me de-

manda mes ordres : je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le desir de voir Adolphe s'étoit tellement augmenté par l'esperance que j'en avois conçue , qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage, il revint au bout de ce tems-là : il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles , il avoit appris que Benavidés avoit besoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait presenter sous ce titre , & qu'à la faveur de quelque connoissance , qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois donnée , il s'étoit introduit dans la maison : Je crois , ajouta-t-il , que Madame de Benavidés m'a reconnu, du moins me suis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu ; il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée ; que son mari ne la quittoit presque jamais ; qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux , quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie ; qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere , il me répondit que c'étoit un jeune homme , dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés ; qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours

ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Benavidés, & le desir de la voir m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés. Il a besoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement, je lui ai promis de lui en mener un, il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de regler notre départ, j'écrivis à ma mere que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Benavidés, j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre sans auere compagnie, que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup, cet article m'intressa particulièrement. Ce chien venoit de moi. Je me flatai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé: quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses, qui échapent dans le bonheur. Le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur, il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere, & qu'on étoit persuadé que sans lui Adelaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'ex-

bona aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler : Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert ; ce seroit un faible motif pour vous retenir, mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs années, je fus présenté à Benavidés qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers : il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé sans que j'eusse encore vu Madame de Benavidés ; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que son chien avec elle ; elle étoit négligée ; il y avoit dans sa démarche un air de langueur ; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu, que cette vue me causa de trouble ! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adelaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre ; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le tems qu'elle y fut sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi, j'en devois être bien-aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affigeai, je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître, mais je sentoís que je n'aurois pas la force de résister à une occasion si elle se presentoit.

La vue du jeune Benavides me donnoit aussi une espece d'inquiétude; il venoit me voir travailler assez souvent; il me traitoit, malgré la distance qui paroíssoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché: je ne l'étois cependant point. Ses agrémens, & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance; je craignois en lui un rival, j'ap-
percevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée, qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause; & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune: Vous êtes amoureux, me dit-il; la melancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur: dites-le-moi; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir: tous les mal-

heureux en general ont droit à ma compassion, mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir, je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur: toutes ses démarches que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adelaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux, mon estime pour Adelaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adelaïde menée par Dom Gabriel: Je ne sçais, lui disoit-elle, pour

quoi vous voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet appartement ; vous sçavez que je ne suis pas sensible à ces choses là. J'ose esperer , lui dis-je , Madame , en la regardant , que si vous daigniez jeter les yeux sur ce qui est ici , vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adelaïde frappée de mon son de voix , me reconnut aussi-tôt ; elle baissa les yeux quelques instans , & sortit de la chambre sans me regarder , en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus , accablé de la plus vive douleur ; Adelaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi , elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere : Que lui ai-je fait , disois-je ? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres ; mais si elle m'aimoit encore , elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je conclusois ensuite , que puisqu'Adelaïde ne m'aimoit plus , il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette pensée me donna une douleur si vive , & si nouvelle , que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de tems en tems me voir , entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous , me dit-il ? que vous est-il arrivé ? Je suis perdu , lui répondis-je ! Adelaïde ne m'aime plus , elle ne m'aime plus , répétai-je , est-il bien possible ? Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment : par combien de peines , par

combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien qui au milieu des plus grands malheurs remplissoit mon cœur d'une si douce joie.

Je fus encore long-tems à me plaindre sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes, il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé : Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez qui doive vous jeter dans le desespoir où vous êtes; Madame de Benavidés est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez fait de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que sçavez-vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement : Il faut, ajoutai-je, que je la voye, il faut que je lui reproche son changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ? que ne me laissoit-elle dans cette prison ? j'y étois heureux, puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions, je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi tôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons, je les reprenois, je me trouvois injuste de vouloir qu'Adelaïde conservât une

tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me repréchois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle : Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure ; je veux tâcher de lui parler, mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution, il fut conclu que je partiroyis aussi-tôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage ; j'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque esperance qu'Adelaïde viendrait encore dans ce lieu, tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite, il fallut enfin perdre l'esperance de voir Adelaïde de cette façon, & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin, ce moment. Je montois comme à

mon ordinaire pour aller à mon ouvrage , quand je vis Adelaïde qui entroit dans son appartement ; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je sçavois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin , & j'avois entendu Benavidés dans une sale basse parler avec un de ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation , qu'Adelaïde ne me vit que quand je fus près d'elle ; elle voulut s'échaper aussi-tôt qu'elle m'aperçut ; mais la retenant par sa robe , Ne me fuyez pas , lui dis-je , Madame , laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé , je ne vous importunerai plus , j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés , & de la perte de votre cœur. Je souhaite que Dom Gabriel plus fortuné que moi... Adelaïde , que la surprise & le trouble avoient jusquelà empêché de parler , m'arrêta à ces mots , & jetant un regard sur moi : Quoi , me dit-elle , vous osez me faire des reproches : vous osez me soupçonner , vous . . .

Ce seul mot me précipita à ses pieds : Non , ma chere Adelaïde , lui dis-je , non , je n'ai aucun soupçon qui vous offense : pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout , me dit-elle , pourvu que vous partiez tout à l'heure , & que vous ne me voyez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne

du monde ; voulez-vous me faire croire que je suis la plus criminelle ? Je ferai , lui dis-je , tout ce que vous m'ordonnerez , mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adelaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever , j'étois resté à ses genoux. Ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plus tôt aux genoux de sa femme , que venant à elle l'épée à la main : Tu mourras , perfide , s'écria-t-il , il l'auroit tuée infailliblement , si je ne me fusse jeté au-devant d'elle : je tirai en même-tems mon épée : Je commencerai donc par toi ma vengeance , dit Benavidés , en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre , mais je haïssois trop Benavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison , j'allai sur lui , je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les Domestiques que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés , entrèrent dans ce moment , ils me virent retirer mon épée du corps de leur Maître , plusieurs se jetterent sur moi , ils me désarmèrent sans que je fisse aucun effort pour me défendre : la vue de Madame de Benavidés qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari , ne

me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est-là que livré à moi-même, je vis l'abyme où j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de son mari que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ? j'avois causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence ; je me représentois l'état où je l'avois laissée. Tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois mérité ; la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un scelerat, qui dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adelaïde me rendoit justice ; & Adelaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez vous, me dit-il en s'approchant, je viens par ordre de Madame de Benavidés, elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance : je vous sauverai & je

la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Benavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il, je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés, m'écriai-je? Non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien, lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-là, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux, son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de Madame de Benavidés me sont plus

plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos , je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il , je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? Mais sortons , poursuivit-il , profitons de la nuit. Il me prit par la main , tourna une lanterne sourde , & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même , que par un sentiment de désespéré , j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé en me quittant , d'aller dans un Couvent de Religieux , qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château : Il faut , me dit-il , vous tenir caché dans cette Maison pendant quelques jours , pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la Maison , à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du Château , je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner ; mais le desir de sçavoir des nouvelles d'Adelaïde , me déterminâ enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux après avoir lu la lettre de Dom Gabriel m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le sang qu'il aperçut sur mes habits , lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit quand

il me vit tomber en foiblesse; un Domestique qu'il appella & lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la Maison pour visiter ma plaie, elle s'étoit extrêmement envenimée par le flegme & par la fatigue que j'avois souffert.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent: j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié, je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre Gargon fut extrême quand il sut que j'étois blessé, il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui-dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Benavidés, sachez ce qui se passe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois, il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence: ma plaie parut dangereuse, on fut obligé de me faire de grandes incisions; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps, Madame de Benavidés, comme je l'avois vue en sortant de sa chambre fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'a-

vois blessé , ne me sortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie , je me trouvois par-tout : son mariage , le choix de ce mari le plus jaloux , le plus bizarre de tous les hommes , s'étoit fait pour moi , & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes , en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment , quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser , je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés , elle devoit me haïr. Cette idée , si douloureuse , si accablante , je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours , il me dit que Benavidés étoit très-mal de sa blessure , que la femme paroïssoit inconsolable , que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne sçavois ce que je devois desirer , tous les évènements étoient contre moi , je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Benavidés.

Le Religieux qui me servoit prit pitié de moi , il m'entendoit soupirer continuellement , il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit , qui avoit été long temps dans le monde , & que divers accidens avoient com-

duit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours, il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit, il gagna peu à peu ma confiance, peut être aussi ne la dûit-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contois mes malheurs ; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté : je lui repetois mille fois les mêmes choses, il m'écouroit, il entroît dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je sçavois ce qui se passoit chez Benavidés ; sa blessure le mit long-tems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce Religieux : il me dit ensuite que tout paroïsoit tranquille dans le Château ; que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant ; que sa santé étoit très-languissante ; il ajouta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois ; que mon séjour pouvoit être découvert & causer de nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en falloit b'en que je ne fusse en état de partir, j'avois toujours la fièvre, ma plaie ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Je-

rôme étoit triste & rêveur : il détournoit les yeux, il n'osoit me regarder, il répondoit avec peine à mes questions, j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui, d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre me dit, que Dom Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ; pourquoi ce mystère ? vous me faites trembler ! Que fait Madame de Benavidés ? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte. Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur. Vous ne me répondez point ? Hélas ! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Benavidés, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein, sans mon amour elle vivroit encore. Adelaïde est morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte & je vis encore ; que tardé-je à la suivre, que tardé-je à la venger ? Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort : ce seroit me séparer de moi même, qui me fait horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse,

elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignoit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon desespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long-tems sans nous parler, il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je romps enfin le silence. Vous êtes bien genereux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande prévient peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il ; n'importe, il faut vous satisfaire, vous verrez du moins dans le secret que je vais vous faire que vous n'êtes

par seul à plaindre ; mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez sçavoir , de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Benavidés quand elle devint ma belle-sœur : mon frere , que des affaires considerables avoient attiré à Bourdeaux , en devint amoureux ; & quoique ces rivaux eussent autant de naissance & de bien , & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits , je ne sçais par quelle raison le choix de Madame de Benavidés fut pour lui. Peu de tems après son mariage , il la mena dans ses Terres ; c'est-là où je la vis pour la premiere fois : si sa beauté me donna de l'admiration , je fus encore plus enchanté des graces de son esprit , & de son extrême douceur , que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé , me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes ; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari , pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma Maîtresse offensé des refus de mon frere , ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire cesser , & m'avoit déclaré , & à sa fille , que ce tems expiré , il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Benavidés me témoignoit , me mit bientôt en état de lui demander

son secours : j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le tems qui m'avoit été prescrit s'écouloit : j'avois reçu plusieurs lettres de ma Maitresse, qui me pressoit d'agir ; les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas, il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes, elles me parurent injustes, je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit joint aux instances de son pere, la déterminerent à se marier : elle m'instruisit elle-même de son sort ; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore, je ne pus apprendre sans une véritable douleur que je la perdois : je craignoïs qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient, j'y rêvois tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par Madame de Benavidés : elle s'aperçut de ma tristesse, elle m'en demanda la cause avec amitié, une secrète répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens se passoient dans mon cœur,

teur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentoís pour ma belle-sœur : je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle ? peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu ! que je vous plains, & que je la plains ! elle sera assurément malheureuse ! La pitié de Madame de Benavidés pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prit de moi des idées défavantageuses ; & pour diminuer cette pitié je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroît encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse, rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime : c'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation, je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelque mot, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre, je restai dans un trouble que je ne puis exprimer ; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-

là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, & je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur : je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien ; son extrême mélancolie que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frere, me parut alors avoir une autre cause : que de reflexions douloureuses se présentèrent en même-tems à mon esprit ! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans esperance, ne seroit pas sans douceur : je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout ; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentoís que je devois faire tout mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir ; mais la vue de Madame de Benvidés arrêta mes résolutions : cependant pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce tems-là, je trouvai en

vous un air, & des manières qui démentroient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre confiance, mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Benavides : car malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, & je voulois en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre le jour malheureux, où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit passé; mon frere qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & j'en étois de reins en reins des regards terribles sur Madame de Benavides. Il m'appela aussi-tôt qu'il me vit: Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-le conduire dans son appartement & donnez ordre qu'elle s'en puisse aller. Je voulus dire quelque chose: mais Monsieur de Benavides m'interrompit au premier mot, Faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir, je m'approchai de ma belle-sœur, je la priai que je pusse lui parler dans la chambre: elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés: Allons, me dit-elle, en ré-

pendant un torrent de larmes , venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles qui avoient l'air de reproches , me pénétrèrent de douleur , je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre , que la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi , lui dis-je , Madame , me confondez-vous avec votre persécuteur , moi , qui sens vos peines comme vous-même , moi , qui donnerois ma vie pour vous ? je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre : retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr , je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçais si M. de Benavidés en veut à mes jours , me répondit-elle , je sçais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner , & je le remplirai quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens , & reprenant la parole : Je vais , continua t-elle , vous donner par une entière confiance la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire , m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre : allez retrouver votre frere , une plus longue conversation pourroit lui être suspecte , revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis comme Madame de Benavidés le souhaitoit , le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de Monsieur de Benavidés ; je courus retrouver sa femme ,

agité de mille pensées différentes ; je desirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire , & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu : l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi , m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel , j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde , & je l'ai perdue ? Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre , que mes larmes , qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon desespoir , commencerent à couler.

Oui , continua Dom Gabriel , vous en étiez aimé : quel fonds de tendresse je découvris pour vous dans son cœur malgré ses malheurs , malgré sa situation présente ! Je sentoie qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit , pour vous ordonner de partir ; & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer , & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé Monsieur de Benas.

vidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle, vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend ; car je le connais, dans la crainte de m'exposer, il souffrirait les derniers supplices plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foiblesse, reprit-elle, mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier, je sçais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit : je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge ; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles sans oser jeter les yeux sur Madame de Benavidés, je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne sçavois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert, pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux : il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu ; mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Benavidés

seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Benavidés, & à l'éviter avec soin; je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain, elle me parut un peu plus tranquille : je crus cependant m'appesoirir que son affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir, le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monsieur de Benavidés, me dit elle, par un événement ordinaire, la perte m'auroit été moins sensible; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il me peut faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué; s'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sçais même si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous en importu-

nerai jamais, j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse: Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagements, que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois, elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; & pour m'en récompenser elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance; mon cœur se révoltoit encore quelquefois, mais la raison restoit la plus forte. Mon frere, après avoir été assez long-tems dans un très-

grand danger , revint enfin , il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir , qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre , que Madame de Benavidés tomba malade à son tour ; sa jeunesse la tira d'affaire , & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle , quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal : il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter , quand Monsieur de Benavidés me fit appeller : J'ai une affaire importante , me dit-il , qui demanderoit ma présence à Sarragosse , ma santé ne me permet pas de faire ce voyage , je vous prie d'y aller à ma place ; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts , & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années , j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere , & il m'en a tenu lieu ; je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir , mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir ! il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même l'avoir attendri. J'ai aimé

Madame de Benavidés, me dit il, de la passion du monde la plus forte ; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur, mais il faut que le tems & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte : c'étoit le moyen de rappeler ses fuzurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les esperances qu'il me donnoit, il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une forte de joie : Je sçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec Monsieur de Benavidés ; mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frere. Un des principaux Domestiques de la maison, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé que je n'avois eu aucune nouvelle ; ce long silence commençoit à m'inquieter quand je reçus une lettre de ce Domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monsieur de Benavidés l'avoit mis dehors, & tous ses camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre , & sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé , je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici , quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Benavidés ; mon frere qui me l'écrivit lui-même m'en paroît si affligé , que je ne sçaurois croire qu'il y ait eu part : il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme l'avoit emporté sur sa colere , qu'il étoit prêt de lui pardonner quand la mort la lui avoit ravie ; qu'elle étoit retombée peu après mon départ , & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour : j'ai sçu depuis que je suis ici , où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme , qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie , il ne veut voir personne , il m'a même fait prier de ne pas aller si-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir , continua Dom Gabriel , les lieux où j'ai vu la malheureuse Madame de Benavidés , & où je ne la verrois plus , ajouteroient encore à ma douleur ; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentimens , & je ne sçais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie où j'espère trouver la mort dans les périls de la Guerre , ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler , je ne pus lui répondre , ma voix étoit étouffée par mes soupirs &

par mes larmes , il en répandoit aussi - bien que moi , il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna , & je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobat à ma douleur ; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir languï si long-tems , mes forces commencerent à revenir ; ma blessure se ferma , & je me vis en état de partir en peu de tems : les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre , mais j'avois perdu ma chere Adelaïde , & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein , de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle : j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent , à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé , je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort ; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite , & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai , quand il partit , tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage ; la lettre de Ma-

dame de Benavidés , & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur , étoient le seul bien que je m'étois réservé : je partis le lendemain du départ de S. Laurent. Je vins , sans presque m'arrêter , à l'Abbaye de la T . . . je demandai l'habit en arrivant : le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda , quand elles furent finies , si la mauvaise nourriture & les austerités ne me paroissent pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entierement , que je ne m'étois pas même aperçu du changement de nourriture , & de ces austerités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zele , & je fus reçu : l'assurance que j'avois par-là , que mes larmes ne seroient point troublées , & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice , me donna quelque espece de consolation : l'affreuse solitude , le silence qui regnoit toujours dans cette maison , la tristesse de tous ceux qui m'environnoient me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere , qu'elle me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître , parce que tout m'étoit également indifférent ; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois ; là , je relisois cette lettre , je regardois le portrait de ma chere Adelaïde , je baignois de mes larmes l'un & l'autre , & je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux ; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui, qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abyme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon sol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blessèrent à mes

yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade ; je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison , & me fit passer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu , sans autre consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture ; mon mari non content des maux qu'il me faisoit souffrir , avoit encore la cruauté d'insulter à ma misère ; mais que dis-je , ô mon Dieu ! j'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir ! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés , je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté , le même Domestique , seul instruit de ma destinée , vint m'ouvrir ma prison , & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée : la crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi , me fit penser à la retraite , & pour achever de m'y déterminer , j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi , & où j'avois été élevée , n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre , quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise : à peine y étois-je , que

je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je crus être séduire par la force de mon imagination, je m'approchai, & malgré le changement que le tems & les austerités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins je, grand Dieu ! à cette vue, de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punites pas mes murmures impies, ô mon Dieu ! & vous vous servites de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me presentai à vous, mon Pere, vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admis dans votre maison, vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportoais à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit : Dieu qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goutois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans
ces

ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarément n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître ; mais quel fut le motif qui m'arrêta : la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois, que pour obéir à la Règle du saint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses Religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir : il me sembloit depuis ce moment que j'allois le perdre, cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le suivois par-tout, & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la Maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quitté ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un

endroit écarté , occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde , que j'allai à lui , & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit , sans qu'il m'appercût : quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que bien loin de jouir de ce repos , que j'avois tant craint de troubler , il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui ; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des Autels , avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet : pleine de cette pensée je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes Autels , je vins demander à Dieu ma conversion , pour obtenir celle de mon amant. Qui , mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois , c'étoit pour lui que je versois des larmes , c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse ; ma prière , toute insuffisante , toute prophane qu'elle étoit encore , ne fut pas rejetée , votre grace se fit sentir à mon esprit. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous , & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances , je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché , qu'il jette les yeux sur moi , qu'il considère ce qu'il a si follement aimé , qu'il pense à ce moment re-

doutable où je touche, & où il touchera bientôt ; à ce jour où Dieu fera saire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice ; mais je sens que le tems de mon dernier sacrifice s'approche, j'implore le secours des prières de ces saints Religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de parrager leur sépulture.

Le son de voix d'Adelaïde si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le desespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris ; mais quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux, que les Religieux vinrent à moi, & me releverent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adelaïde, je lui prenois les mains que j'arrosais de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chere Adelaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours. Quoi ! vous avez été si long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ; nous ne nous séparerons du moins jamais, la mort moins

barbare que mon pere , ajoutai-je , en la serrant entre mes bras , va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle , le Pere Abbé attendri de ce spectacle , tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes de me faire abandonner ce corps , que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans une cellule , où le Pere Abbé me suivit , il passa la nuit avec moi , sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon desespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi , lui disois-je , Adelaïde , pourquoi m'en avez-vous séparé ? Non , je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue , où elle a souffert tant de maux ; par pitié , ajoutai-je , en me jettant à ses pieds , permettez-moi d'en sortir ; que feriez-vous d'un misérable dont le desespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aïlle dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adelaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire & vous , mon Pere , je vous demande cette dernière grace , promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de n^e rien faire pour hâter ce moment , qui peut seul mettre fin à mes maux. Le pere Abbé , par compassion , & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale , m'accorda

ma demande , & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années , n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

F I N.



HISTOIRE

D'AMENOPHIS,

PRINCE DE LIBYE.

UN Historien grave & sérieux a écrit fort élégamment les aventures d'une Reine de Libye, qui par un seul accouchement se vit mere de sept Princes. Je ne m'étendrai point sur cette histoire surprenante. Je me contenterai d'en rapporter une seule circonstance, qui est nécessaire au sujet que j'ai entrepris de traiter. L'Oracle de Jupiter Ammon, ayant déclaré qu'Adonistus, celui de tous les Fils de la Reine qu'elle aimoit le plus, seroit Roi avant tous ses autres Frères, la Reine qui craignit que cette prédiction ne donnât de la jalousie aux Frères d'Adonistus, aim mieux se priver de la vue de ce cher Fils, que de le laisser exposé au malheur que cette jalousie lui pourroit attirer. Elle le fit partir de Libye, pour aller chercher dans les Pays Etrangers à avancer par quelque grande action l'effet de l'Oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adonistus fut reçu diversement dans la Cour de Libye. Les uns louerent la courageuse résolution de ce jeune Prince. Les autres la trou-

verent trop indiscrette & trop téméraire. Quelques-uns apprehenderent qu'il n'y eût sous cette résolution des pratiques secretes de la Reine avec les Etrangers , pour usurper le Royaume au préjudice de tous les autres Freres , & pour l'assurer à Adonistus. Presque tous ses Freres , sans faire aucune reflexion sur les suites , eurent beaucoup de joie de son éloignement : le seul Amenophis en eut un véritable chagrin. Ce n'étoit pas qu'il eût aucune affection particuliere pour Adonistus : mais comme Amenophis étoit né avec les plus grandes & les plus nobles inclinations qu'un Prince puisse avoir , il étoit affligé que son Frere se mît si-tôt dans le chemin d'acquérir de la gloire , pendant qu'il se voyoit en quelque maniere éloigné de l'imiter ; parce que la Reine , dont toute la tendresse étoit pour Adonistus , ne vouloit pas permettre que les autres Princes ses Fils fissent de semblables entreprises , où peut être ils eussent effacé Adonistus.

Amenophis passoit tristement ses jours avec le regret de languir dans une honteuse oisiveté : il ne prenoit plus aucune part aux plaisirs de la Cour ; il étoit toujours dans les Forêts , où la Chasse faisoit son unique occupation , moins pour se divertir , que pour se préparer & s'accoutumer à soutenir de bonne heure de plus grandes fatigues.

Un jour qu'il se trouva seul fort éloigné de tous ceux qui l'avoient suivi , il arriva en rêvant jusques

sur le bord de la mer. Elle étoit encore enflée & agitée d'une furieuse tempête. Il s'arrêta , & il promenoit ses regards sur les flots sans dessein & sans attention , lorsqu'une planche du débris d'un vaisseau poussée par une vague impétueuse jetta presque à ses pieds un homme qui étoit sur cette planche , & qu'il crut mort. La compassion le fit approcher , & il s'aperçut que cet homme respiroit encore. La pâleur de son visage n'empêcha pas Amenophis d'y remarquer je ne sçais quel air de noblesse , qui lui fit souhaiter de le pouvoir secourir utilement. Il le fit , & l'infortuné Etranger revint insensiblement à lui. Il regarda Amenophis avec des yeux , où la mort étoit encore peinte , mais où elle n'empêchoit pas la reconnoissance de paroître. Qui que vous soyez , dit-il au Prince ; vous venez de sauver la vie au plus malheureux des hommes. Je croirai que les Dieux sont las de me persécuter , s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours , la physionomie noble de l'Etranger , ses habits même , qui tout mouillés qu'ils étoient , laissoient voir de la magnificence , augmentèrent l'attention , & la curiosité d'Amenophis : & voyant arriver de ses gens écartés par la chasse , il fit donner un cheval à l'Inconnu , & il l'obligea à venir avec lui à une Maison de Campagne , où Amenophis avoit accoutumé de coucher assez souvent.

vent. Les premiers jours qu'ils passerent ensemble leur inspirerent de l'estime l'un pour l'autre, & cette estime fut suivie de l'envie de se connoître.

Aménophis ne cacha point à l'Etranger qu'il étoit fils du Roi de Libye. Prince, lui dit alors Ménécrate, [c'étoit le nom de l'Etranger] je ne vous laisserai pas ignorer plus long-tems que vos secours sont tombés sur un homme, qui par sa naissance n'en est pas indigne, & qui par ses malheurs les mérite d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis le Fils du Roi de l'Isle du Soleil. Les infortunes de ce Prince sont aussi connues que l'est cette Isle, où de tous les côtés du monde on vient adorer le Soleil. Je ne sçais, ajouta-t-il, si elles sont parvenues jusqu'à vous, où s'il est possible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avoit entendu parler fort confusément, & qu'il lui feroit plaisir de les lui apprendre. Ménécrate reprit ainsi la parole. L'Isle du Soleil, où, comme je vous ai dit, presque tous les Peuples qui adorent le Soleil envoient tous les ans faire des Sacrifices, étoit gouvernée par deux Puissances. Le Roi avoit le commandement des armées, & la disposition des emplois & des dignités. Le Grand Prêtre du Soleil exerçoit souverainement toutes les autres parties du gouvernement. Jusqu'à nos derniers tems ces deux Puissances avoient été si bien unies, que rien n'étoit comparable au repos & à la félicité dont jouissoient

les Peuples de cette Isle. La Fortune s'est lassée de leur être si favorable. Elle a élevé à la dignité de Grand-Prêtre un homme également dangereux par ses vices & par ses vertus. Cet homme qui s'appelle Philotoris a beaucoup d'esprit, & autant de connoissance des sciences, que s'il avoit passé toute sa vie dans l'étude. On dit que c'est un des hommes du monde le mieux fait, aussi séduisant par la beauté & par les graces de sa personne que par les charmes de son esprit. Il avoit à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par les suffrages de tous les Peuples, que son éloquence avoit éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisoit. Jusqu'alors il avoit si bien limité les apparences de la vertu, qu'on ne le soupçonnoit pas même de connoître les vices : il en avoit pourtant beaucoup : une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, & un si furieux dérèglement dans ses mœurs, que quoique par les Loix de notre Religion il lui fût permis d'avoir trois Femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvoient pas s'y fixer. Il cherchoit tous les jours des Maitresses nouvelles. Il en étoit venu à un tel excès de désordre, qu'il faisoit enlever dans l'Isle les plus belles Personnes, que les Ministres de ses passions pouvoient découvrir, & il les tenoit enfermées dans le Palais du Soleil, pour servir à ses dérèglemens. Le Roi Zénocras mon pere crut qu'il ne lui étoit pas permis de

souffrir tant de vices impunis. Il en parla au Grand-Prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence, que le Roi entreprit de le faire déposer : Il y trouva des difficultés invincibles & les affaires s'aigrirent à tel point, que le Roi fut obligé de lever des troupes. Le Grand-Prêtre trouva plus de scélérats pour le défendre, que le Roi mon pere n'eut de sujets fidèles pour lui obéir. Philœcoris répandit parmi le Peuple un faux Oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disoit. Cet Oracle déclaroit que le Soleil vouloit que son Isle fût libre ; & que les Peuples n'y reconnussent aucune autre autorité que la sienne. Ce fut-là le signal d'une révolte générale. Le peu de Troupes fidèles, qui combattoient pour le Roi, furent massacrées avec lui. La Reine ma mere eut un semblable sort, & je n'aurois pas échappé au glaive cruel du Grand Prêtre, quoique je n'eusse que huit ans, si un fidèle Sujet du Roi & de la Reine ne m'eût enlevé, & s'il ne m'eût mis dans une barque, qui me conduisit secrètement dans une autre Isle, où j'ai été élevé. Aussitôt que je suis parvenu à l'âge de raison, je n'ai songé qu'à venger le sang de mes Parens, & qu'à punir leurs meurtriers.

J'ai couru inutilement dans diverses Isles de nos Mers fort éloignées de cette Contrée ; j'y ai trouvé beaucoup de compassion & fort peu de secours. Enfin j'arrivai au Royaume de Chypre dont le Roi généreux & sensible à la gloire, voulut bien me donner

une flotte pour reconquérir l'Isle du Soleil. Ma navigation a été très-longue. Il a semblé que les Dieux me refusoient l'abord de cette Isle, je l'ai vue plusieurs fois, sans en pouvoir approcher; mais m'étant rendu maître de quelques vaisseaux qui en sortoient, j'en ai appris des nouvelles, qui me font horreur. L'infame Philocoris devenu Souverain & maître absolu, a exigé de ses malheureux Sujets un tribut jusqu'à présent inoui. Il les a obligés à courir les Mers comme des Pirates, pour lui amener des Pays les plus éloignés les plus belles Personnes qu'ils peuvent rencontrer; & il a autorisé cette impiété par de nouveaux mystères de Religion qu'il a inventés. J'ai pourtant sçu que la plupart des Grands & du Peuple, commencent à n'être plus trompés, & qu'ils voient avec indignation les désordres de leur Tyran.

Une tempête furieuse m'a poursuivi pendant plusieurs jours: j'ai vu périr & submerger toute la flotte qui m'accompagnoit. J'ai été jetté sur le bord de la Mer, où je commence à croire que les Dieux veulent me protéger, puisqu'ils m'ont fait rencontrer dans le Prince de Libye les secours que j'y trouve.

Aménophis rêva long-tems, après avoir entendu ce récit. Ménécrate ne sçavoit à quoi attribuer un silence si extraordinaire, lorsque le Prince sortant de sa rêverie l'embrassa, & le pria de vouloir bien n'apprendre à aucune autre Personne qu'à lui ce qu'il

venoit de lui confier. Vous m'êtes envoyé par les Dieux , lui dit Aménophis , pour me déterminer au parti qu'il y a long-tems que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je mène ici dans les délices d'une Cour oisive me fait honte. Je voulois aller chercher la gloire , & les aventures qui peuvent donner un nom célèbre , & je ne sçavois de quel côté tourner mes pas. Ce sera présentement vers l'Isle du Soleil. Je ne vous cacherai pas qu'il faut que ce soit à l'insçu du Roi mon pere & de la Reine ma mere : mais ne craignez point que le secours que je veux vous donner en soit moins prompt ni peut-être moins heureux. Je ne vous promets pas des flottes ni des armées ; mais je vous promets un nombre choisi des plus braves & des plus fidèles hommes de Libye. Ils me suivront par tout où je voudrai les mener , & ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les Peuples de l'Isle du Soleil , me fait penser que nous réussirons mieux à détrôner le Tyran , si nous y arrivons sans lui donner aucun ombrage.

Ces deux Princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devoient prendre , & de garder un profond secret de leur dessein. Ménécrate demeura inconnu dans la Maison de Campagne où Aménophis le laissa : & Aménophis conduisit si heureusement son entreprise , qu'au bout de quelques jours il fut assuré de deux cens jeunes Libyens résolus à se dérober de leur patrie avec lui pour le suivre ; & qu'ayant fait

préparer un vaisseau , dont les Pilotes ignoroient l'usage qu'en en vouloit faire , il partit avec Ménécrate , & ces braves Libyens. Ils firent voile vers l'Isle du Soleil , où au bout d'un mois de navigation heureuse , ils prirent port tous également inconnus , & sous le prétexte de faire des Sacrifices au Soleil , comme c'étoit la coutume. Ils jugèrent à propos de se disperser dans l'Isle en differens endroits , pour jeter en plus de lieux differens les bruits que dans la suite il leur seroit necessaire de répandre. Ils convinrent d'un rendez-vous pour se donner de leurs nouvelles , & d'un signal pour se rassembler , lorsqu'il en seroit besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un Château qui étoit peu éloigné de la Capitale de l'Isle. Ce Château appartenoit à Crisotas ce vertueux Sujet , qui avoit sauvé Ménécrate. Il avoit reçu de tems en tems des nouvelles de Ménécrate. Il sçavoit qu'il étoit parti de Chipre avec une flotte puissante : il l'attendoit avec beaucoup d'impatience ; mais il fut extrêmement surpris d'apprendre , lorsque ce Prince se fit connoître à lui , que sa flotte étoit perdue , & qu'il n'arrivoit qu'avec deux cens hommes , que le généreux ami qu'il lui montra , en lui présentant Aménophis , lui avoit donnés. Crisotas versoit des larmes de joie en embrassant Ménécrate. Mais malheureux Prince , lui dit-il , venez-vous vous livrer au meurtrier de votre Maison ? Qu'esperez vous que deux

cens hommes puissent faire contre un scélérat qui en a toujours plus de vingt mille sous les armes ? Il est vrai que les Peuples commencent à se désabuser : il est vrai aussi que le Palais du Soleil est devenu un lieu d'infamie & de toutes sortes de honteuses voluptés. Mais les Peuples qui le sçavent & qui en ont horreur , ne laissent pas pourtant d'être attachés au Grand-Prêtre par une infinité d'intérêts differens.

Généreux Crisotas , lui répondit Ménécrate , pourvu que vous nous donniez vos conseils , nous espérons tout de notre courage , & de la justice des Dieux. Ménécrate , qui voyoit que Crisotas confidéroit avec une extrême attention Aménophis , & qu'il paroïssoit surpris de l'air de grandeur & des charmes qui étoient répandus sur toute sa personne , ne crut pas lui devoir céler la naissance de ce Prince. Le sage Crisotas , après avoir loué leur généreuse amitié , les pria l'un & l'autre de se laisser conduire par lui. Ils promirent de se tenir enfermés chez lui jusqu'à ce qu'il eût été , comme il leur dit qu'il le vouloit faire , réveiller le courage & le zèle des anciens serviteurs de Zénotras : & Crisotas partant peu de jours après , laissa ces deux Princes dans son Château.

Après son départ , Ménécrate & Aménophis passèrent les premiers jours de leur solitude sans s'ennuyer. La femme de Crisotas , quoiqu'avancée

en âge, étoit encore aimable par ses manieres, & par son esprit. Célidonie sa fille, sans avoir une beauté parfaite, plaisoit infiniment. Elle étoit petite, mais sa taille étoit si proportionnée, & ses façons de penser & de s'exprimer si vives & si piquantes, que les beautés les plus régulières ne l'effaçoient point : ses cheveux étoient blonds : elle avoit le plus beau teint & les plus belles dents du monde. On admiroit d'autres personnes auprès d'elle, mais on n'aimoit qu'elle. Les qualités de son ame étoient au-dessus des charmes de sa personne. Les deux Princes passaient les jours entiers avec elle. Elle les instruisoit des particularités de l'Histoire de l'Isle, Aménophis à son tour lui contoit les aventures de la Cour de Libye ; & le dessein qu'il avoit déjà formé, avant que de connoître Ménécrate, de chercher la gloire dans les Pays étrangers. De semblables entretiens n'amuserent pas long-tems Aménophis. Il étoit naturellement vif & ennemi du repos. Pour Ménécrate il s'occupoit sans s'en appercevoir, & plus même qu'il ne vouloit, du plaisir de voir & d'entretenir Célidonie. Mais Aménophis ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la Chasse. Il suivoit un jour un Cerf qu'il avoit lancé aux environs du Château de Crisotas : il n'étoit accompagné que d'Anaxaras illustre Libyen, qui avoit toute sa confiance ; lorsque la Chasse le menant dans des Campagnes, où il n'avoit point

encore couru , le conduisit dans un bois , dont la beauté & la magnificence des routes le surprirent. Il n'y fut pas long-tems, sans être arrêté par un vaste enclos qui lui donna de la curiosité. Il oublia sa Chasse , & il suivit long-tems le tour des murailles pour voir s'il n'y découvreroit point quelque entrée. Le hazard fit qu'il trouva une petite porte que la négligence d'un Jardinier avoit laissée entr'ouverte. Il mit pied à terre , & donna son cheval à Anaxaras : il entra dans les plus beaux Jardins du monde. La fraîcheur que donnoit une infinité de Fontaines jaillissantes , la beauté des Arbres toujours verts , & la grande quantité de Fleurs qui sembloient naître sous les pas , lui causèrent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours , sans sçavoir où il alloit. Il entra dans une Sale d'Orangers , où sur un gazon verd & fleuri entre quatre Myrtes , qui sembloient représenter les Colonnes d'un lit , il vit une jeune Beauté endormie. Il en approcha avec une émotion , dont il ne connoissoit pas la cause. Il craignit de la réveiller : ses nouveaux sentimens le rendant timide & comme immobile , il la considéra long-tems. Il s'oubloit lui-même , & il ne sçavoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre ; cependant il étoit plein d'admiration & de desirs. Une Esclave qui apparemment avoit accompagné cette belle personne , & qui s'étoit éloignée de peur de troubler son repos , revint en marchant fort doucement & sans être ap-

perçue d'Aménophis. Cette Esclave fut effrayée de voir un homme assez audacieux, pour être entré dans des Lieux sacrés. Cependant comme elle vit que la jeune Personne n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entr'elle & Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire, ignorez-vous où vous êtes, & que la mort est le prix d'une telle hardiesse ? En lui parlant ainsi, elle le poussa hors de la Sale d'Orangers. Il étoit si troublé & si saisi de mouvemens inconnus, que sans répondre à cette Esclave, peut-être même sans entendre ce qu'elle lui disoit, il se laissa conduire, où elle vouloit. Dès qu'elle fut derriere une palissade, où elle crut lui pouvoir parler plus sûrement, elle lui demanda qui il étoit. Je ne sçais, dit-il, & j'ignore où je suis. Vous êtes, lui dit cette Esclave, dans les Jardins délicieux du Grand-Prêtre. Il n'est permis à aucun Mortel d'y entrer : vous vous exposez à une mort cruelle, & vous exposez en même tems à une disgrâce terrible la Beauté que vous avez vu endormie. Apprenez-moi, continua-t-elle, qui vous a ouvert l'entrée de ces Lieux ? Je vois que vous êtes Etranger, & j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis un peu revenu à lui, raconta à l'Esclave la maniere dont il étoit venu jusques dans cet endroit où elle l'avoit trouvé. Il lui demanda avec empressement si c'étoit une Femme du Souverain Pontife qu'il venoit de voir.

L'Esclave lui apprit que c'étoit une Estrangère que des Pirates avoient enlevée & présentée depuis peu au Grand-Prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Il lui fit en même tems beaucoup de questions, à quoi l'Esclave alloit répondre, quand elle entendit du bruit qui lui donna à peine le tems de dire à Aménophis de fuir promptement & s'il ne vouloit se perdre, & perdre la Beauté qu'il tenoit de voir. La crainte d'exposer une personne, qui venoit de faire une si vive impression sur le cœur d'Aménophis, lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux pour retrouver la même porte par où il étoit entré. Dès qu'il eut rejoint son fidèle Libyen, il le regarda sans rien dire: il reprit son cheval & sans s'informer de ce qu'étoit devenu la Chasse: Anaxaras, lui dit-il, où veux-tu que nous allions? Anaxaras étonné de ce discours, lui demanda d'où venoit le trouble où il le voyoit, & ce qui lui étoit arrivé? Mon cher Anaxaras, répondit-il, j'ai vu . . . je ne puis le dire, je suis le plus amoureux des hommes, & je ne me connois plus. Seigneur, dit Anaxaras, songez-vous que vous êtes venu ici pour détrôner un Tyran, & non pas pour vous livrer à l'Amour? Ah, reprit Aménophis, cet Amour précipitera la perte de ce Tyran. Je le hais non seulement comme un Usurpateur, mais comme un Rival, qui possède ce que j'adore. Il s'abandonna ensuite à des rêveries qu'Anaxaras

n'osa pas interrompre. Ils arrivèrent fort tard au Château de Crisotas. On commençoit à s'inquiéter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, & sur le prétexte de sa lassitude il se retira aussi-tôt dans son appartement. Il passa toute la nuit avec Anaxaras dans l'agitation que donne une nouvelle passion, & sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avoit vu, il dépeignit à ce Favori l'air, le visage, & la taille de l'Esclave qu'il avoit entretenue; & il le conjura de s'informer qu'elle elle étoit, & de tâcher de trouver accès auprès d'elle. Anaxaras s'acquitta de cette commission avec tant d'adresse, qu'il lia une vraie amitié avec l'Esclave, d'autant moins scrupuleux dans ces sortes de petites intrigues, qu'il ne craignoit pas qu'elles eussent de trop longues suites. Il y a apparence qu'il persuada à l'Esclave qu'il l'aimoit. Quoi qu'il en soit, l'Esclave étoit jolie, elle se plaisoit à entretenir Anaxaras; & bientôt elle ne lui cacha rien de tout ce qu'elle sçavoit. Il apprit par elle que l'Etrangere, qui donnoit à Aménophis une curiosité si vive, s'appelloit Cléorise; qu'elle étoit insensible à la passion du Grand-Prêtre. L'Esclave dit qu'elle ne sçavoit si cette insensibilité n'étoit point causée par quelque autre passion, dont elle pouvoit être prévenue. Car, ajouta-t-elle, Philocoris est le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes, & je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est

telle-ci. Elle passe les jours à soupirer , & je suis la seule avec qui elle daigne quelquefois parler ; mais je n'ai encore osé lui faire aucune question ni sur son cœur , ni sur sa fortune.

Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'Esclave lui répondit qu'on ne pourroit la voir que le jour de la Fête du Soleil ; que ce jour-là elle placeroit Anaxaras & son ami dans le Temple en un lieu , d'où il pourroit considérer cet objet de leur curiosité ; qu'il ne lui étoit pas possible de faire rien de plus. Anaxaras rendit compte de toute cette conversation au Prince de Libye , qui attendit avec impatience le jour de la Fête du Soleil.

Cependant Crisotas , qui étoit allé parcourir toute l'Isle & ranimer le courage & le zèle de ce qui étoit resté de Sujets fidèles , revint trouver les deux jeunes Princes. Il leur dit qu'il avoit confié le secret de la vie de Ménécrate à plusieurs des plus considérables de l'Isle ; qu'il espéroit que , lorsque l'occasion s'offriroit de se déclarer , Ménécrate se trouveroit le plus fort : mais qu'il croyoit qu'il ne falloit rien précipiter , & qu'avant que d'attaquer l'Usurpateur , il falloit prendre des mesures si justes & si certaines qu'on fût assuré de le détrôner,

Ménécrate & Aménophis tout impatiens qu'ils étoient de signaler leur courage , ne furent point fâchés de ce petit retardement. Ménécrate devenoit

sous les jours amoureux de Célidonie, & il apprenoit que l'embarras de l'entreprise qu'il méditoit ne lui ôrât les moyens d'achever de gagner le cœur de cette belle Fille, à qui il se faisoit déjà un plaisir de pouvoir offrir la moitié de son Trône, s'il y remontoit.

Aménophis souhaitoit aussi de connoître mieux Cléorise, qu'il aimoit déjà si passionnément : & il étoit bien aise, avant que de se jeter dans le tumulte des armes, de prendre quelque mesure pour empêcher que cette Etrangère ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la Fête du Soleil arrivoit & le Grand-Prêtre qui espéroit que sa magnificence feroit sur le cœur de sa nouvelle Maîtresse ce que ses soins & ses assiduités n'avoient pu faire encore, voulut rendre cette Fête plus éclatante qu'elle n'avoit jamais été.

Au milieu de la Ville du Soleil est une grande & magnifique Place, dont le Temple du Soleil fait une des faces. Derrière ce Temple est le Palais du Souverain Pontife. Les trois autres faces de la Place sont ornées d'une Colonnade de Marbre & de Jaspe. Cette Colonnade soutient de longues & de larges Terrasses avec des Balustres de porphyre à hauteur d'appui. Les Maisons qui sont derrière cette Colonnade sont toutes de marbre avec de grandes Fenêtres toutes de symétrie & ouvertes sur les Terrasses. La Place sert aux Jeux & aux Combats.

qui se donnent le jour de la Fête. Cette Fête s'ouvre le matin par un superbe Sacrifice que le Grand-Prêtre fait lui-même. On peut croire que le Temple du Soleil, où on arrive par une Place si magnifique, est encore plus superbe & plus magnifique que la Place. L'or & les pierres précieuses y éclatent de tous côtés. L'Autel sur-tout en est si couvert qu'il est impossible de le regarder sans en être ébloui. Il est élevé sur six marches de Porphyre sous une espèce de Dôme d'or soutenu de quatre Colonnnes du plus beau Lapis que la nature ait jamais produit. Ce Dôme est chargé en dedans & en dehors d'une infinité de Diamans qui jettent leur feu sur l'Autel, sur quoi il n'y a qu'un brasier d'un feu toujours ardent & brillant pour représenter le Soleil.

La jeune Esclave n'oublia pas la parole qu'elle avoit donnée à Anaxaras, Elle le fit placer avec Aménophis vis-à-vis d'une Tribune superbe, qui regardoit sur l'Autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce seroit là que Cléorise seroit placée. La Tribune étoit ornée avec tant de soin, & elle étoit tendue d'un brocard d'or si riche, qu'ils comprirent aisément que c'étoit le lieu d'où l'amoureux Grand-Prêtre vouloit être regardé par sa nouvelle Maîtresse. Ils virent peu de tems après des Esclaves qui vinrent répandre des Eaux de senteur & bruler des parfums dans cette Tribune ; & ils jugèrent que la véritable Divinité du Grand-Prêtre alloit bientôt

arriver. Mais dans le moment qu'Aménophis inquiet & troublé par des agitations extraordinaires tenoit ses yeux attachés sur le lieu où il l'attendoit, une Grille dorée en façon de Jalousie tomba, & ferma toute l'ouverture de la Tribune.

Cette aventure imprévue causa au Prince un saisissement si violent, qu'il en pâlit. Il s'appuya sur Anaxaras, & il attacha ses yeux sur cette fatale Grille, avec tant d'application, qu'on eût cru qu'il perçoit à travers, & qu'il voyoit tout ce que sa seule imagination lui représentoit.

Il s'étoit paré avec tant de soin, & il avoit tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardoit avec admiration. Le Grand-Prêtre lui-même, lorsqu'il approcha de l'Autel, jeta deux ou trois fois les yeux sur lui. Le Souverain Pontife beau, quoiqu'il ne fût plus dans la première jeunesse, avoit la taille haute & majestueuse. Il portoit sur sa tête un de ces Chapeaux en pointe dont les Rois de Perse se couronnoient. Il avoit sur ses épaules & autour de sa poitrine une large Bande de pourpre brodée d'or, sur quoi étoient appliqués les douze signes du Zodiaque taillés chacun d'une seule pierre fine. Elles étoient toutes de couleur différente. Rien n'étoit si beau, ni si digne d'être vu que l'habillement, & que le Prince qui le portoit : mais il ne fut regardé ni d'Aménophis ni de Cléorise, de qui Aménophis

Aménophis & lui souhaitoient également d'être regardés. Elle étoit assise derrière la Jalousie de la Tribune, & le hazard avoit fait qu'elle avoit d'abord jeté les yeux sur le Prince de Libye. Il lui parut si bien faire, qu'elle les y arrêta quelque tems, sans croire qu'elle eût ni plaisir ni attention à le considérer. Elle s'aperçut peu de tems après qu'il ne détournoit pas les yeux de dessus la Tribune. Elle en rougit, comme s'il eût pu voir qu'elle le regardoit. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, & elle les ramena aussitôt sur le même objet. Il lui sembla que c'étoit par aversion pour le Grand-Prêtre, qui lui étoit odieux, & qu'elle ne vouloit pas regarder. Elle se contenta de cette raison qu'elle se dit à elle-même, & pendant tout le tems que dura le Sacrifice, elle ne leva pas les yeux de dessus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en appercevoir ! Il sortit du Temple après que la cérémonie fut achevée, & il se plaignit si douloureusement à Anaxaras de son malheur, qu'Anaxaras en fut touché, & qu'après l'avoir prié d'aller l'attendre chez Crisotas, il alla conjurer l'Esclave de faire en sorte qu'Aménophis pût entrer dans le Palais, & voir la beauté, qui lui avoit été cachée dans le Temple. L'Esclave pensa long-tems sur ce qu'Anaxaras proposoit, & trouva que c'étoit impossible. Enfin elle se souvint qu'il y avoit sous le Temple des Souterrains qui communiquoient au Palais du Grand-Prêtre, que la Clé de

ces Souterrains étoit entre les mains d'un Officier du Temple, sur qui elle avoit beaucoup de pouvoir, parce que c'étoit elle, qui avoit eu le crédit de lui faire donner son emploi.

Elle dit à Anaxaras que le Souverain Pontife passeroit huit jours dans son Palais du Temple, suivant la coutume : qu'elle verroit si pendant ce tems-là il étoit possible qu'elle procurât à son ami la dangereuse satisfaction qu'il souhaitoit, & que le lendemain elle lui en rendroit compte. Anaxaras rendit presque la vie au Prince de Libye, quand il lui porta cette nouvelle.

Les Amans se flatoient aisément : & quoique l'Esclave n'eût encore rien promis de positif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il espéroit qu'elle feroit. Je puis donc, mon cher Anaxetas, dit-il, me flater de revoir Cléorise, pour qui seule je veux vivre désormais. Mais, hélas ! reprit-il aussitôt, je la trouverai peut-être si prévenue de quelque autre passion, que je ne serai pas plus heureux que le Grand-Prêtre. Il n'importe, ajouta-t-il : que je la voye, & je mourrai sans regret.

L'Esclave instruisit Anaxaras le lendemain de tout ce qu'Aménophis & lui dans trois ou quatre jours auroient à faire pour entrer secrètement dans une des Galeries du Palais, où elle promit qu'elle conduiroit Cléorise vers le milieu de la nuit, avant

qu'elle se couchât, parceque, dit l'Esclave, elle a accoutumé d'attendre presque toujours l'Aurore avant que de se mettre dans son lit. Elle en use ainsi, pour avoir plus de tems à soupirer seule & en liberté. Le jour Philocoris ne la quitte point, & il l'oblige à se retirer, dès que la nuit vient; & elle passe la plus grande partie de la matinée dans son lit, afin d'avoir un prétexte, pour ne le pas laisser entrer dans son appartement.

Philocoris avoit fait construire dans son Palais une Galerie superbe, qui terminoit l'appartement où il avoit logé Cléorise. Cette Galerie étoit ornée de Statues qui représentoient d'un côté les Héros de la Grèce, & de l'autre les grands Princes, qui avoient été parmi les Perses depuis Cyrus. Ces Statues étoient si artistement incrustées de marbre de différentes couleurs & revêtues de lames d'or, d'argent, & d'acier pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables hommes vivans & armés.

Il manquoit d'un côté la Statue de Diomède, & de l'autre celle du grand Artaxerxès, que les Ouvriers achevoient, & dont les places étoient préparées. L'ingénieuse Esclave devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis & lui pourroient se couvrir l'un d'armes Grecques, & l'autre d'armes Persiennes, & qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux

Statues qui manquoient ; qu'elle amèneroit auprès d'eux la belle Etrangère qu'ils vouloient voir , & avec qui elle avoit accoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette Galerie. Elle étoit assurée de les faire entrer par le Souterrain ; & après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires , elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion & de la sagesse de son ami , comme elle se répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé & il faut s'être trouvé dans des inquiétudes semblables à celles du Prince de Libye , pour pouvoir dépeindre & pour concevoir la joie qu'il eut , lorsqu'Anaxaras vint lui apprendre tout ce que l'Esclave lui avoit dit. Il ne trouva rien de difficile dans l'entreprise. Il employa deux ou trois Libyens à faire faire en leur présence des armes sur le modèle qu'Anaxaras avoit donné. Ces Libyens firent aux Ouvriers des présens si considérables , & ils s'attachèrent si assidument à les voir travailler , qu'en deux jours Aménophis eut tout ce qui lui étoit nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience & sans inquiétude ; mais comme l'espérance , quand elle entre dans l'esprit d'un amant , y fait presque autant d'impression que la félicité même , Aménophis , qui se croyoit assuré qu'il verroit bientôt Cléorise , avoit une joie douce , qui lui avoit rendu

D'AMENOPHIS.

113

tous les charmes de la conversation. Il y avoit plusieurs jours que Ménécrate s'étoit apperçu du changement d'humeur du Prince de Libye , & qu'il cherchoit l'occasion de lui en demander la cause.

Aménophis ne lui donna pas la peine d'attendre long-tems cette occasion. Il vint trouver Ménécrate & il lui parla de tant de choses différentes , & avec une ouverture de cœur & d'esprit si parfaite , que Ménécrate crut , qu'il pouvoit lui demander ce qui l'avoit obligé de paroître si rêveur depuis quelque tems. Aménophis rougit. Je vous avoue , dit-il à Ménécrate , que la honte d'être si long-tems inutile à vos intérêts , m'avoit jetté dans une espèce de tristesse & d'abatement , dont je ne voulois pas cependant que vous vous apperçussiez. Je viens , ajouta-t-il , d'entretenir Crisotas , & tout ce qu'il m'a dit me donne une satisfaction que je ne puis vous exprimer.

En effet Crisotas ayant trouvé ce jour-là le Prince de Libye , qui se promenoit seul dans les Jardins , étoit venu l'aborder ; & après lui avoir rendu compte des nouvelles qu'il avoit reçues de tous les différens endroits de l'Isle , où il avoit répandu des amis & des Créatures fidèles , pour entretenir les dispositions qu'il avoit laissées en revenant chez lui , il avoit dit à Aménophis qu'il n'étoit plus permis de différer , & qu'il falloit avant la fin des Fêtes du Soleil accabler le Tyran , où être accablé

par lui. Cette résolution avoit charmé Aménophis ; & l'Amour n'avoit pas eu moins de part au plaisir qu'elle lui donnoit, que la gloire & l'envie de servir son ami.

En quittant Crisotas il étoit venu joindre Ménécrate ; & après lui avoir dit ce qu'on vient de rapporter : Songez , lui dit-il , que vous serez bientôt en état de rendre libres , tant d'innocentes Beautés ; que votre lâche ennemi tient captives. Songez , continua-t-il emporté par sa passion , que..... Il rougit ; & il n'acheva pas ce qu'il avoit envie de dire. Ménécrate s'aperçut de ce trouble , sans en démêler la cause , & comme s'il eût voulu achever ce que son ami avoit commencé : Songez vous-même, Prince , lui dit-il , que si je regne ce sera par vous , & que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la Fortune mettra en mon pouvoir.

Puis-je vous demander , continua Ménécrate , si vous êtes mieux informé que moi de tout ce qui se passe au dedans de ces murs superbes , où l'insolent Philocoris jouit tranquillement de ses crimes ? J'ignore s'il y a quelque Beauté qui y soit digne de votre attention. On m'a parlé d'une Etrangère , qu'on appelle Cléorise. On dit que c'est une des plus surprenantes Beautés , qu'on ait jamais vues , & dont le Grand-Prêtre est fort amoureux. Vous seroit-elle connue ?

Aménophis se trouva embarrassé à cette question.

Il ne vouloit pas que son ami devinât qu'il étoit amoureux. Il craignoit de se trahir en parlant de Cléorise, & cependant il en vouloit parler, pour jouir de ce plaisir que les Amans ont à entendre seulement nommer l'objet de leurs amours. Il pria Ménécrate de lui dire qui étoit cette Cléorise & ce qu'il en sçavoit.

Ménécrate n'en sçavoit rien de plus particulier que ce qu'il avoit déjà dit. Il le répéta à Aménophis. Au nom de Cléorise Ménécrate avoit vu briller dans les yeux du Prince de Libye un feu si étincellant qui fut suivi d'une si subite langueur, qu'il ne douta pas qu'il n'en fût amoureux, sans pouvoir comprendre comment il avoit pu le devenir : mais il ne voulut pas faire appercevoir à son ami qu'il commençoit à pénétrer les secrets de son cœur ; & Aménophis en même tems voulant détourner la conversation parla de Célidonie.

Ménécrate avoua au Prince de Libye, qu'il se flatoit de n'être pas indifférent à la fille de Crisotas ; & regardant Aménophis : Plût aux Dieux, lui dit-il, que vous fussiez amoureux aussi-bien que moi, & que le même jour, qui me mettra en état de couronner Célidonie, pût vous rendre possesseur de quelque autre personne aussi tendrement aimée de vous que Célidonie l'est de moi ! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embrassant, je vois que vous lisez trop dans mon cœur : contentez-

vous de sçavoir que je suis amoureux : & que si mon bonheur ne dépend pas entierement de vous , vous pourrez du moins y contribuer beaucoup , si le Ciel favorise la justice de notre entreprise.

Ces deux Princes depuis cette conversation ne se quitterent presque plus ; & Aménophis ne fit plus un mystère à son ami de l'aventure qui l'avoit rendu amoureux de Cléorise. Cependant le Prince de Libye, qui ne doutoit pas qu'en entrant dans le Palais du Grand-Prêtre, de la maniere dont il devoit y être introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur que Ménécrate n'eût envie d'en partager le péril avec lui.

Enfin arriva cette nuit où la jeune Esclave avoit promis à Anaxaras de le faire entrer avec Aménophis dans la Galerie. Les armes furent portées chez cet Officier du Temple nommé Créon, que l'Esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on souhaitoit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux Hommes qu'elle introduiroit par le Souterrain dans l'Appartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du Grand-Prêtre. Ainsi le Ministre du Temple ne fut point étonné, lorsqu'Aménophis & Anaxaras vinrent chez lui, & qu'ils se travestirent l'un en Diomède & l'autre en Artaxerxès. Il admira la bonne mine du Prince de Libye, qui choisit le personnage de Diomède ; & comme il lui sembla qu'Ana-
xaras

anaxaras qui s'habilla en Artaxerxès témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si dans le divertissement qu'il s'imaginait que le Grand-Prêtre vouloit donner, ils seroient les seuls Acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris & si charmé qu'il le fut à cette question. La Fortune qui, quand elle veut se mêler des affaires humaines, contribue à leur succès plus que la prudence la plus éclairée, offroit à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais osé espérer. Il avoit fait venir autour du Palais à l'insçu d'Aménophis un grand nombre de Libyens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées sous leurs habits, & de se tenir prêts à forcer quelque porte du Palais au premier bruit qu'ils entendraient. Il ne sçavoit de quel usage lui pourroit être cette précaution, ni quel secours il pourroit tirer de ces Libyens, si Aménophis & lui étoient découverts, & si le Grand-Prêtre les faisoit arrêter.

Il jugeoit même sans peine que s'ils étoient surpris, il pourroit les faire punir sur le champ de leur témérité, sans qu'il se fit dans le Palais aucun mouvement ni aucun bruit qui servît de signal aux Libyens. Cependant comme il pouvoit arriver telle occasion, où le secours de ces Libyens ne leur seroit pas inutile, il avoit jugé à propos de les faire venir.

La question que lui fit l'Officier du Temple , lui inspira une vue très-avantageuse , dont il se servit en homme d'esprit. Il répondit à Créon qu'Aménophis n'avoit pas le secret de la Fête ; que lui seul en étoit chargé. Il dit aussi à Créon qu'il y avoit à sa porte deux ou trois Hommes qu'il falloit qu'il fit entrer , sans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon sortit avec Anaxaras , qui fit signe à deux ou trois Libyens d'approcher. Il leur parla en présence de Créon , & sans que Créon comprît le véritable sens de ce qu'il leur disoit , il leur fit entendre ce qu'ils avoient à faire.

A peine Anaxaras étoit revenu joindre Aménophis , que la jeune Esclave vint les trouver , & qu'elle leur dit de la suivre. Elle les conduisit par une longue Voute , où ils n'étoient éclairés que d'un Flambeau qu'elle portoit. Elle les mena à un petit Escalier dérobé qui étoit à un coin de la Galerie , où elle les fit entrer. Voilà , leur dit-elle , en leur montrant les deux places des Statues , celles qu'il faut que vous occupiez. J'espère que , comme la Nuit est fort avancée , & qu'il y a déjà du tems que le Grand-Piêtre est retiré , vous ne passerez pas encore une heure sans voir arriver Cléorise , que je vais même presser de venir ici , comme elle a accoutumé de faire toutes les nuits.

L'Esclave s'approcha d'Anaxaras : Vous voyez , lui dit-elle , à quoi je m'expose pour vous. Elle ne

lui donna pas le tems de répondre, se hâtant d'aller le long des deux côtés de la galerie allumer des lampes magnifiques, qui y répandirent une lumière aussi brillante que le jour.

Le Prince de Libye & Anaxaras, en occupant chacun la place d'une statue & en se regardant sans oser se parler, n'étoient pas l'un & l'autre sans inquiétude, quoique bien différente. Aménophis dans l'impatience de voir Cléorise, n'étoit agité que de son amour; & Anaxaras trembloit du péril où un amour indiscret exposoit ce Prince dont la vie lui étoit plus chère que la sienne.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise appuyée sur la jeune Esclave entra dans la galerie. Elle étoit dans un deshabillé magnifique, jaune & argent, qui en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté aussi-bien que de celle de sa gorge & de ses bras. Ses cheveux, du plus beau noir du monde, étoient relevés négligemment & attachés sur le haut de sa tête par un tissu jaune & argent. La perfection de ses traits étoit accompagnée de toutes les graces de l'enfance & des charmes de la plus brillante jeunesse. L'Esclave lui aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras. Cléorise ne s'aperçut pas qu'il y avoit une statue de plus qu'à l'ordinaire. Elle passa sans attention. Elle s'assit sur un lit de repos qui étoit au bout de la galerie. Elle sou-

pira en regardant tristement l'Esclave qui étoit debout à côté d'elle : Ma chere Pêritée , lui dit-elle , vous êtes la seule personne dans ces horribles lieux , pour qui je n'aye point senti d'aversion. Il me semble que vous êtes digne d'une fortune plus heureuse que celle que vous avez ici , & d'un séjour où il y auroit plus d'innocence.

Hélas ! ne pourrions-nous point vous & moi sortir de notre captivité ? Madame , lui dit Pêritée , je suis née dans le Palais du Grand Prêtre ; je ne connois nul autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontés du Souverain. Plût au Ciel que vous pussiez n'être pas insensible aux sentimens qu'il a pour vous ! Vous vous feriez un destin , dont les plus grandes Princesses seroient jalouses. Je sçais , poursuivit-elle , que vos charmes ont fait une si vive impression sur le cœur du Grand-Prêtre , que je ne doute pas qu'il ne renonce à toutes les volages Amours qui l'ont occupé jusques-ici , & que vos vertus ne l'engagent à vous choisir pour sa seule & légitime épouse. Vous sçavez qu'il est en même-tems Roi & Grand-Prêtre. Ah ! Madame , dit Pêritée , pourquoi ne voulez-vous pas être Reine de l'Isle du Soleil ?

Que plutôt , s'écria Cléorise , ce Divin Soleil adoré de tant de Peuples , se retire à jamais de dessus nous ! Aménophis entendoit toute cette conversation. Il n'avoit pu s'empêcher de tourner la

tête toute entière du côté de Cléorise, & il avoit fait trembler Anaxaras & Périnée. Cléorise toute occupée de ses ennuis n'avoit pas apperçu le mouvement de tête d'Aménophis. Mais comme elle tourna un peu après les yeux de son côté, & qu'en même-temps l'idée de l'Inconnu, qu'elle avoit considéré avec tant d'attention dans le Temple, se présenta à elle, elle cessa de parler à Périnée.

Elle regarda cette nouvelle Statue de Diomede, & se tournant du côté de l'Esclave en la lui montrant : Depuis quand, lui dit-elle, cette place qui étoit vuide a-t-elle été remplie? La jeune Esclave un peu interdite, lui répondit que la statue n'avoit été placée que le jour même. Cléorise par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près.

L'Amour même auroit de la peine à décrire ce qui se passoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé en voyant Cléorise si près de lui, que ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jeta à ses genoux; & par ce transport il lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris.

O Dieux! dit-elle en se reculant toute éperdue, où suis-je, & que vois-je? Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme du monde le plus amoureux. Cléorise alarmée de la témérité du déguisement & du discours d'un Inconnu au milieu de la nuit dans un Palais, où tout lui étoit suspect, arracha avec vio-

lence sa robe , que tenoit Aménophis , & sans balancer ni l'écouter davantage , elle courut pour gagner son appartement , d'où plusieurs Esclaves attirées par ses cris entroient déjà dans la galerie. Elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis , qu'elles prenoient pour une statue , s'animer & marcher.

Elles remplirent le Palais d'alarmes. Le bruit en vint jusqu'au Grand-Prêtre. Il étoit alors dans un entretien qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Un de ses favoris lui apprenoit qu'il se formoit une conspiration contre lui : qu'on disoit qu'il y avoit dans l'Isle un fils du feu Roi : que les Peuples amoureux de la nouveauté paroissent charmés de cette fable : & que , depuis le jour de la Fête du Soleil , il s'étoit fait plusieurs assemblées secrètes chez les plus considérables de l'Isle.

Le Grand-Prêtre fut interrompu dans cette conversation par les cris qui venoient du côté de l'appartement de Cléorise. Il craignit que ce ne fût le commencement de la trahison dont on venoit de lui parler. Il y courut suivi de ce qu'il put ramasser de ses gardes. Il trouva Cléorise dans la chambre , où elle n'étoit pas encore remise de son premier trouble. Son silence & les restes de frayeur , qui paroissent dans ses yeux , augmentèrent celle que le Grand-Prêtre avoit déjà.

Les Esclaves voulurent lui apprendre la cause de

te trouble , & elles ne firent que l'embarrasser & que l'étonner davantage , en lui facontant que l'une des statues de sa galerie s'étoit animée. Il voulut entrer dans cette galerie , & comme il traversoit un grand salon qui en faisoit la communication avec l'appartement de Cléorise , il trouva Aménophis , qui marchant d'un pas précipité tâchoit , malgré les prières d'Anaxaras , de retrouver les portes par où elle avoit passé. Il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner , sans lui demander pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée , & sans tâcher d'avoir avec elle une conversation un peu plus longue. La surprise fut égale entre eux : Aménophis reconnut le Grand-Prêtre , & le Grand-Prêtre , qui n'avoit pas ajouté foi au discours des Esclaves , ne laissa pas d'être épouvanté de voir un Inconnu aussi bien fait qu'Aménophis dans l'appartement de Cléorise & couvert de tous les ornemens qui l'avoient fait prendre pour une statue.

Il se tourna du côté de ses Gardes ; & il leur ordonnoit de se saisir d'Aménophis , lorsque ce Prince à la vue du Grand-Prêtre se sentit enflammé de tous les mouvemens d'indignation , de haine & de colere que peuvent inspirer l'amour contre un rival , & l'amitié contre l'usurpateur du trône d'un ami ; & sans considérer qu'il étoit seul , il lança la javeline qu'il avoit à la main gauche. Peu s'en fallut que le Grand-Prêtre ne fût blessé. Aménophis tirant en

même-tems son sabre, se lança lui-même au milieu des Gardes qui s'avançoient pour le saisir, & pour secourir le Grand-Prêtre.

A voir les coups terribles qu'Aménophis portoit, & à entendre le bruit des armes qui retentissoit dans tout le Palais, on eût cru que c'étoit Diomède lui-même qui combattoit encore une fois contre le Dieu Mars. Déjà le sang des Soldats qu'il avoit abatus, couloit à grands flots, & le Grand-Prêtre effrayé s'étoit retiré, pour faire venir un nouveau renfort contre un seul homme.

Il esperoit qu'il alloit bientôt s'en rendre maître, & que ce redoutable Guerrier contre qui tous les coups qu'on portoit sembloient inutiles, seroit bientôt accablé par sa propre lassitude, & par le nombre des ennemis qui l'avoient environné de tous côtés.

Cependant Anaxaras, qui avoit vu qu'Aménophis au lieu de songer à se retirer suivoit Cléorise, & qui ne douta pas que cette hardiesse ne le précipitât dans le plus grand des périls, étoit allé en diligence à la maison de cet Officier du Temple, qui les avoit introduits, il appella les Libyens, à qui il avoit fait croire qu'ils devoient entrer dans la Fête qui se donnoit. Il leur ordonna de se saisir de la maison de Créon & des gens qui y étoient. Ce ne fut pas une chose difficile à exécuter pour eux.

Anaxaras laissant seulement trois ou quatre Li-

byens pour demeurer maîtres du passage , fit entrer tous les autres Libyens qui étoient répandus au dehors ; & leur ayant dit le danger où il croyoit qu'étoit leur Prince , il les conduisit jusques dans le salon. Aménophis entouré de corps morts ne pouvoit presque plus soutenir ses armes , & il alloit tomber entre les mains de son ennemi , sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena.

Ce secours n'étoit pas proportionné au nombre prodigieux de Soldats du Grand - Pretre , qui se pressoient tous autour d'Aménophis. Mais leur frayeur fut si grande à la vue de cette troupe d'Etrangers qui venoient fondre sur eux dans un lieu où ils ne croyoient pas qu'il eût été possible de se faire aucun accès, que, s'imaginant dans cette aventure quelque chose de surnaturel , ils prirent la fuite , & que la plupart se précipiterent par les fenêtres.

Au bruit de ce qui se passoit dans le Palais, les amis de Crisotas s'assemblerent. Ménécrate lui-même, à qui un Libyen courut donner avis du péril où étoit Aménophis , vint avec Crisotas , non-seulement pour secourir son Ami, mais pour profiter du tumulte déjà commencé , & pour faire déclarer le Peuple, pendant que les Troupes du Grand-Prêtre étoient occupées au dedans.

Ménécrate moins ardent pour regagner son trône, que pour secourir Aménophis , laissa Crisotas agir

dans la Ville, & malgré les conseils & les prières de ce sage & fidele Sujet, il se jeta avec un nouveau renfort de Libyens dans le même souterrain, par où déjà les autres avoient pénétré. Le Grand-Prêtre pendant quelques momens dans ce desordre affreux, n'avoit pas laissé d'être encore agité de son amour, & d'y donner ses premières pensées. Il étoit retourné dans la chambre de Cléorise, & se croyant déjà maître du téméraire mortel, qui avoit pu surmonter tant de barrières & d'obstacles, pour entrer jusques dans les lieux les plus secrets du Palais, en rassurant la belle Cléorise, il tâchoit de s'éclaircir si elle n'avoit point quelque part à la témérité de Pinconnu. Mais le nouveau tumulte qui s'excita à l'arrivée de Ménécrate, interrompit bientôt cette jalouse curiosité. Les cris que pouffoient au dehors les gens de Crisotas, avoient rassemblé un grand Peuple. Le bruit répandu parmi ce Peuple, que le fils de leur véritable Roi étoit vivant, qu'il attaquoit les portes du Palais, pour en chasser l'usurpateur & pour remonter sur le trône, faisoit grossir à tous momens la foule des ennemis du Grand-Prêtre, & il fut obligé lui-même de prendre les armes, après avoir conduit Cléorise dans un autre appartement plus éloigné du lieu où le premier combat s'étoit donné.

Anaxaras & Ménécrate que l'amour ne troubloit point comme Aménophis, entendirent le bruit qui

se faisoit au dehors , & ils ne doutèrent pas que Crisotas & ses Amis ne fussent aux mains avec les troupes du Grand-Prêtre. Ils rassemblèrent autour d'eux les Libyens qui les suivoient ; & ils obligèrent Aménophis , qui vouloit chercher Cléorise , à venir plutôt avec eux , pour tâcher de se rendre maîtres du Palais , & de s'assurer ainsi non-seulement de Cléorise , mais de toutes les personnes qui y étoient. Ce ne fut pas sans donner plusieurs combats qu'ils trouverent le moyen de descendre dans les cours de ce Palais. Les Gardes du Grand-Prêtre épars de tous côtés , & s'animant les uns les autres à défendre leur Souverain , disputoient aux Libyens tous les passages & toutes les avenues par où on pouvoit aller dans les cours. Mais comme à chaque moment le trouble & l'épouvante augmentoient, enfin Aménophis , Ménécrate , Anaxaras & les Libyens arrivèrent à la porte qu'attaquoit Crisotas avec ses amis , & la plus grande partie du Peuple qui s'étoit jointe à lui. Les Princes & les braves Guerriers qui les secundoient , chargerent avec tant d'impétuosité ceux qui au dedans du Palais défendoient cette porte , que quoique le Grand-Prêtre y combattit en personne , ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisoit contre eux. Ils crurent que le Palais avoit été forcé de tous côtés ; & laissant la porte dont ils avoient long-tems défendu l'entrée , ils reculèrent pour sauver le Grand-Prêtre , ou du moins

pour vendre cherement leur vie. Mais aussi-tôt qu'ils virent cet infortuné Tyran que le desespoir obligeoit à se précipiter au milieu des armes de ses ennemis, tomber mort d'un coup de sabre qu'Aménophis lui donna, ceux qui un moment auparavant ne respiroient que la fureur & la vengeance au péril même de leur vie, ne voulurent plus la disputer, & ils implorèrent la miséricorde des Vainqueurs.

Crisotas, qui entra en même-tems avec sa Troupe, & qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au Peuple, & pour le prier de pardonner à ceux qui se rendoient à lui. Généreux Crisotas, lui dit Ménécrate, c'est à votre fidélité & à la valeur d'Aménophis que je dois le succès inespéré de ce grand jour. Me préservent les Dieux de le souiller par une barbare sévérité. Je pardonne à tous mes Sujets leur aveuglement passé. Le Peuple accouroit de toutes parts, pour se jeter aux pieds de son nouveau Roi; & de toutes parts les Troupes de l'Usurpateur mettoient bas les armes, & tâchoient de mériter leur grace par leur prompt retour dans l'obéissance.

Le jour commençoit à paroître; Ménécrate avoit ordonné qu'on enlevât le corps du Grand-Prêtre, & que tout indigne que ses crimes l'avoient rendu des honneurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en donner une telle que son ancienne Dignité le méritoit. Ce grand exemple de modération & de clé-

mence acheva de gagner tous les cœurs. Aménophis après avoir embrassé son Ami, voulut le quitter pour retourner dans les appartemens où il croyoit qu'il trouveroit Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang couloit sur ses armes, & il connut que ce Prince étoit blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât. Mais Aménophis que son amour soutenoit : Non, Anaxaras, dit-il, il n'est pas encore tems de songer à moi. Songeons à chercher Cléorise, à qui nous avons donné une si violente frayeur : & en même-tems il tourna ses pas vers un grand escalier qui s'avançoit au milieu du principal corps-de-logis du Palais. Il montoit avec précipitation, tout affoibli qu'il étoit & par ses blessures & par la perte de son sang. Anaxaras, qui vouloit lui aider à se soutenir, avoit peine à marcher aussi vite que lui. Ils entrerent dans l'appartement de Cléorise. Ils traversèrent tous les autres appartemens ; ils revinrent dans la galerie, ils ne virent par-tout que du sang, des morts, des Esclaves fugitives & tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée. Ils s'informerent où elle pourroit être, & ce qu'étoit devenue Cléorise. Personne ne put leur en apprendre des nouvelles. Ils retournerent plusieurs fois aux mêmes endroits qu'ils avoient déjà visités : & commençant alors à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient, Aménophis se sentit affoiblir, les forces lui manquèrent, & il s'appuyoit déjà à demi évanoui sur

Anaxaras, lorsque Ménécrate suivi de Crisotas arriva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis qu'il crut mourant. O Dieux ! s'écria-t-il, de quoi me servira la Couronne que vous me rendez, si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un Prince, pour qui je voudrois sacrifier la mienne ?

Anaxaras, quoique troublé de l'état où il voyoit Aménophis, ne laissa pas de dire à Ménécrate, qu'il croyoit qu'au lieu de plaindre ce Prince, il falloit songer à le secourir. On le désarma, on visita les blessures qui, quoique grandes, ne parurent pas mortelles. En même-tems il poussa de longs soupirs, qui firent connoître qu'il vivoit. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, & qui se trouva être celui même de Cléorise. Les remèdes qu'on lui fit lui rendirent toute sa connoissance. Il vit Ménécrate triste & affligé, & lui tendant la main : Mon cher Prince, lui dit-il, soyez heureux, & que mes malheurs n'empoisonnent point vos prospérités. En disant ces mots il jeta ses regards sur toute la chambre, il crut que ce devoit être celle de Cléorise. Il appella Anaxaras, & il lui ordonna de s'en informer.

Anaxaras, qui avoit trouvé une Esclave, à qui il avoit parlé de Périnée, & qui lui avoit déjà dit qu'elle étoit l'appartement de Cléorise, en assura Aménophis ; & en même-tems il lui fit espérer qu'on la retrouveroit. La flatteuse idée de se voir dans des lieux, & dans la même chambre où Cléorise avoit

passé tant de jours, ranima un peu Aménophis; & l'esperance qu'on lui donnoit, toute incertaine qu'elle étoit, le fit résoudre à souffrir qu'on le laissât seul, pour prendre un peu de repos. Ménécrate s'approchant de lui l'assura qu'il alloit donner des ordres si précis & employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osoit lui répondre qu'on la trouveroit. Ménécrate exécuta sur le champ ce qu'il venoit de promettre. Et aussi-tôt se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit dans le Temple, où tout le Peuple étoit assemblé. Il fit faire des Sacrifices: il monta ensuite à cheval, pour se faire voir à ses nouveaux Sujets, & pour se hâter d'aller lui-même porter à Célidonie les premières nouvelles du grand événement qui alloit le placer sur le Trône. Il le dit à Crisotas: il voulut bien lui laisser croire que c'étoit la reconnoissance des grands services qu'il recevoit de lui, qui l'obligeoit à jeter les yeux sur sa fille, pour partager avec elle la Couronne.

Crisotas comblé de joie, & pénétré de reconnoissance, l'accompagna à l'appartement de Célidonie, à qui il apprit les glorieuses pensées que Ménécrate avoit pour elle. Ménécrate n'eut pas le tems de faire paroître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignent assez. Il étoit environné d'une si grande foule de Sujets avides de le regarder, qu'à peine eût-il la liberté de demander à Célidonie, si

l'amour lui faisoit sentir autant de joie que l'ambition pourroit lui en donner. Célidonie confuse & embatrassée devant tant de témoins, ne répondit que par des regards tendres, & par une rougeur modeste, qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives. Il souhaita que Crisotas vint avec toute sa famille demeurer dans le Palais. Crisotas se disposa à lui obéir sur le champ; & Ménécrate revint avec empressement auprès d'Aménophis.

Déjà on commençoit à voir rétablir un peu de calme dans le Palais. Les femmes qui avoient été au nombre des Favorites du Grand-Prêtre, s'étoient toutes rassemblées dans une grande sale, où elles attendoient la destinée qu'il plairoit au Vainqueur de leur donner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté; & il ne retint dans le Palais que celles qui étoient Esclaves, & qu'il destinoit au service de la nouvelle Reine qu'il alloit bientôt donner à l'Isle du Soleil. Déjà tout ce petit Peuple de Ministres & d'Officiers du Temple ou du Grand-Prêtre commençoit à se rassurer & à rentrer chacun dans son emploi; déjà Anaxaras avoit parcouru tous les endroits les plus écartés du Palais pour chercher Cléorise ou Péritée: déjà après s'en être informé à mille personnes différentes, il commençoit à désespérer d'en apprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même toute en pleurs & rentrant dans le Palais par

par une fausse-porte qui donnoit sur le rivage de la Mer , vint se présenter à lui.

Ah ! vous vivez , lui dit-elle ; & du moins dans cet affreux désordre qui vient d'arriver , les Dieux vous ont conservé , & je ne craindrai plus pour ma vie que je remets entre vos mains. Anaxaras lui promettant non-seulement toute la protection qu'elle pouvoit desirer , mais lui faisant même envisager pour elle une fortune considérable dans le grand changement qui venoit d'arriver , lui demanda où étoit Cléorise ; & il l'assura que Cléorise alloit être plus maîtresse dans l'Isle du Soleil que Philocoris ne l'avoit jamais été. Péritée lui répondit qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire sur le sujet de Cléorise , mais que le lieu où elle étoit ne lui permettoit pas de commencer une conversation qui demandoit plus de secret.

En effet Péritée vit arriver Ménécrate environné de toute la foule , & de toute la pompe qui le faisoit connoître pour le Roi. Anaxaras s'approcha de lui , & le pria de donner quelque marque de bonté à Péritée , & de la faire conduire à l'appartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au Roi , qui après avoir rassuré la jeune Esclave que sa présence faisoit trembler , lui dit d'aller l'attendre dans un des cabinets de l'appartement d'Aménophis , où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même : & ayant encore quelques ordres à

donner, il dit à Anaxaras de demeurer auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du Prince de Libye.

L'espérance qu'on avoit donnée à ce Prince & sa foiblesse causée par la perte de son sang ayant suspendu pendant quelque tems la violence de ses agitations, il commençoit à s'éveiller après un sommeil assez tranquille, qui avoit fait beaucoup de bien à ses blessures, lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le Cabinet, qui avoit une porte sur la ruelle de son lit, & qui étoit celui où Crisotas avoit conduit Péritée.

Aménophis l'esprit rempli de Cléorise s'imagina que peut-être on venoit lui en apprendre des nouvelles. Il ordonna à un des Libyens, qui étoit auprès de lui, d'aller sçavoir ce qui se faisoit dans ce Cabinet. Et Crisotas apprenant que ce Prince étoit éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de ce qu'il voulut sçavoir. Il lui dit que Ménécrate avoit trouvé Anaxaras avec une jeune personne que Ménécrate avoit voulu qu'on amenât dans cet appartement.

Aménophis sentit une grande émotion; & il ne put s'empêcher de prier Crisotas de faire entrer cette personne. Il reconnut Péritée aussi-tôt qu'il la vit. Il lui demanda avec empressement des nouvelles de Cléorise. Péritée qui commençoit à connoître qu'il falloit qu'Aménophis fût d'un rang & d'une

naissance p'us illustre qu'elle ne se l'étoit imaginée ; lorsqu'à la prière d'Anaxaras elle lui avoit procuré les moyens d'entrer dans le Palais , s'approcha de lui avec respect. Seigneur , lui dit-elle , quoique j'ignore encore qui vous êtes , je crois qu'avant que de vous rien dire , je devois vous demander pardon de vous avoir méconnu si long-tems , & de ne vous avoir pas rendu tous les respects que je devois. Mais si vous voulez que par mon obéissance j'efface toutes mes fautes , ordonnez que je ne sois entendue que de vous. Je pense que ce que j'ai à vous dire mérite d'être tenu secret.

Aménophis pria Crisoras de le laisser avec Péritée & d'ordonner que personne ne vint troubler leur conversation. Péritée alors se voyant seule prit la parole de cette sorte.

Je crois , dit-elle , que vous sçavez , Seigneur , que Cléorise livrée au Grand-Prêtre par des Pirates , qui avoient accoutumé de lui amener souvent de belles & jeunes personnes dont ce Palais étoit tout rempli , y étoit depuis trois ou quatre mois. Le Grand-Prêtre m'avoit attachée à elle , & dans les commencemens j'avois tâché de persuader à Cléorise d'aimer le Grand-Prêtre , qui étoit éperdument amoureux d'elle : mais il y avoit déjà quelque tems que n'ayant pu me défendre de prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise je ne la pressois plus avec la même vivacité que j'avois fait autrefois : je pensois

plutôt à me faire aimer d'elle, qu'à en faire aimer le Grand-Prêtre. Je puis dire, Seigneur, que j'avois gagné une partie de la confiance de cette belle Etrangère. Elle ne m'avoit point appris le lieu de sa naissance, ni le nom de sa famille, mais elle ne me cachoit rien de ce qu'elle pensoit. Elle ne dissimuloit point avec moi l'horreur & l'aversion qu'elle avoit pour le Grand-Prêtre. Je croyois que cette horreur étoit peut-être causée par quelque tendresse secrète qu'elle pouvoit avoir eue dans le Pays d'où les Pirates l'avoient enlevée, mais je n'eus pas long-tems cette pensée.

En effet son cœur étoit libre, & elle ne haïssoit le Grand-Prêtre que parceque ses mœurs & sa réputation lui paroissoient indignes du rang qu'il tenoit. Je puis dire, Seigneur, qu'il n'y avoit dans le cœur de Cléorise que de la haine & de la tristesse jusqu'au jour de la Fête du Soleil, où, à la prière d'Anaxaras, je fis ce qui dépendoit de moi, pour vous donner le moyen de voir & de considérer Cléorise en liberté. Dès le soir de ce jour-là même, Seigneur, je la trouvai rêveuse, d'une autre façon qu'elle n'avoit accoutumé de l'être. Ce n'étoit plus cet abattement morne, qui paroissoit dans ses yeux, quand l'ennui & la haine seule l'occupoient. Il me sembloit y démêler je ne sçais quelle inquiétude, qui parmi la tristesse laissoit voir un plaisir doux, qu'elle trouvoit dans ses rêveries.

Vous sçavez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous, & je pense, Seigneur, que vous n'avez pas oublié les discours que vous m'avez entendu tenir à Cléorise, pendant que vous représentiez la Statue de Diomède. J'avoue que me confirmant à tous momens dans l'opinion que j'avois qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son cœur, & piquée d'un peu de curiosité, je voulois l'obliger à m'en faire un aveu, & je ne la pressois de répondre à la passion du Souverain Pontife, qu'afin qu'elle m'en découvrit une autre que je croyois qui commençoit à naître dans son ame.

Aussi-tôt qu'elle a connu le péril, où les cris qu'elle avoit faits sans réflexion vous ont jetté, elle a été prête deux ou trois fois à revenir sur ses pas, pour vous sauver, me disoit-elle, par la pitié seule qu'elle avoit de votre indiscretion. Le tumulte & le désordre sont devenus si affreux que nous n'avons plus sçu ni elle ni moi quel parti nous devions prendre. Nous avons appris que le Grand-Prêtre avoit été tué, & qu'on avoit proclamé un nouveau Roi de l'Isle. Je me souviens, Seigneur, qu'elle m'a dit en rougissant que c'étoit peut-être vous, & qu'elle ne sçavoit si vous lui pardonneriez le danger où elle vous avoit précipité. Comme elle achevoit de me parler de cette sorte, nous voyons entrer dans la Chambre où nous étions deux ou trois Hommes que leurs habillemens nous font connoître pour des

Etrangers. Un d'entre eux déjà avancé en âge s'approche d'elle , & aussi-tôt elle le reconnoit pour son Père.

Venez , ma fille , lui dit-il , profitons des momens que la révolution qui arrive ici nous donne , pour sortir de cet infâme Palais. Les Dieux qui m'ont inspiré de venir dans cette Isle , où je ne doutois pas que les Pirates ne vous eussent amenée , ont eux-mêmes fait naître cette occasion , pour vous rendre votre liberté. J'ai un vaisseau tout prêt à partir sur le rivage , suivez moi , il faut nous échapper d'ici , pendant que le désordre qui y regne empêchera qu'on ne s'apperçoive de votre fuite.

Cléorise se dispose à suivre son Pere , & elle me prie de l'accompagner seulement jusqu'au bord de la Mer. Nous marchons le plus vite que nous pouvons. Son Pere nous précédoit , & les trois ou quatre autres Etrangers nous suivoient. Je voyois bien que Cléorise , quoiqu'elle eût beaucoup de joie d'avoir retrouvé son Pere , eût pourtant souhaité de ne pas s'éloigner si promptement de ces lieux. Elle soupira deux ou trois fois. Ma chère Pêritée , m'a-t-elle dit tout bas , je souhaiterois de tout mon cœur que tu voulusses me suivre dans ma Patrie , où je partagerois avec toi une fortune assez heureuse que les Dieux m'y ont donnée : mais je t'avoue que je n'ose t'en prier. Je te conjure au contraire de demeurer ici. Je serois trop ingrate si

Je quittois ces lieux sans m'assurer un moyen d'être informée de la destinée de ce malheureux Etranger que tu m'as dit , qui ne s'étoit exposé au péril où nous l'avons laissé , que pour me voir. Ma chère Périrée , continua-t-elle , fais moi sçavoir le plutôt que tu pourras , s'il est vivant : & si c'est lui qui s'est fait reconnoître Roi de cette Isle. Hélas ! je ne sçais si je lui dois souhaiter une si haute fortune. Je veux croire qu'il la mérite , mais pourtant j'aimerois mieux qu'avec toutes les Vertus dignes du trône , il ne fût point né pour y monter. Peut-être que s'il n'étoit pas Roi , & s'il connoissoit qui je suis , il ne me trouveroit pas indigne de son souvenir. Si tu peux le revoir , dis-lui , que ses périls m'ont fait frémir , & que son bonheur ne me sera jamais indifférent. C'est l'Isle de Crète qui est ma Patrie , où mon Pere me mène. Et c'est-là que je souhaite que tu fasses tout ton possible , pour me donner incessamment de ses nouvelles. Mon Pere s'appelle Arimante & il est un des premiers Hommes d'une des Républiques de notre Isle.

Voilà , Seigneur , ce que me disoit Cléorise , lorsque nous nous sommes trouvées au bord de la Mer : où Arimante nous donnant à peine le tems de nous embrasser a obligé Cléorise de monter sur son Vaisseau que j'ai vu partir aussi-tôt , & que j'ai accompagné de mes regards aussi long-tems que j'ai pu en versant beaucoup de larmes.

Ab Périée, dit Aménophis, lorsque cessé de parler, que de sujets de joie & d'affliction vous me donnez en même tems ! Grands Dieux, ajouta-t-il, il est donc possible que Cléorise a eu quelque passion sur moi ? Mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donnez le plaisir de le savoir, & vous me mettez hors d'état de la suivre. Aménophis alloit continuer ces tendres plaintes, lorsque le Roi entra dans sa Chambre, & qu'y voyant Périée, de qui Anaxaras avoit eu le tems de lui parler assez au long, il se hâta de demander si Cléorise étoit dans le Palais.

Aménophis ne voyant qu'Anaxaras auprès de lui, dit tout ce que Périée venoit de lui apprendre. Au nom des Dieux, ajouta-t-il en regardant Ménécrate, daignez, Prince, avoir pitié de mon impatience, & faites partir un Vaisseau ; pour aller à l'Isle de Crète, en attendant que mes blessures me permettent de m'y rendre moi-même. Ma chère Périée, ajouta-t-il en la regardant, oserai-je vous prier de monter sur le vaisseau, que je suis assuré que le Roi m'accordera, & d'aller vous même porter à Cléorise les nouvelles qu'elle vous a demandées. Je me flate, continua-t-il, qu'Anaxaras voudra bien vous servir d'escorte, & que le Roi vous fera accompagner, par autant de Femmes que vous le souhaitez, afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux, quand vous aurez avec vous des personnes

des avec qui vous avez accoutumé de vivre.

Péritée & Anaxaras répondirent presque en même tems qu'ils étoient prêts d'obéir. Ménécrate donna les ordres, qui étoient nécessaires au prompt départ du Vaisseau qu'Aménophis demandoit, & en même tems il eut soin d'en faire préparer d'autres, pour porter le Prince de Libye aussitôt qu'il seroit en état de soutenir les fatigues d'un voyage. Tous les mouvemens que le départ d'Anaxaras & de Péritée, & les préparatifs qui se faisoient pour celui d'Aménophis, donnerent à ce Prince pendant deux ou trois jours, auroient été capables de nuire beaucoup à ses blessures, si son Amour ne lui avoit fait trouver dans ces mouvemens mêmes une joie qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquillité plus indolente. Anaxaras impatient de rendre au Prince de Libye un service que par la connoissance qu'il avoit des sentimens de ce Prince il regardoit comme le plus important qu'il lui pût rendre, dès qu'il eut reçu ses derniers ordres, se hâta de partir avec Péritée; quoique la Mer émue & les Vents contraires fissent craindre au Pilote quelque tempête prochaine. Il espéra que les Dieux favoriseroient son voyage, & que son départ procureroit du moins à Aménophis un repos qu'il croyoit nécessaire pour assurer les jours du Prince.

Pendant qu'Aménophis étoit encore au lit, Ménécrate voulut être uni à Célidonie, comme son amour

l'en pressoit , & comme il l'avoit promis à Crisotès , Il se servit du prétexte de l'état , où étoit le Prince de Libye , pour retrancher toutes les cérémonies dont les pompes eussent retardé son bonheur. Il épousa l'aimable Célidonie , & son bonheur augmenta encore sa passion. Le nouveau Roi & la nouvelle Reine aussi charmés l'un de l'autre qu'on le pouvoit être , passoient dans la Chambre d'Aménophis tout le tems qu'ils pouvoient dérober aux affaires & aux devoirs de leur rang.

Aménophis se trouva en état de marcher plutôt qu'on n'avoit espéré , & tout languissant qu'il étoit encore , il pressa le Roi de consentir à son départ. Ménécrate devenu heureux ne vouloit pas retarder le bonheur d'un Prince , à qui il croyoit devoir sa Couronne. Il fit faire tant de diligence , qu'Aménophis , lorsqu'il voulut absolument partir , trouva une flotte toute prête pour l'accompagner. Tous les Libyens , qui étoient venus avec lui , se rassemblèrent , & la plus grande partie des jeunes gens de la Cour de Ménécrate , se joignirent à eux , pour le suivre à l'île de Crète. On ne sçavoit pas quel étoit le dessein qui le menoit. On croyoit qu'il alloit entreprendre la conquête de cette Ile , & que comme il étoit venu ramener Ménécrate dans l'île du Soleil & lui rendre son Royaume , il alloit en chercher un autre pour lui même.

Ménécrate l'accompagnant sur le port le jour

qui avoit été choisi pour son embarquement, lui témoigna qu'il avoit beaucoup de regret de ne pouvoir pas le suivre : Mais. lui dit-il, vous me promettez, qu'aussitôt que vous aurez obtenu Cléorise, que sans doute Arimante ne vous refusera pas & que je lui fais demander pour vous par mes Ambassadeurs qui vous accompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie & moi le trône que nous vous devons. Vous regnerez ici avec moi jusqu'à ce qu'il plaise aux Dieux de vous donner le Royaume de vos Pères, ou de donner à votre valeur une occasion d'en conquérir un autre. Tous mes Sujets & moi, ajouta-t-il, nous serons toujours prêts de marcher sous vos ordres, où il vous plaira.

Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendresse & de reconnoissance dignes de deux Princes aussi vertueux : & il lui promit qu'à moins que la mort ne rompit tous ses desseins, il reviendrait ou possesseur de Cléorise jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque tems, ou mourir désespéré entre les bras de son plus cher ami.

Il partit ; & il prit la route de l'île de Crète. La mer paroissoit assez calme, & durant plusieurs jours il eut les vents aussi favorables qu'il pouvoit le souhaiter. Mais lorsqu'on l'assuroit qu'on alloit bientôt découvrir l'île de Crète, la mer s'enfla tout d'un coup ; le Ciel se couvrit d'une épaisse nuit ; le

tonnerregronda avec des bruits terribles, & il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que les Pilotes eussent jamais vues sur cette mer. Les vaisseaux du Prince de Libye se choquèrent, & s'écartèrent plusieurs fois les uns des autres. L'art des Matelots fut inutile. La tempête dura pendant deux jours, & on n'espéroit plus de pouvoir se sauver, lorsque vers le soir le vaisseau du Prince de Libye fut jeté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil inconnu à tous les Matelots étoit comme une espèce d'île élevée sur un Rocher & inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verts. Autour de ce Rocher il s'étoit formé un petit rivage de sable que la mer y avoit jeté.

Aménophis & les Libyens qui étoient avec lui ; descendirent sur ce sable, & après avoir relevé leur vaisseau, qu'ils amarrèrent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier, où ils étoient descendus, & d'y faire des signaux pour rassembler les autres vaisseaux de leur flotte, s'ils n'avoient pas été engloutis dans les flots. Une nuit tranquille succéda à la tempête des deux jours précédens. Le Ciel fut clair & serein, & la Lune brillante, qui éclairoit la mer & l'écueil, donna envie à Aménophis de chercher quelque chemin, qui pût le conduire au sommet de cet écueil, pour aller dans un lieu plus solitaire passer dans les douces rêveries que son amour lui inspiroit, le tems

que les Libyens fatigués employoient à dormir. Il trouva un sentier étroit & escarpé qui le mena à une petite Plaine qui faisoit comme une plate-forme sur le Rocher. Il la traversa toute entière : & il vit au bas de l'autre côté de l'écueil , un Vaisseau qui apparemment avoit couru la même fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'étoit un de ceux de sa flotte : & il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté là jusqu'à la mer.

Comme il retournoit sur ses pas , il apperçut entre cinq ou six gros arbres , une lumière qui sembloit sortir de la terre. Il y alla , & en approchant des arbres , il vit quelques Hommes étendus sur l'herbe & accablés de sommeil & de fatigue. Il ne voulut pas troubler leur repos. Il s'avança jusqu'à une pointe de Rocher , qui s'élevoit au milieu des arbres , & d'où par une manière d'embouchure assez étroite & basse, sortoit la clarté qui l'avoit attiré jusques-là. Il avança la tête dans l'ouverture de cette grotte , & aussi-tôt il eut envie d'y entrer. Il y avoit vers une des extrémités de la grotte une lampe placée à terre. Elle étoit faite avec tant d'art, que par le moyen de quelques plaques d'argent qui se baïssoient & qui s'élevoient , quand on vouloit , elle jettoit beaucoup de lumière dans une partie de l'endroit où elle étoit , & l'autre partie n'étoit point éclairée : en sorte que , lorsqu'on étoit derrière la lampe , on voyoit parfaitement ce qui se passoit au

delà , & on n'étoit point vu.

Aménophis en marchant doucement vers cette Lampe , ne laissa pas d'appercevoir qu'il y avoit deux personnes , qui étoient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis , (dont il y avoit apparence qu'on leur avoit fait comme une espèce de lit. Il tâchoit de regarder & de démêler quelles pouvoient être ces personnes sans les éveiller , lorsqu'il entendit que l'une d'elles appelant l'autre d'une voix basse & tremblante & néanmoins fort distincte , dit ; O Dieux , ma chère Eridice , éveille toi. Aménophis à ces mots s'arrêta dans l'endroit obscur de la Grotte sans faire aucun mouvement & sans être aperçu davantage. Hélas ! continua la même personne , je crois que l'ombre de ce malheureux Etranger dont je t'ai parlé vient de se présenter à moi. Je me flatois vainement que ce pouvoit être lui qui s'étoit fait Roi de l'Île du Soleil par la grande révolution que je t'ai racontée. Il me sembloit qu'il n'y avoit rien de si grand ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre. J'ignore encore qui il étoit , & je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux , qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Eridice , à qui Aménophis entendoit adresser des paroles , où il lui paroissoit qu'il avoit beaucoup de part , ne répondit rien. Elle étoit si troublée de la prétendue apparition , que sans écouter , elle se couvroit la tête d'un de ses bras , & de l'autre

elle tiroit le tapis, qui étoit étendu sur elle, pour se garantir contre le Fantôme. Hélas ! reprit l'autre personne, je sentoís pour cet Inconnu des mouvemens dans mon cœur, que je ne crains plus de t'avouer & de m'avouer à moi-même. C'est moi, Eridice, qui suis cause de son malheur. Je n'en puis douter. O Dieux ! qu'il me parut d'amour dans ses regards, lorsque vêtu en Diomède, il se jetta à mes piés.

Aménophis trouvoit tant de plaisir dans les discours que la fausse idée de sa mort faisoit tenir à cette personne, que, quoiqu'il ne lui fût plus possible de ne pas reconnoître Cléorise, & quoiqu'il eût une extrême impatience de la rassurer en la tirant d'erreur, il trouvoit quelque chose de si flatteur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en étoit aimé, qu'il avoit peine à interrompre des plaintes qui l'assuroient de son bonheur.

Mais enfin les larmes que répandoit Cléorise le firent sortir de cette espèce de ravissement; & tout transporté d'amour & de joie il fit quelques pas & se jetant à genoux auprès d'elle : Je ne suis point mort, dit-il, belle Cléorise; je m'étois embarqué sur la Mer pour vous aller trouver dans l'île de Crète, où on m'avoit dit que votre Père vous conduisoit. La même tempête, qui vous a jetée ici, m'y a amené. Ce sont les Dieux, qui veulent favoriser le plus tendre & le plus respectueux Amant du monde. Di-

vine Cléorise , continua-t-il , en connoissant qu'elle étoit plus effrayée de le voir lui-même , qu'elle ne l'avoit parue lorsqu'elle avoit cru ne voir que son ombre , ne diriez vous rien à cet Amant vivant à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui , quand vous avez cru qu'il ne vivoit plus. Cléorise étonnée , confuse , & se reprochant comme des crimes tout ce qu'elle venoit de faire connoître si innocemment , n'avoit pas la force de regarder Aménophis , qui avoit tourné la Lampe sur elle , afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournoit les yeux , elle soupiroit , elle versoit des larmes , & son silence accabloit Aménophis de crainte & de tristesse. Cruelle , lui dit-il , pourquoi refusez-vous même de me regarder ? Craignez-vous que par ma naissance je sois indigne de vous ? Je ne suis point Roi de l'Ile du Soleil ; mais je suis fils du Roi de Libye , & c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a donné occasion , en punissant votre ravisseur , de faire remonter le Prince Ménécrate sur le trône de son Père. Que Ménécrate est heureux ! il aime & il est aimé. Pour moi je renonce à la vie , puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avoit inspirée ; & je vais vous sacrifier le reste de mes jours que votre indifférence rendroit trop infortunés.

Il se leva , & Cléorise alarmée de son désespoir

l'arrêta avec une vivacité, qui ne permit pas à ce Prince de douter de l'intérêt qu'elle prenoit à sa vie. Ah ! Prince, lui dit-elle, n'êtes-vous pas satisfait de la honte que vous m'inspirez, quand je songe à tout ce que la douleur que j'avois de votre perte vous a fait entendre malgré moi ? Voulez-vous en un même moment me faire mourir de confusion & de désespoir ? Vivez, si vous m'aimez ; & oubliez ce que je vous ai dit, si vous m'estimez. Du moins ne me demandez jamais de le redire.

Eridice, qui tantôt effrayée, quand elle avoit cru voir une Ombre, & tantôt agitée d'inquiétude & de crainte, quand elle connoissoit que cette Ombre étoit un Homme vivant, & que cet Homme étoit un Prince amoureux de Cléorise, commença à reprendre ses esprits ; & elle voulut aider Cléorise dans l'embarras où elle la voyoit.

Eridice avoit élevé Cléorise. Cléorise n'avoit jamais vu sa Mère, & elle avoit pour cette femme la même affection qu'elle eût eue pour une véritable Mère. Ma fille, lui dit Eridice, vous ne pouvez plus rétracter ce que vous avez dit. Il n'est plus possible que ce Prince, qui l'a entendu, l'ignore. Songez seulement au lieu où vous êtes ; & songez qu'il est à craindre qu'Arimate votre Père, s'il entroit ici pendant qu'un Etranger est auprès de vous, ne soupçonnât votre vertu. Ah, dit alors Aménophis, je n'ai point pour Cléorise des senti-

mens que je doive craindre de faire connoître à un Père. Il n'importe , répondit Cléorise : au nom des Dieux , Prince , retirez-vous ; & , s'il est vrai que vous ayez pour moi des pensées que vous n'appréhendiez pas que mon Père désapprouve , attendez un autre tems , pour les lui faire connoître , & gardez en le secret jusqu'à ce qu'Arimate soit retourné dans l'Île de Crète & que vous y soyez aussi , puisque vous dites que votre dessein étoit de vous y rendre. Si vous m'aimez , ma gloire doit vous être chère , & que penseroit-on d'une entrevue telle que celle-ci , si elle étoit connue ?

Aménophis voulut lui répondre ; mais elle le conjura avec tant d'instance & d'autorité de se retirer qu'il fallut obéir ; elle lui ordonna même de ne chercher à la revoir que dans l'Île de Crète , dont elle lui dit que son Père devoit reprendre la route le lendemain , les vents , qui les en avoient éloignés , n'étant plus contraires. Aménophis se contentant de l'assurer qu'il y seroit aussitôt qu'elle , sortit de la Grotte avec le moins de bruit qu'il lui fut possible , & il ne fut pas plus apperçu en sortant qu'il l'avoit été en entrant. Le Prince de Libye plus amoureux qu'il n'avoit jamais été , & plus heureux qu'il n'eût osé l'espérer , arriva au bord de la Mer , où ses Gens lui avoient préparé une manière de Tente qu'ils avoient faite avec une partie des voiles de leur Vaisseau. Il y entra & se coucha sur un lit qu'on

lui avoit dressé. Mais l'image de ce qui venoit de se passer , la joie & l'amour agitèrent son sommeil de tant de pensées différentes , qu'il ne put pas être long , & qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente & satisfaite puisse donner aux ames , qui en seront véritablement occupées.

Aussitôt que le jour parut , ce Prince vint sur le bord de la Mer , où , comme si le Ciel se fût intéressé à favoriser ses desirs , il vit sa flotte , que les signaux qu'il avoit fait faire pendant la nuit , avoient déjà toute rassemblée autour du Rocher , où son Vaisseau avoit échoué. La plupart des Officiers , qui reconnurent le Vaisseau du Prince , & qui apprirent qu'il étoit lui même sur le Rocher , descendirent dans des Esquifs , pour recevoir ses ordres. Dans un de ces Esquifs il vit son fidèle Anaxaras qui lui apprit que le Vaisseau , où Péritée & lui s'étoient embarqués s'étoit ouvert au milieu de la Mer dans le fort de la tempête ; que l'infortunée Péritée & tous ceux qui étoient dans le même Vaisseau , avoient été submergés ; que lui seul s'étant abandonné aux Flots avoit été reçu dans un des autres Vaisseaux de la Flotte que la tempête avoit batus & dispersés. Je ne sçais , ajouta Anaxaras , quel présage il faut tirer des obstacles qu'il m'a semblé que les Dieux mettoient à mon arrivée dans l'île de Crète. Mais je la voyois & j'étois prêt à entrer dans un des

Ports de cette Ile , lorsque des Vents furieux , qui m'en ont chassé , m'ont porté dans des Mers inconnues , d'où lorsque les Pilotes tâchoient de reprendre la route de l'Ile de Crète , je me suis vu attaqué par une seconde tempête , qui est la même dont vous avez été battu. J'ai vu périr l'aimable Péritée , & je vous avoue , Seigneur , que sa perte m'a empêché de goûter le plaisir d'être sauvé moi-même.

Aménophis embrassa Anaxaras. Il donna quelques larmes au souvenir de Péritée ; & en même-tems voulant apprendre à Anaxaras l'aventure inespérée , qui lui avoit fait revoir Cléorise : Il n'est pas juste , lui dit-il , que les Dieux nous donnent un bonheur sans aucun mélange d'adversité. La perte de Péritée est un malheur qui m'afflige sensiblement. Mais , Anaxaras , quand vous sçauvez les faveurs , que j'ai reçues ici du Ciel , vous avouerez que je lui dois plus d'actions de grâces que de plaintes.

Alors Aménophis , s'éloignant du reste de la troupe avec Anaxaras , pour n'être entendu que de lui , lui raconta ce qui lui étoit arrivé la nuit sur le haut du Rocher ; & aussi-tôt il lui ordonna de faire appareiller ses vaisseaux le mieux qu'il lui seroit possible , afin de reprendre promptement la route de l'Ile de Crète. Pendant que chacun travailloit avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tem-

pète avoit gâté, Aménophis tournant toujours ses yeux du côté de l'endroit fortuné , où il avoit vu Cléorise , se laissa insensiblement conduire par sa rêverie dans le sentier qui menoit au haut du Rocher, Il y remonta , il jeta les yeux sur cette touffe d'Arbres & sur la Grotte , où Cléorise avoit passé la nuit, Il n'osoit en approcher de peur de lui déplaire. Ce ne fut , que lorsqu'il crut appercevoir qu'il n'y avoit plus personne, dans la Grotte , qu'il y entra. Il sembloit y chercher encore Cléorise. Delà il voulut revoir l'autre extrémité de la petite Plaine , & il aperçut un Vaisseau , qui voguoit déjà en pleine Mer. Il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante , & il revint promptement à sa flotte , pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours il arriva à l'île de Crète. Il y prit port avec les Ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la première chose qu'il fit , ce fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui répondit qu'il y avoit déjà quelques mois qu'il étoit parti , pour aller à l'île du Soleil chercher sa Fille , que des Pirates avoient enlevée : & on lui dit qu'on ne doutoit pas qu'il ne dût bientôt revenir avec elle ; parcequ'on avoit sçu qu'il l'avoit retrouvée dans l'île du Soleil ; & que la révolution qui y étoit arrivée , l'avoit mis en état d'en partir sans aucune opposition.

Quelque espérance qu'on donnât au Prince de

Libye , du prompt retour d'Arimante , & quoiqu'il se dît à lui-même qu'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne revînt bientôt dans sa Patrie ; ce Prince ne laissoit pas d'être inquiet , & de s'abandonner à une tristesse qu'Anaxaras ne pouvoit s'empêcher de condamner. Anaxaras étoit de quelques années plus âgé qu'Aménophis , & il aimoit la gloire d'Aménophis , comme il seroit à souhaiter que tous les Favoris aimassent celle des Princes , qui les honorent de leur confiance. De quoi vous affligez-vous , lui dit-il un jour ? Et qu'attendez-vous de cette passion , qui vous a déjà fait courir de si grands dangers depuis peu de tems que vous êtes sorti de Libye ? Je prétens , mon cher Anaxaras , ajouta le Prince , me faire connoître à Arimante par les Ambassadeurs de Ménécrate , qui m'accompagnent ; & j'espère qu'Arimante ne me refusera pas Cléorise , avec qui je veux qu'un lien sacré m'unisse pour le reste de ma vie. Je vois , poursuivit-il , que cette résolution t'étonne , mais ne t'y oppose point , tu le ferois inutilement. Anaxaras n'osant contredire trop ouvertement le dessein du Prince de Libye , & voulant néanmoins le ramener à des sentimens plus dignes de lui , feignit d'applaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation Anaxaras alla passer presque tout le jour à Gortine l'une des principales Villes de l'Île de Crée. La passion n'avoit jamais été si tendre & si violente , qu'elle l'é-

toit alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenoit seul sur le bord de la Mer, où s'abandonnant aux transports de son Amour, son cœur en fut si pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre. Elles étoient mêlées de douceur & de ce charme, qui ne se trouve que dans l'Amour. Anaxaras qui arrivoit de Gortine, interrompit sa rêverie. Seigneur, dit-il à ce Prince en l'abordant, comme je crois que votre Amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'acquiescer de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai appris, & vous montrer l'occasion la plus favorable, qui puisse jamais s'offrir à vous, pour faire voler d'ici jusqu'en Libye le bruit de vos exploits. Je pense que si Cléorise elle-même étoit en Crète, elle vous donneroit les mêmes conseils que je prends la liberté de vous donner. Je suis même persuadé qu'elle seroit fâchée de vous trouver ici & de voir que vous auriez méprisé des lauriers, qui semblent se présenter à vous.

Aménophis attentif & sentant renaître en lui des mouvemens de son courage, regardoit Anaxaras sans l'interrompre, & Anaxaras devenu plus hardi reprit ainsi son discours. Seigneur, il est arrivé des Ambassadeurs du Roi de Chipre, pour implorer pour leur maître la pitié & la générosité des Crétois.

L'infortuné Roi de Chipre est prêt à être détrôné par un Prince son Sujet, qui s'est révolté, & qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Chipriots. Le Roi de Chipre s'étoit marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déjà un fils. La Princesse qu'il épousa lui donna une Fille un an après leur mariage. Il eut l'indiscrète curiosité de consulter un célèbre Astrologue sur la destinée de cette Fille deux ou trois jours après qu'elle fut venue au monde. L'Astrologue lui dit qu'elle feroit passer le Royaume dans une Famille Etrangère. Le Roi quoiqu'il aimât tendrement la Reine sa Femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avoit un Fils, qu'il avoit élevé, pour être son Successeur. Il fit mourir l'infortunée Fille dont il étoit père, & qui n'avoit encore vécu que huit jours. On dit à la Reine que sa Fille étoit morte d'un de ces accidens, qui arrivent assez ordinairement aux Enfans qui sont les plus chers à leur Père. La Reine en fut si saisie de douleur, qu'elle ne releva pas de ses couches. Comme le Roi devint veuf encore une fois, il pensa mourir d'affliction; & il ne songea plus qu'à conserver le seul Héritier qu'il avoit, & qui lui étoit devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire regner lui avoit causées.

Les Dieux l'ont puni de l'affection trop barbare qu'il avoit témoignée pour son Fils en sacrifiant sa Fille,

dans du Palais , & qu'on appelloit les Bains de Venus. En effet la Fontaine, où on disoit que Venus s'étoit baignée, étoit au milieu d'un grand Salon, où aboutissoient les Appartemens de ce petit Palais, joints d'un autre côté par un superbe Péristile. Aménophis & Anaxaras occupés de ce qu'ils se disoient l'un à l'autre arriverent jusqu'au Péristile, sans avoir remarqué le Bâtiment, & sans avoir aucune curiosité de le considérer: ils étoient prêts à retourner sur leurs pas, lorsqu'Aménophis apperçut deux Personnes qui traversoient le Péristile. L'une magnifiquement vêtue s'appuyoit sur l'autre, qui paroissoit déjà un peu avancée en âge. Aménophis jeta les yeux sur elle; & n'écourant plus Anaxaras, il fit un grand cri, & il courut au devant de ces Personnes qu'Anaxaras n'avoit qu'à peine apperçues. Ah! dit Aménophis en les abordant, quel nouvel enchantement, Divine Cléorise, vous a amenée en ces lieux, quand je suis prêt à en partir, & quand je viens de refuser la Couronne & la fille du Roi pour me conserver à vous? Cléorise à ce discours, regarda tendrement Aménophis; & elle lui demanda s'il connoissoit cette Princesse qu'il refusoit. Je ne la verrai pas même, répondit Aménophis; mais poursuivit-il, aimable Cléorise, ne m'est-il pas permis de voir Arimante? Où le trouverai-je? Et ne me permettez-vous pas d'aller me jeter à ses piés, pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise,

Arimante n'est plus mon Pere , & c'est le Roi qui m'a donné la vie , & de qui vous devez m'obtenir. Qu'entens-je , s'écria Anaxaras ? Heureux Prince , trop charmante Princesse ! souffrez que je sois le premier qui aille porter au Roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir. Il dit , & il partit sans attendre leur réponse. Aménophis étoit si transporté de joie & d'amour , qu'il ne pouvoit faire aucun discours suivi. Cléorise ayant appelé Arimante , lui dit d'apprendre au Prince de Libye par quelle surprenante aventure elle se trouvoit Fille d'un Roi , de qui même elle n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante , qu'il avoit oui dire que le Roi avoit fait mourir sa Fille , parce qu'on lui avoit prédit qu'elle feroit regner un Etranger. Seigneur , dit Arimante , le Roi n'eut pas la cruauté de faire périr son propre sang. Il fit courir le bruit de la mort de sa Fille, Les cérémonies funé- bres qu'il fit faire , persuaderent que cette mort étoit véritable. Le Roi en me confiant ce précieux dépôt , me pria de l'adopter. C'est , Seigneur , cette admirable Cléorise que vous voyez. Jusqu'aujourd'hui elle s'est crue ma Fille. Les Pirates de l'Isle du Soleil l'avoient enlevée. Vous sçavez aussi bien que moi par quel miracle elle est revenue entre mes mains. Votre valeur y a beaucoup contribué sans le sçavoir. Le Roi ayant perdu son Fils , & étant réduit aux cruelles extrémités où vous l'avez trouvé , m'avoit mandé

Fille. Il y a quelques mois que ce Fils est mort d'une fièvre violente, que ses Peuples ont regardée comme un juste châtiment des Dieux sur le Père. Aussitôt qu'il s'est trouvé sans héritier, un Prince son Sujet s'est élevé contre lui, & a voulu se faire reconnoître légitime Successeur de la Couronne, prétendant y avoir droit comme étant descendu de la Race Royale. Le Roi, pour prévenir les suites d'une prétention chimérique, a dit que sa Fille étoit vivante; mais comme il n'a pu la faire paroître, & comme tout le monde s'est souvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du Roi n'ont fait qu'irriter ses ennemis, & qu'en augmenter le nombre. Le Roi a voulu faire arrêter prisonnier le Prince rebelle, & cette entreprise a achevé de le perdre. Le Prince a pris les armes. Il a trouvé plus de faveur dans l'esprit des Sujets que le Roi même. On dit que le Roi a été obligé de se renfermer dans Macarie, d'où il a envoyé ici, pour y demander du secours. La République lui en a accordé: mais il n'y a pas d'apparence que ce secours puisse être prêt assez tôt.

Qu'il seroit glorieux pour vous; Seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourd'hui, pour aller vous rendre l'arbitre de la Couronne de Chipre? Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez vous pas? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, & vous reviendrez ici mettre aux pieds de Cléorise les Lauiers, dont

vous vous ferez chargé. Elle arrivera pendant que vous serez en Chipre. Vous pouvez laisser les Ambassadeurs de Ménécrate pour attendre cet heureux objet de votre tendresse , & pour la préparer à vous recevoir après votre victoire.

Aménophis rêva long-tems avant que de répondre à Anaxaras. Anaxaras espéroit de trouver dans la guerre de Chipre de quoi occuper Aménophis , & le guérir d'une passion qu'Anaxaras appréhendoit qui ne fit tort à sa gloire. Ce vertueux Favori , à qui on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop de sévérité dans l'amour de la gloire , & qu'une espèce de dureté noble , qui ne lui permettoit jamais de dissimuler la vérité , étoit inquiet du trop long silence d'Aménophis ; lorsque ce Prince l'embrassa , & comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : Oui , mon cher Anaxaras , lui dit-il , je suivrai la Gloire , comme vous le voulez ; quoique je ne puisse renoncer à l'Amour. Je me souviens que Ménécrate m'a dit que le Roi de Chipre lui avoit donné une flotte , pour le rétablir dans son Royaume. J'entre dans les obligations de Ménécrate , & je veux avec la flotte qu'il m'a confiée voler au secours du généreux Prince , qui avoit été touché des malheurs de mon ami , & à qui il n'a pas tenu que Ménécrate ne remontât plutôt sur le trône. Partons dès cette nuit , mon cher Anaxaras , s'il est possible. Je vous charge du glorieux dessein que vous m'avez pro-

posé ; pendant que je vais donner mes instructions aux Ambassadeurs que je laisserai ici, avec une lettre pour Cléorise.

Anaxaras fit tant de diligence, & le Ciel fut si favorable à ses bonnes intentions qu'à l'entrée de la nuit toute la Flotte d'Aménophis fut en état de partir. Aménophis, comme s'il eût repris de nouvelles forces & une nouvelle ardeur, en écrivant à Cléorise, monta sur un Vaisseau avec un feu dans les yeux & avec une joie qui sembloit promettre la victoire à ses Troupes. Les Ambassadeurs de Chipre partirent avec lui, & au bout de trois ou quatre jours ils lui firent prendre terre à une rade de leur Isle, où il fit paisiblement sa descente, sans que les révoltés en eussent aucune connoissance. Ils furent épouvantés au bruit de la marche de son armée. Ils vinrent en grand nombre, pour lui livrer bataille, & ils se campèrent devant lui dans un poste très-avantageux. Cependant les Ambassadeurs du Roi de Chipre trouvèrent moyen de retourner auprès de leur Maître dans Macarie Ville Capitale qui avoit autrefois donné son nom à l'Isle. Ils lui apprirent le prompt & grand secours que le Prince de Libye lui amenoit. Ils lui dirent l'état où ils l'avoient laissé, & le prodigieux effort que les Révoltés faisoient pour empêcher ce Prince de pénétrer plus avant dans le Royaume. Le vieux Roi sentit ranimer son courage & ses espérances, & malgré les

oppositions de ses plus fidèles Serviteurs il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de Troupes qu'il put ramasser, pour se joindre à Aménophis. Il arriva précisément, quand les deux Armées étoient déjà aux mains. Les Révoltés étoient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras & la valeur d'Aménophis avoient beaucoup de peine à empêcher que leurs Troupes, quoique mieux aguerries que les autres, ne fussent néanmoins enveloppées. Elles l'eussent été, si l'Armée du Roi, quoiqu'à peine conduisit-il avec lui deux ou trois mille Hommes, n'eût fait faire aux Révoltés un mouvement dont Aménophis profita. Le combat devint sanglant de toutes parts. Les Révoltés ayant connu que le Roi étoit en personne à la tête de ses Troupes, tournèrent leurs plus grands efforts contre lui. Ils étoient persuadés que s'ils pouvoient le faire périr, il n'y auroit plus personne dans le Royaume, qui osât s'opposer à eux. Ce Prince avec un courage de jeune homme, à l'âge de plus de quatre-vingt ans s'étoit engagé au milieu de la Troupe, où le Chef des Révoltés combattoit. Ils s'attachèrent l'un à l'autre, & le vieux Roi dont les forces commençoient à s'épuiser, alloit tomber vivant entre les mains de son ennemi. Déjà même il étoit sans armes, lorsqu'Aménophis arriva, & qu'il opposa au Prince révolté une valeur à qui rien n'étoit capable de résister. Il écarta tous ceux qui

s'étoient avancées pour saisir le Roi. Il se mit au devant de lui. Il ordonna à Anaxaras d'en avoir soin & ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi les Révoltés, qu'aucun n'osoit plus tenir devant lui. Le Prince qui étoit à leur tête évita long-tems le combat contre un si redoutable ennemi; mais il ne lui fut pas possible de fuir sa destinée. Aménophis le poursuivit; il l'obligea de tourner tête contre lui, & après lui avoir porté plusieurs coups, il le fit tomber demimort à ses piés. Quelques Libyens qui avoient toujours suivi Aménophis, voyant le Général des ennemis abatu, se jettèrent sur lui, & comme il mourut entre leurs bras, ils lui coupèrent la tête, pour la faire voir à ses Soldats, & pour les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avoient attendu; toute l'Armée rebelle se dissipa & jeta les armes aux piés du Vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son Camp où Anaxaras avoit conduit le Roi de Chipre. Ce Roi délivré & raffermi sur son trône d'une façon si miraculeuse, fut sur le point d'embrasser les genoux d'Aménophis, lorsqu'il le vit. Je vous dois, lui dit-il, la vie & la Couronne. Je ne vous offre point les restes de cette vie, que peut-être les Dieux finiront demain. Mais recevez dès aujourd'hui cette Couronne que je ne dois pas espérer de conserver encore long-tems dans l'âge où je suis. Prenez la place de ce Fils infortuné, que les

Dieux m'ont ôté , & souffrez que dès demain je vous conduise à Macarie , pour vous faire reconnoître par vos nouveaux Sujets. Je veux moi-même en être le premier , & désormais abandonnant tous les soins de la Royauté , je ne songerai plus qu'à attendre tranquillement la mort. Quelque résistance que pût faire Aménophis à des offres si généreuses , il ne détourna point le Roi de Chipre de son dessein. Plus Aménophis témoignoit de modestie & de désintéressement , plus le Roi se confirma dans sa résolution. Pendant qu'Aménophis , se laissant persuader & se promettant qu'au moins Anaxaras ne condamneroit point l'envie qu'il avoit de partager avec Cléorise une Couronne qu'il ne tenoit que des Dieux & de sa valeur , marchoit avec le Roi de Chipre , & qu'il étoit déjà à la vue de Macarie , ce Roi reçut un Courier , qui lui apporta des nouvelles , dont il ne fit part à Personne : mais on vit sur son visage une joie nouvelle & extraordinaire. Il pressa davantage sa marche , & il arriva dans son Palais de Macarie plutôt qu'on ne l'attendoit. Peu de momens après qu'il eut laissé Aménophis dans l'Appartement Royal qu'il voulut bien qu'il occupât , il revint le trouver ; & il le pria de venir avec lui dans les Jardins suivi du seul Anaxaras. Le Roi les ayant conduits tous deux dans une allée , où il ne pouvoit être entendu de Personne , il s'arrêta , & regardant Aménophis : Prince , lui dit-il , je n'ai point encore

voulu vous dire à quelle condition je vous donne ma Couronne. Je craignois que cette condition ne vous parût difficile à exécuter. Je suis délivré de cette crainte à présent , & je vais m'expliquer librement avec vous. Vous ne pouvez-être mon Fils , foyez mon Gendre. Ma fille n'étoit point morte. Je l'avois confiée à un ami fidèle. Il vient de me la ramener. J'ai voulu la voir, avant que de vous l'offrir. J'ose croire , Prince , que vous ne la trouverez pas indigne de vous. Venez que je vous la présente , afin que je vous présente ensuite l'un & l'autre à mes Peuples. Aménophis à ces mots demeura immobile. Il pâlit , il voulut répondre au Roi , & il ne trouva point de paroles. Enfin se reprochant pourtant à lui-même un silence qui lui faisoit honte , & qui jettoit le Roi dans un étonnement , qu'il étoit aisé de remarquer : Seigneur , lui dit-il , les Dieux ne m'ont point fait pour régner. Choisissez pour la Princesse votre Fille un Prince digne de vous & digne d'elle ; & souffrez que dès demain je remonte sur ma Flotte , pour retourner en des lieux où je vois bien que le Ciel veut que je passe ma vie sans ambition. Le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service me comblera pour toujours d'une gloire que j'estime plus qu'une Couronne. Ah ! Prince , reprit le Roi , quel mortel déplaisir me donnez-vous ? Voyez du moins ma Fille , avant que de vous déterminer. Je sçais par Anaxaras , continua-t-il ,

que le Roi & la Reine de Libye n'ont point d'engagement, qui s'oppose au désir que j'ai de vous faire épouser ma Fille. Et le Royaume de Chypre, ajouta-t-il, s'il est trop peu considérable pour votre valeur est peut-être assez grand pour une ambition, qui ne seroit point démesurée. Anaxaras pria le Roi de lui permettre d'entretenir Aménophis, & de vouloir bien le laisser en liberté avec lui. Je vois ce que tu penses, dit Aménophis à Anaxaras aussitôt qu'ils furent seuls, mais n'espère pas que je me rende à tes raisons. J'ai acquis assez de gloire, j'ai assez sacrifié à l'Honneur, il est tems que j'accorde quelque chose à l'Amour. Tu n'as plus rien à me reprocher. Anaxaras représenta à Aménophis tout ce que sa prudence & son affection lui purent faire imaginer de plus fort, pour le détourner d'une passion qui lui faisoit mépriser un Royaume offert si généreusement. C'est régner, lui disoit Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un Trône que la Victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout, je suis jeune encore, & pourquoi, quand je me serai assuré la possession de Cléorise, ne pourrai-je pas aller chercher d'autres Royaumes & une nouvelle gloire avec d'autant plus d'ardeur, que je saurai que je partagerai avec Cléorise tout ce que la Fortune me donnera. En parlant ainsi il marchoit à grands pas, & il se trouva au bout d'une allée, qui le conduisit à un superbe Bâtiment, qui étoit au milieu des Jardins

de ramener secrettement ici la Princeſſe ſa Fille. Je l'ai fait , Seigneur , avec un ſecours continuel des Dieux. J'ai traversé tout le Pays des Révoltés , & il n'y a que deux jours que j'arrivai ici , d'où j'envoyai en donner avis au Roi. Comme Arimante achevoit ce petit discours , le Roi lui-même arriva avec Anaxaras. Il embrassa Cléorise & Aménophis. Il leur dit que son grand âge ne lui permettoit pas d'attendre , pour les rendre heureux , le consentement du Roi & de la Reine de Libye , & qu'il alloit tout ordonner pour cet auguste mariage , qui combleroit sa vieillesse d'une satisfaction parfaite.

Pendant les préparatifs qui se faisoient , Aménophis impatient de faire sçavoir à Ménécrate tout ce qui lui étoit arrivé , lui renvoya sa Flotte avec des Ambassadeurs pour l'assurer qu'il ne manquoit à sa félicité que la présence d'un ami , qui lui étoit infiniment cher. Il envoya d'autres Ambassadeurs en Libye au Roi son Pere & à la Reine sa Mere ; & il permit aux Libyens qui l'avoient suivi , de retourner , s'ils le souhaitoient , dans leur Patrie. Quelques-uns acceptèrent cette permission , les autres demeurèrent auprès de lui.

Le bonheur de ce Prince ne fut plus différé. Le Roi , après l'avoir fait couronner Roi de Chipre , le conduisit au Temple de Vénus , où on l'unit pour toujours à Cléorise. Ce mariage fut encore plus célèbre par la joie & par les applaudissemens des Peu-

ples que par la pompe des Fêtes & des Cérémonies ; quoiqu'elles fussent plus superbes & plus éclatantes que n'avoient jamais été celles d'aucun Roi de Chipre. Aménophis a été un des plus illustres entre tous ceux qui y ont regné.

F. L. N.



